This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS 159 a. 18

Ex-Libris

ORFILA

Jacques & Michel

N° 746

C 1

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

TOME II.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

TOME II.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1823.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇOIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX, ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS NOUVELLES ET CONTES TRADUITS DES LANGUES ORIENTALES

PAR M. DESTAINS;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR GALLAND

PAR M. CHARLES NODIER.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ GALLIOT, LIBRAIRE,

BOULEVARD DE LA MADELEINE, N° 11.

M. DCCC. XXIII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 DEC. 1949
OF OXFORD

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

LXXXVIe NUIT.

« Ceux qui moururent les premiers, poursuivit Sindbad, furent enterrés par les autres; pour moi, je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons; et il ne faut pas s'en étonner, car outre que j'avois mieux ménagé qu'eux les provisions qui m'étoient tombées en partage, j'en avois encore en particulier d'autres dont je m'étois bien gardé de leur faire part. Néanmoins lorsque j'enterrai le dernier, il me restoit si peu de vivres, que je jugeai que je ne pourrois pas aller loin; de sorte que je creusai moi-même mon tombeau, résolu à me jeter dedans, puisqu'il ne restoit plus personne pour m'enterrer. Je vous avouerai qu'en m'occupant de ce travail, je ne pus m'empêcher de me représenter que j'étois la cause de ma perte, et de me repentir de m'être engagé dans ce dernier voyage. Je

n'en demeurai pas même aux réflexions; je me frappai avec fureur, et peu s'en fallut que je ne hâtasse ma mort.

« Mais Dieu eut encore pitié de moi, et m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la rivière qui se perdoit sous la voûte de la grotte. Là, après avoir examiné la rivière avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même : « Cette rivière qui se cache ainsi sous la terre, en doit sortir par quelque endroit; en construisant un radeau, et m'abandonnant dessus au courant de l'eau, j'arriverai à une terre habitée, où je périrai : si je péris, je n'aurai fait que changer de genre de mort; si je sors au contraire de ce lieu fatal, non seulement j'éviterai la triste destinée de mes camarades, je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir. Que sait-on si la fortune ne m'attend pas au sortir de cet affreux écueil, pour me dédommager avec usure des pertes que m'a causées mon naufrage?

« Je n'hésitai pas à travailler au radeau après ce raisonnement; je le fis de bonnes pièces de bois et de gros câbles, car j'en avois à choisir; je les liai ensemble si fortement que j'en fis un petit bâtiment assez solide. Quand il fut achevé, je le chargeai de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, d'ambre gris, de cristal de roche, et d'étoffes précieuses. Ayant mis toutes

ces choses en équilibre, et les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avois pas oublié de faire; et me laissant aller au cours de la rivière, je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

« Sitôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumière, et le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportoit. Je voguai quelques jours dans cette obscurité, sans jamais apercevoir le moindre rayon de lumière. Je trouvai une fois la voûte si basse, qu'elle pensa me blesser la tête; ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger. Pendant ce temps-là, je ne mangeois des vivres qui me restoient qu'autant qu'il en falloit naturellement pour soutenir ma vie. Mais avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consumer mes provisions. Alors, sans que je pusse m'en défendre, un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis long-temps; mais en me réveillant, je me vis avec surprise dans une vaste campagne, au bord d'une rivière où mon radeau étoit attaché, et au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les aperçus, et je les saluai. Ils me parlèrent, mais je n'entendois pas leur langage.

« En ce moment, je me sentis si transporté de joie, que je ne savois si je devois me croire

éveillé. Étant persuadé que je ne dormois pas, je m'écriai, et récitai ces vers arabes :

« Invoque la Toute-Puissance, elle viendra à « ton secours : il n'est pas besoin que tu t'em- « barrasses d'autre chose. Ferme l'œil, et pen- « dant que tu dormiras, Dieu changera ta for- « tune de mal en bien. »

« Un des noirs, qui entendoit l'arabe, m'ayant ouï parler ainsi, s'avança et prit la parole : « Mon frère, me dit-il, ne soyez pas surpris de nous voir. Nous habitons la campagne que vous voyez, et nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la montagne voisine, en la détournant par de petits canaux. Nous avons remarqué que l'eau emportoit quelque chose; nous sommes vite accourus pour voir ce que c'étoit, et nous avons trouvé que c'étoit ce radeau; aussitôt l'un de nous s'est jeté à la nage et l'a amené. Nous l'avons arrêté et attaché comme vous le voyez, et nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous raconter votre histoire, qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes hasardé sur cette eau, et d'où vous venez. » Je les priai de me donner d'abord quelque chose à manger, leur promettant de satisfaire ensuite leur curiosité.

« Ils me présentèrent plusieurs sortes de mets;

et quand j'eus apaisé ma faim, je leur fis un rapport fidèle de tout ce qui m'étoit arrivé; ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Sitôt que j'eus fini mon discours : « Voilà, me dirent-ils par la bouche de l'interprète qui leur avoit expliqué ce que je venois de dire, voilà une histoire des plus surprenantes. Il faut que vous veniez en informer le roi vous-même : la chose est trop extraordinaire pour lui être rapportée par un autre que par celui à qui elle est arrivée. » Je leur repartis que j'étois prêt à faire ce qu'ils voudroient.

« Les noirs envoyèrent aussitôt chercher un cheval que l'on amena peu de temps après. Ils me firent monter dessus; et pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin, les autres, qui étoient les plus robustes, chargèrent sur leurs épaules le radeau tel qu'il étoit avec les ballots, et commencèrent à me suivre.....

Scheherazade, à ces paroles, fut obligée d'en demeurer là, parce que le jour parut. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et parla dans ces termes :

LXXXVIIe NUIT.

« Nous marchâmes tous ensemble, poursuivit Sindbad, jusqu'à la ville de Serendib; car c'étoit dans cette isle que je me trouvois. Les noirs me présentèrent à leur roi. Je m'approchai de son trône où il étoit assis, et le saluai comme on a coutume de saluer les rois des Indes, c'est-à-dire que je me prosternai à ses pieds et baisai la terre. Ce prince me fit relever; et me recevant d'un air très obligeant, il me fit avancer et prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appelois: lui ayant répondu que je me nommois Sindbad, surnommé le Marin, à cause de plusieurs voyages que j'avois faits par mer, j'ajoutai que j'étois habitant de la ville de Bagdad. « Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes états, et par où y êtes-vous venu? »

« Je ne cachai rien au roi, je lui fis le même récit que vous venez d'entendre; et il en fut si surpris et si charmé, qu'il commanda qu'on écrivît mon aventure en lettres d'or pour être conservée dans les archives de son royaume. On apporta ensuite le radeau, et l'on ouvrit les bal-

lots en sa présence. Il admira la quantité de bois d'aloës et d'ambre gris, mais surtout les rubis et les émeraudes; car il n'en avoit point dans son trésor qui en approchassent.

« Remarquant qu'il considéroit mes pierreries avec plaisir, et qu'il en examinoit les plus belles les unes après les autres, je me prosternai, et pris la liberté de lui dire : « Sire, ma personne n'est pas seulement au service de votre majesté, la charge du radeau est aussi à elle, et je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. » Il me dit en souriant : « Sindbad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie, ni de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je prétends les augmenter; et je ne veux point que vous sortiez de mes états, sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. » Je ne répondis à ces paroles qu'en faisant des vœux pour la prospérité du prince, et qu'en louant sa bonté et sa générosité. Il chargea un de ses officiers d'avoir soin de moi, et me fit donner des gens pour me servir à ses dépens. Cet officier exécuta fidèlement les ordres de son maître, et fit transporter dans le logement où il me conduisit les ballots dont le radeau avoit été chargé.

« J'allois tous les jours, à certaines heures, faire ma cour au roi, et j'employois le reste du

temps à voir la ville, et ce qu'il y avoit de plus digne de ma curiosité.

« L'isle de Serendib [1] est située justement sous la ligne équinoxiale; ainsi les jours et les nuits y sont toujours de douze heures, et elle a quatre-vingts parasanges [2] de longueur et autant de largeur. La ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'isle, et qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde. En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le rubis, plusieurs sortes de minéraux; et tous les rochers sont, pour la plupart, d'émeri, qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres et de plantes rares, surtout le cèdre et le coco. On pêche aussi des perles le long de ses rivages et aux embouchures de ses rivières, et quelques unes de ses vallées fournissent des diamans. Je fis aussi par dévotion un voyage à la montagne, à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terrestre, et j'eus la curiosité de monter jusqu'au sommet.

[1] Selon les géographes, Ceylan est située à 5 d. 55 m. 10 s. E. S.

[2] Mesure itinéraire des anciens Perses, qui vaut un peu plus d'une de nos lieues.

« Lorsque je fus de retour dans la ville, je suppliai le roi de me permettre de retourner en mon pays; ce qu'il m'accorda d'une manière très obligeante et très honorable. Il me força de recevoir un riche présent, qu'il fit tirer de son trésor; et lorsque j'allai prendre congé de lui, il me chargea d'un autre présent bien plus considérable, et en même temps d'une lettre pour le Commandeur des croyans, notre souverain seigneur, en me disant : « Je vous prie de présenter de ma part ce régal et cette lettre au calife Haroun-al-Raschid, et de l'assurer de mon amitié. » Je pris le présent et la lettre avec respect, en promettant à sa majesté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faisoit l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquasse, ce prince envoya chercher le capitaine et les marchands qui devoient s'embarquer avec moi, et leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

« La lettre du roi de Serendib étoit écrite sur la peau d'un certain animal fort précieux à cause de sa rareté, et dont la couleur tire sur le jaune. Les caractères de cette lettre étoient d'azur; et voici ce qu'elle contenoit en langue indienne :

« Le roi des Indes, devant qui marchent mille « éléphans, qui demeure dans un palais dont le « toit brille de l'éclat de cent mille rubis, et « qui possède en son trésor vingt mille cou-

« ronnes enrichies de diamans; au calife Ha-
« roun-al-Raschid.

« Quoique le présent que nous vous envoyons
« soit peu considérable, ne laissez pas néan-
« moins de le recevoir en frère et en ami, en
« considération de l'amitié que nous conservons
« pour vous dans notre cœur, et dont nous
« sommes bien aise de vous donner un témoi-
« gnage. Nous vous demandons la même part
« dans le vôtre, attendu que nous croyons le
« mériter, étant d'un rang égal à celui que vous
« tenez. Nous vous en conjurons en qualité de
« frère. Adieu. »

« Le présent consistoit premièrement en un vase d'un seul rubis, creusé et travaillé en coupe, d'un demi-pied de hauteur, et d'un doigt d'épaisseur, rempli de perles très rondes, et toutes du poids d'une demi-drachme; secondement, en une peau de serpent qui avoit des écailles grandes comme une pièce ordinaire de monnoie d'or, et dont la propriété étoit de préserver de maladie ceux qui couchoient dessus; troisièmement, en cinquante mille drachmes de bois d'aloës le plus exquis, avec trente grains de camphre de la grosseur d'une pistache; enfin, le tout étoit accompagné d'une esclave d'une beauté ravissante, et dont les habillemens étoient couverts de pierreries.

« Le navire mit à la voile; et après une longue

et très heureuse navigation, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. La première chose que je fis après mon arrivée, fut de m'acquitter de la commission dont j'étois chargé.....

Scheherazade n'en dit pas davantage, à cause du jour qui se faisoit voir. Le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

LXXXVIIIe NUIT.

« Je pris la lettre du roi de Serendib, continua Sindbad, et j'allai me présenter à la porte du Commandeur des croyans, suivi de la belle esclave, et des personnes de ma famille qui portoient les présens dont j'étois chargé. Je dis le sujet qui m'amenoit, et aussitôt l'on me conduisit devant le trône du calife. Je lui fis la révérence en me prosternant; et après lui avoir fait une harangue très concise, je lui présentai la lettre et le présent. Lorsqu'il eut lu ce que lui mandoit le roi de Serendib, il me demanda s'il étoit vrai que ce prince fût aussi puissant et aussi riche qu'il le marquoit par sa lettre. Je me prosternai une seconde fois; et après m'être relevé: « Commandeur des croyans, lui répondis-je, je puis assurer votre majesté qu'il n'exagère pas ses richesses et sa grandeur; j'en suis témoin. Rien n'est plus capable de causer de l'admiration, que la magnificence de son palais. Lorsque ce prince veut paroître en public, on lui dresse un trône sur un éléphant où il s'assied, et il marche au milieu de deux files composées de ses ministres, de ses favoris et d'autres gens de sa

cour. Devant lui, sur le même éléphant, un officier tient une lance d'or à la main, et derrière le trône, un autre, se tenant debout, porte une colonne d'or, au haut de laquelle est une émeraude longue d'environ un demi-pied, et grosse d'un pouce. Il est précédé d'une garde de mille hommes habillés de drap d'or et de soie, et montés sur des éléphans richement caparaçonnés. Pendant que le roi est en marche, l'officier qui est devant lui sur le même éléphant, crie de temps en temps à haute voix :

« Voici le grand monarque, le puissant et re-
« doutable sultan des Indes, dont le palais est
« couvert de cent mille rubis, et qui possède
« vingt mille couronnes de diamans ! Voici le
« monarque couronné, plus grand que ne furent
« jamais le grand Solima [1] et le grand Mihrage ! [2] »

« Après qu'il a prononcé ces paroles, l'officier qui est derrière le trône crie à son tour :

« Ce monarque si grand et si puissant doit
« mourir, doit mourir, doit mourir. »

« L'officier de devant reprend et crie ensuite :

« Louange à celui qui vit et ne meurt pas. »

« D'ailleurs, le roi de Serendib est si juste, qu'il

[1] Salomon.

[2] Ancien roi d'une grande isle du même nom dans les Indes, très renommé chez les Arabes, par sa puissance et par sa sagesse.

n'y a pas de juges dans sa capitale, non plus que dans le reste de ses états : ses peuples n'en ont pas besoin. Ils savent et ils observent d'eux-mêmes exactement la justice, et ne s'écartent jamais de leur devoir. Ainsi les tribunaux et les magistrats sont inutiles chez eux. Le calife fut fort satisfait de mon discours. « La sagesse de ce roi, dit-il, paroît en sa lettre, et après ce que vous venez de me dire, il faut avouer que sa sagesse est digne de ses peuples, et ses peuples dignes d'elle. » A ces mots, il me congédia et me renvoya avec un riche présent.....

Sindbad acheva de parler en cet endroit, et ses auditeurs se retirèrent ; mais Hindbad reçut auparavant cent sequins. Ils revinrent encore le jour suivant chez Sindbad, qui leur raconta son septième et dernier voyage dans ces termes :

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« Au retour de mon sixième voyage, j'abandonnai absolument la pensée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étois dans un âge qui ne demandoit que du repos, je m'étois bien promis de ne plus m'exposer aux périls que j'avois tant de fois courus. Ainsi je ne songeois qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalois un nombre d'amis, un de mes gens me

vint avertir qu'un officier du calife me demandoit. Je sortis de table et allai au-devant de lui. « Le calife, me dit-il, m'a chargé de venir vous dire qu'il veut vous parler. » Je suivis au palais l'officier, qui me présenta à ce prince, que je saluai en me prosternant à ses pieds. « Sindbad, me dit-il, j'ai besoin de vous ; il faut que vous me rendiez un service ; que vous alliez porter ma réponse et mes présens au roi de Serendib : il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite. »

« Le commandement du calife fut un coup de foudre pour moi. « Commandeur des croyans, lui dis-je, je suis prêt à exécuter tout ce que m'ordonnera votre majesté ; mais je la supplie très humblement de songer que je suis rebuté des fatigues incroyables que j'ai souffertes. J'ai même fait vœu de ne sortir jamais de Bagdad. » De là je pris occasion de lui faire un long détail de toutes mes aventures, qu'il eut la patience d'écouter jusqu'à la fin. Dès que j'eus cessé de parler :

« J'avoue, dit-il, que voilà des événemens bien extraordinaires ; mais pourtant il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire pour l'amour de moi le voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'isle de Serendib, vous acquitter de la commission que je vous donne.

Après cela, il vous sera libre de vous en revenir. Mais il y faut aller; car vous voyez bien qu'il ne seroit pas de la bienséance et de ma dignité, d'être redevable au roi de cette isle. » Comme je vis que le calife exigeoit cela de moi absolument, je lui témoignai que j'étois prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joie, et me fit donner mille sequins pour les frais de mon voyage.

« Je me préparai en peu de jours à mon départ; et sitôt qu'on m'eut livré les présens du calife avec une lettre de sa propre main, je partis et je pris la route de Balsora, où je m'embarquai. Ma navigation fut très heureuse : j'arrivai à l'isle de Serendib. Là, j'exposai aux ministres la commission dont j'étois chargé, et les priai de me faire donner audience incessamment. Ils n'y manquèrent pas. On me conduisit au palais avec honneur. J'y saluai le roi en me prosternant selon la coutume.

« Ce prince me reconnut d'abord, et me témoigna une joie toute particulière de me revoir. « Ah, Sindbad! me dit-il, soyez le bien venu! Je vous jure que j'ai songé à vous très souvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puisque nous nous voyons encore une fois. » Je lui fis mon compliment; et après l'avoir remercié de la bonté qu'il avoit pour moi, je lui présentai la lettre et le présent du calife, qu'il reçut avec

toutes les marques d'une grande satisfaction.

« Le calife lui envoyoit un lit complet de drap d'or, estimé mille sequins, cinquante robes d'une très riche étoffe, cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez, de Cufa [1] et d'Alexandrie; un autre lit cramoisi, et un autre encore d'une autre façon; un vase d'agate plus large que profond, épais d'un doigt, et ouvert d'un demi-pied, dont le fond représentoit en bas-relief un homme un genou en terre qui tenoit un arc avec une flèche, prêt à tirer contre un lion; il lui envoyoit enfin une riche table que l'on croyoit, par tradition, venir du grand Salomon. La lettre du calife étoit conçue en ces termes:

« Salut au nom du souverain guide du droit « chemin, au puissant et heureux sultan, de la « part d'Abdalla Haroun-al-Raschid, que Dieu a « placé dans le lieu d'honneur après ses ancêtres « d'heureuse mémoire.

« Nous avons reçu votre lettre avec joie, et « nous vous envoyons celle-ci, émanée du con- « seil de notre Porte, le jardin des esprits su- « périeurs. Nous espérons qu'en jetant les yeux « dessus, vous connoîtrez notre bonne inten- « tion, et que vous l'aurez pour agréable. Adieu.»

« Le roi de Serendib eut un grand plaisir de

[1] Ville de l'Irac-Arabi, sur le bras occidental de l'Euphrate, à cinquante lieues S. O. de Bagdad.

voir que le calife répondoit à l'amitié qu'il lui avoit témoignée. Peu de temps après cette audience, je sollicitai celle de mon congé, que j'eus beaucoup de peine à obtenir. Le roi, en me congédiant, me fit un présent très considérable. Je me rembarquai aussitôt, dans le dessein de m'en retourner à Bagdad; mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver comme je l'espérois, et Dieu en disposa autrement.

« Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corsaires, qui eurent d'autant moins de peine à s'emparer de notre vaisseau, qu'on n'y étoit nullement en état de se défendre. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie; pour moi et tous ceux qui eurent la prudence de ne pas s'opposer au dessein des corsaires, nous fûmes faits esclaves.....

Le jour qui paroissoit imposa silence à Scheherazade. Le lendemain elle reprit la suite de cette histoire.

LXXXIXe NUIT.

Sire, dit-elle au Sultan des Indes, Sindbad continuant de raconter les aventures de son dernier voyage :

« Après que les corsaires, poursuivit-il, nous eurent tous dépouillés, et qu'ils nous eurent donné de méchans habits au lieu des nôtres, ils nous emmenèrent dans une grande isle fort éloignée, où ils nous vendirent.

« Je tombai entre les mains d'un riche marchand, qui ne m'eut pas plus tôt acheté, qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger et habiller proprement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'étoit pas encore bien informé qui j'étois, il me demanda si je ne savois pas quelque métier. Je lui répondis, sans me faire mieux connoître, que je n'étois pas un artisan, mais un marchand de profession, et que les corsaires qui m'avoient vendu m'avoient enlevé tout ce que j'avois. « Mais dites-moi, reprit-il, ne pourriez-vous pas tirer de l'arc ? » Je lui repartis que c'étoit un des exercices de ma jeunesse, et que je ne l'avois pas oublié depuis. Alors il me donna un arc et des flèches ; et

m'ayant fait monter derrière lui sur un éléphant, il me mena dans une forêt éloignée de la ville de quelques heures de chemin, et dont l'étendue étoit très vaste. Nous y entrâmes fort avant; et lorsqu'il jugea à propos de s'arrêter, il me fit descendre. Ensuite me montrant un grand arbre : « Montez sur cet arbre, me dit-il, et tirez sur les éléphans que vous verrez passer; car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. » Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville, et je demeurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

« Je n'en aperçus aucun pendant tout ce temps-là; mais le lendemain, dès que le soleil fut levé, j'en vis paroître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches, et enfin il en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussitôt, et me laissèrent la liberté d'aller avertir mon patron de la chasse que je venois de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adresse, et me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt, où nous creusâmes une fosse dans laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avois tué. Mon patron se proposoit de revenir lorsque l'animal seroit pourri, et d'enlever les dents pour en faire commerce.

« Je continuai cette chasse pendant deux mois,

et il ne se passoit pas de jour que je ne tuasse un éléphant. Je ne me mettois pas toujours à l'affût sur le même arbre, je me plaçois tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Un matin, que j'attendois l'arrivée des éléphans, je m'aperçus avec un extrême étonnement, qu'au lieu de passer devant moi en traversant la forêt comme à l'ordinaire, ils s'arrêtèrent, et vinrent à moi avec un horrible bruit et en si grand nombre, que la terre en étoit couverte et trembloit sous leurs pas. Ils s'approchèrent de l'arbre où j'étois monté, et l'environnèrent tous, la trompe étendue et les yeux attachés sur moi. A ce spectacle étonnant, je restai immobile, et saisi d'une telle frayeur, que mon arc et mes flèches me tombèrent des mains.

« Je n'étois pas agité d'une crainte vaine. Après que les éléphans m'eurent regardé quelque temps, un des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa trompe, et fit un si puissant effort, qu'il le déracina et le renversa par terre. Je tombai avec l'arbre; mais l'animal me prit avec sa trompe, et me chargea sur son dos, où je m'assis plus mort que vif avec le carquois attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la tête de tous les autres qui le suivoient en troupe, et me porta jusqu'à un endroit, où m'ayant posé à terre, il se retira avec tous ceux qui l'accompagnoient. Con-

cevez, s'il est possible, l'état où j'étois : je croyois plutôt dormir que veiller. Enfin, après avoir été quelque temps étendu sur la place, ne voyant plus d'éléphant, je me levai, et je remarquai que j'étois sur une colline assez longue et assez large, toute couverte d'ossemens et de dents d'éléphans. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point que ce ne fût là leur cimetière, et qu'ils ne m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner, afin que je cessasse de les persécuter, puisque je le faisois dans la vue seule d'avoir leurs dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline, je tournai mes pas vers la ville; et après avoir marché un jour et une nuit, j'arrivai chez mon patron. Je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route; ce qui me fit connoître qu'ils s'étoient éloignés plus avant dans la forêt, pour me laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

« Dès que mon patron m'aperçut : « Ah, pauvre Sindbad! me dit-il, j'étois dans une grande peine de savoir ce que tu pouvois être devenu. J'ai été à la forêt, j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné, un arc et des flèches par terre; et après t'avoir inutilement cherché, je désespérois de te revoir jamais. Raconte-moi, je te prie, ce qui t'est arrivé. Par quel bonheur es-tu

encore en vie?» Je satisfis sa curiosité; et le lendemain, étant allés tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avois dit. Nous chargeâmes l'éléphant sur lequel nous étions venus de tout ce qu'il pouvoit porter de dents; et lorsque nous fûmes de retour: «Mon frère, me dit-il, (car je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir) que Dieu vous comble de toutes sortes de biens et de prospérités! Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avois dissimulé ce que vous allez entendre: les éléphans de notre forêt nous font périr chaque année une infinité d'esclaves que nous envoyons chercher de l'ivoire. Quelques conseils que nous leur donnions, ils perdent tôt ou tard la vie par les ruses de ces animaux. Dieu vous a délivré de leur furie, et n'a fait cette grâce qu'à vous seul. C'est une marque qu'il vous chérit, et qu'il a besoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire. Vous me procurez un avantage incroyable: nous n'avons pu avoir d'ivoire jusqu'à présent qu'en exposant la vie de nos esclaves; et voilà toute notre ville enrichie par votre moyen. Ne croyez pas que je prétende vous avoir assez récompensé par la liberté que vous venez de recevoir; je veux

ajouter à ce don des biens considérables. Je pourrois engager toute la ville à faire votre fortune; mais c'est une gloire que je veux avoir moi seul. »

« A ce discours obligeant, je répondis : « Patron, Dieu vous conserve! La liberté que vous m'accordez suffit pour vous acquitter envers moi; et pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous et à votre ville, je ne vous demande que la permission de retourner en mon pays. — Hé bien, répliqua-t-il, Moçon [1] nous amènera bientôt des navires qui viendront charger de l'ivoire. Je vous renverrai alors, et vous donnerai de quoi vous conduire chez vous. » Je le remerciai de nouveau de la liberté qu'il venoit de me donner, et des bonnes intentions qu'il avoit pour moi. Je demeurai chez lui en attendant le Moçon; et pendant ce temps-là, nous fîmes tant de voyages à la colline, que nous remplîmes ses magasins d'ivoire. Tous les marchands de la ville qui en négocioient firent la même chose; car cela ne leur fut pas long-temps caché.

[1] Ce mot est fort usité dans la navigation des mers du Levant. C'est un vent régulier qui souffle pendant six mois du couchant au levant, et six mois du levant au couchant. On appelle aussi *la mousson*, la saison pendant laquelle règne ce vent.

A ces paroles, Scheherazade apercevant la pointe du jour, cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

XC^e NUIT.

Sire, Sindbad continuant le récit de son septième voyage :

« Les navires, dit-il, arrivèrent enfin ; et mon patron ayant choisi lui-même celui sur lequel je devois m'embarquer, le chargea d'ivoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des provisions en abondance pour mon passage ; et de plus, il m'obligea d'accepter des présens de grand prix, des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié autant qu'il me fut possible de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, je m'embarquai. Nous mîmes à la voile ; et comme l'aventure qui m'avoit procuré la liberté étoit fort extraordinaire, j'en avois toujours l'esprit occupé.

« Nous nous arrêtâmes dans quelques isles pour y prendre des rafraîchissemens. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre-ferme des Indes, nous y allâmes aborder ; et là, pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora, je fis débarquer l'ivoire qui m'appartenoit, résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon ivoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai

plusieurs choses rares pour en faire des présens; et quand mon équipage fut prêt, je me joignis à une grosse caravane de marchands. Je demeurai long-temps en chemin, et je souffris beaucoup; mais je souffrois avec patience, en faisant réflexion que je n'avois plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpens, ni tous les autres périls que j'avois courus.

« Toutes ces fatigues finirent enfin : j'arrivai heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au calife, et lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avoit causé de l'inquiétude; mais qu'il avoit pourtant toujours espéré que Dieu ne m'abandonneroit point. Quand je lui appris l'aventure des éléphans, il en parut fort surpris; et il auroit refusé d'y ajouter foi, si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva cette histoire et les autres que je lui racontai si curieuses, qu'il chargea un de ses secrétaires de les écrire en caractères d'or, pour être conservées dans son trésor. Je me retirai très content de l'honneur et des présens qu'il me fit; puis je me donnai tout entier à ma famille, à mes parens et à mes amis. »

Ce fut ainsi que Sindbad acheva le récit de son septième et dernier voyage; et s'adressant ensuite à Hindbad : « Hé bien, mon ami, ajouta-

t-il, avez-vous jamais ouï dire que quelqu'un ait souffert autant que moi, ou qu'aucun mortel se soit trouvé dans des embarras si pressans? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux je jouisse d'une vie agréable et tranquille?» Comme il achevoit ces mots, Hindbad s'approcha de lui, et dit, en lui baisant la main : «Il faut avouer, Seigneur, que vous avez essuyé d'effroyables périls; mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Si elles m'affligent dans le temps que je les souffre, je m'en console par le petit profit que j'en tire. Vous méritez non seulement une vie tranquille, vous êtes digne encore de tous les biens que vous possédez, puisque vous en faites un si bon usage, et que vous êtes si généreux. Continuez donc de vivre dans la joie jusqu'à l'heure de votre mort.»

Sindbad lui fit donner encore cent sequins, le reçut au nombre de ses amis, lui dit de quitter sa profession de porteur, et de continuer à venir manger chez lui; qu'il auroit lieu de se souvenir toute sa vie de Sindbad le Marin.

Scheherazade, voyant qu'il n'étoit pas encore jour, continua de parler, et commença une autre histoire.

LES TROIS POMMES.

Sire, dit-elle, j'ai déjà eu l'honneur d'entretenir

votre majesté, d'une sortie que le calife Haroun-al-Raschid fit une nuit dans son palais ; il faut que je vous en raconte encore une autre.

Un jour ce prince avertit le grand-vizir Giafar de se trouver au palais la nuit prochaine. « Vizir, lui dit-il, je veux faire le tour de la ville, et m'informer de ce qu'on y dit, et particulièrement, si on est content de mes officiers de justice. S'il y en a dont on ait raison de se plaindre, nous les déposerons pour en mettre d'autres à leurs places, qui s'acquitteront mieux de leur devoir. Si au contraire il y en a dont on se loue, nous aurons pour eux les égards qu'ils méritent.» Le grand-vizir s'étant rendu au palais à l'heure marquée, le calife, lui et Mesrour, chef des eunuques, se déguisèrent pour n'être pas connus, et sortirent tous trois ensemble.

Ils passèrent par plusieurs places et par plusieurs marchés ; et en entrant dans une petite rue, ils virent au clair de la lune, un bon homme à barbe blanche, qui avoit la taille haute, et qui portoit des filets sur sa tête. Il avoit au bras un panier pliant de feuilles de palmier, et un bâton à la main. « A voir ce vieillard, dit le calife, il n'est pas riche : abordons-le, et lui demandons l'état de sa fortune. — Bon homme, lui dit le vizir, qui es-tu ? — Seigneur, lui répondit le vieillard, je suis pêcheur, mais le plus pauvre

et le plus misérable de ma profession. Je suis sorti de chez moi tantôt sur le midi pour aller pêcher, et depuis ce temps-là jusqu'à présent je n'ai pas pris le moindre poisson. Cependant j'ai une femme et des petits enfans, et je n'ai pas de quoi les nourrir.

Le calife, touché de compassion, dit au pêcheur : « Aurois-tu le courage de retourner sur tes pas, et de jeter tes filets encore une fois seulement? Nous te donnerons cent sequins de ce que tu amèneras. » Le pêcheur, à cette proposition, oubliant toute la peine de la journée, prit le calife au mot, et retourna vers le Tigre avec lui, Giafar et Mesrour, en disant en lui-même : « Ces seigneurs paroissent trop honnêtes et trop raisonnables pour ne pas me récompenser de ma peine ; et quand ils ne me donneroient que la centième partie de ce qu'ils me promettent, ce seroit encore beaucoup pour moi. »

Ils arrivèrent au bord du Tigre ; le pêcheur y jeta ses filets, puis les ayant tirés, il amena un coffre bien fermé et fort pesant qui s'y trouva. Le calife lui fit compter aussitôt cent sequins par le grand-vizir, et le renvoya. Mesrour chargea le coffre sur ses épaules par l'ordre de son maître, qui, dans l'empressement de savoir ce qu'il y avoit dedans, retourna au palais en di-

ligence. Là, le coffre ayant été ouvert, on y trouva un grand panier pliant de feuilles de palmier, fermé et cousu par l'ouverture avec un fil de laine rouge. Pour satisfaire l'impatience du calife, on ne se donna pas la peine de le découdre; on coupa promptement le fil avec un couteau, et l'on tira du panier un paquet enveloppé dans un méchant tapis, et lié avec de la corde. La corde déliée et le paquet défait, on vit avec horreur le corps d'une jeune dame, plus blanc que de la neige, et coupé par morceaux.....

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. Le lendemain elle reprit la parole de cette manière:

XCI^e NUIT.

Sire, votre majesté s'imaginera mieux elle-même que je ne le puis faire comprendre par mes paroles, quel fut l'étonnement du calife à cet affreux spectacle. Mais de la surprise il passa en un instant à la colère; et lançant au vizir un regard furieux : « Ah, malheureux! lui dit-il, es-ce donc ainsi que tu veilles sur les actions de mes peuples? On commet impunément sous ton ministère des assassinats dans ma capitale, et l'on jette mes sujets dans le Tigre, afin qu'ils crient vengeance contre moi au jour du jugement. Si tu ne venges promptement le meurtre de cette femme par la mort de son meurtrier, je jure, par le saint nom de Dieu, que je te ferai pendre, toi et quarante de ta parenté. — Commandeur des croyans, lui dit le grand-vizir, je supplie votre majesté de m'accorder du temps pour faire des perquisitions. — Je ne te donne que trois jours pour cela, repartit le calife; c'est à toi d'y songer. »

Le vizir Giafar se retira chez lui dans une grande confusion de sentimens. « Hélas! disoit-

il, comment, dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que Bagdad, pourrai-je déterrer un meurtrier, qui sans doute a commis ce crime sans témoin, et qui est peut-être déjà sorti de cette ville? Un autre que moi tireroit de prison un misérable, et le feroit mourir pour contenter le calife; mais je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait, et j'aime mieux mourir que de me sauver à ce prix-là. »

Il ordonna aux officiers de police et de justice qui lui obéissoient de faire une exacte recherche du criminel. Ils mirent leurs gens en campagne, et s'y mirent eux-mêmes, ne se croyant guère moins intéressés que le vizir en cette affaire. Mais tous leurs soins furent inutiles : quelque diligence qu'ils y apportèrent, ils ne purent découvrir l'auteur de l'assassinat; et le vizir jugea bien que sans un coup du ciel c'étoit fait de sa vie.

Effectivement, le troisième jour étant venu, un huissier arriva chez ce malheureux ministre, et le somma de le suivre. Le vizir obéit; et le calife lui ayant demandé où étoit le meurtrier : « Commandeur des croyans, lui répondit-il les larmes aux yeux, je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en donner la moindre nouvelle. » Le calife lui fit des reproches remplis d'emportemens et de fureur, et commanda qu'on le pendît

devant la porte du palais, lui et quarante des Barmecides. [1]

Pendant que l'on travailloit à dresser les potences, et qu'on se saisissoit des quarante Barmecides dans leurs maisons, un crieur public alla par ordre du calife faire ce cri dans tous les quartiers de la ville :

« Qui veut avoir la satisfaction de voir pendre « le grand-vizir Giafar et quarante des Barme- « cides ses parens, qu'il vienne à la place qui « est devant le palais. »

Lorsque tout fut prêt, le juge criminel et un grand nombre d'huissiers du palais amenèrent

[1] Nom d'une des familles les plus considérables de tout l'Orient, après les maisons souveraines. Plusieurs écrivains la font descendre des anciens rois de Perse, mais son origine la plus commune se tire de la ville de Balke, selon Zamakschari, dont les écrits font autorité. Un des hommes qui ont jeté plus d'éclat et d'illustration sur cette famille, fut Abou-Ali-Jahia-ben-Kaled-ben-Barmek, à qui Haroun-al-Raschid avoit confié l'éducation de son fils. Fadhel, Giafar, Mohammed et Mousa, tous quatre fils de Barmek, soutinrent dignement l'héritage de gloire et de réputation que leur père leur avoit légué. Il faut voir séparément les titres de chacun de ces personnages, et l'on y remarquera cette particularité, que la fortune les ayant fait tomber dans la disgrâce de Haroun-al-Raschid, leur mémoire survécut à leur puissance ainsi qu'à leur faveur, de sorte qu'ils ont trouvé presque autant d'historiens qui ont écrit leurs vies, que les plus grands princes d'Orient.

le grand-vizir avec les quarante Barmecides, les firent disposer chacun au pied de la potence qui lui étoit destinée, et on leur passa autour du cou la corde avec laquelle ils devoient être levés en l'air. Le peuple, dont toute la place étoit remplie, ne put voir ce triste spectacle sans douleur, et sans verser des larmes; car le grand-vizir Giafar et les Barmecides étoient chéris et honorés pour leur probité, leur libéralité et leur désintéressement, non seulement à Bagdad, mais même par tout l'empire du calife.

Rien n'empêchoit qu'on n'exécutât l'ordre irrévocable de ce prince trop sévère; et on alloit ôter la vie aux plus honnêtes gens de la ville, lorsqu'un jeune homme très bien fait et fort proprement vêtu, fendit la presse, pénétra jusqu'au grand-vizir; et après lui avoir baisé la main : « Souverain vizir, lui dit-il, chef des émirs de cette cour, refuge des pauvres, vous n'êtes pas coupable du crime pour lequel vous êtes ici. Retirez-vous, et me laissez expier la mort de la dame qui a été jetée dans le Tigre. C'est moi qui suis son meurtrier, et je mérite d'en être puni. »

Quoique ce discours causât beaucoup de joie au vizir, il ne laissa pas d'avoir pitié du jeune homme dont la physionomie, au lieu de paroître sinistre, avoit quelque chose d'engageant; et il

alloit lui répondre, lorsqu'un grand homme d'un âge déjà fort avancé, ayant aussi fendu la presse, arriva, et dit au vizir : « Seigneur, ne croyez rien de ce que vous dit ce jeune homme : nul autre que moi n'a tué la dame qu'on a trouvée dans le coffre ; c'est sur moi seul que doit tomber le châtiment. Au nom de Dieu, je vous conjure de ne pas punir l'innocent pour le coupable. — Seigneur, reprit le jeune homme en s'adressant au vizir, je vous jure que c'est moi qui ai commis cette méchante action, et que personne au monde n'en est complice. — Mon fils, interrompit le vieillard, c'est le désespoir qui vous a conduit ici, et vous voulez prévenir votre destinée ; pour moi, il y a long-temps que je suis au monde, je dois en être détaché. Laissez-moi donc sacrifier ma vie pour la vôtre. Seigneur, ajouta-t-il, en s'adressant au grand-vizir, je vous le répète encore, c'est moi qui suis l'assassin : faites-moi mourir, et ne différez pas. »

La contestation du vieillard et du jeune homme obligea le vizir Giafar à les mener tous deux devant le calife, avec la permission de l'officier chargé de présider à cette terrible exécution, qui se faisoit un plaisir de le favoriser. Lorsqu'il fut en présence de ce prince, il baisa la terre par sept fois, et parla de cette manière : « Commandeur des croyans, j'amène à votre majesté ce

vieillard et ce jeune homme, qui se disent tous deux, séparément, meurtriers de la dame. » Alors le calife demanda aux accusés, qui des deux avoit massacré la dame si cruellement, et l'avoit jetée dans le Tigre. Le jeune homme assura que c'étoit lui; mais le vieillard, de son côté, soutenant le contraire : « Allez, dit le calife au grand-vizir, faites les pendre tous deux. — Mais, sire, dit le vizir, s'il n'y en a qu'un de criminel, il y auroit de l'injustice à faire mourir l'autre. »

A ces mots, le jeune homme reprit : « Je jure, par le grand Dieu qui a élevé les cieux à la hauteur où ils sont, que c'est moi qui ai tué la dame, qui l'ai coupée par quartiers et jetée dans le Tigre il y a quatre jours. Je ne veux point avoir de part avec les autres au jour du jugement, si ce que je dis n'est pas véritable; ainsi je suis celui qui doit être puni. » Le calife fut surpris de ce serment et y ajouta foi, d'autant plus que le vieillard n'y répliqua rien. C'est pourquoi, se tournant vers le jeune homme : « Malheureux, lui dit-il, pour quel sujet as-tu commis un crime si détestable, et quelle raison peux-tu avoir d'être venu t'offrir toi-même à la mort? — Commandeur des croyans, répondit-il, si l'on mettoit par écrit tout ce qui s'est passé entre cette dame et moi, ce seroit une histoire qui pourroit être très utile aux hommes. — Raconte-nous-la donc,

reprit le calife, je te l'ordonne. Le jeune homme obéit, et commença son récit de cette sorte.

Scheherazade vouloit continuer; mais elle fut obligée de remettre cette histoire à la nuit suivante.

XCII^e NUIT.

SCHAHRIAR prévint la sultane, et lui demanda ce que le jeune homme avoit raconté au calife Haroun-al-Raschid. Sire, répondit Scheherazade, il prit la parole, et parla dans ces termes :

HISTOIRE DE LA DAME MASSACRÉE,

ET DU JEUNE HOMME SON MARI.

« Commandeur des croyans, votre majesté saura que la dame massacrée étoit ma femme, fille de ce vieillard que vous voyez, qui est mon oncle paternel. Elle n'avoit que douze ans quand il me la donna en mariage, et il y en a onze d'écoulés depuis ce temps-là. J'ai eu d'elle trois enfans mâles, qui sont vivans; et je dois lui rendre cette justice, qu'elle ne m'a jamais donné le moindre sujet de déplaisir. Elle étoit sage, de bonnes mœurs, et mettoit toute son attention à me plaire. De mon côté, je l'aimois parfaitement, et je prévenois tous ses désirs, bien loin de m'y opposer.

« Il y a environ deux mois qu'elle tomba malade. J'en eus tout le soin imaginable, et je

n'épargnai rien pour lui procurer une prompte guérison. Au bout d'un mois, elle commença à se mieux porter, et voulut aller au bain. Avant que de sortir du logis, elle me dit : « Mon cousin, car elle m'appeloit ainsi par familiarité, j'ai envie de manger des pommes; vous me feriez un extrême plaisir si vous pouviez m'en trouver; il y a long-temps que cette envie me tient, et je vous avoue qu'elle s'est augmentée à un point, que si elle n'est bientôt satisfaite, je crains qu'il ne m'arrive quelque disgrâce. — Très volontiers, lui répondis-je; je vais faire tout mon possible pour vous contenter. »

« J'allai aussitôt chercher des pommes dans tous les marchés et dans toutes les boutiques; mais je n'en pus trouver une, quoique j'offrisse d'en donner un sequin. Je revins au logis, fort fâché de la peine que j'avois prise inutilement. Pour ma femme, quand elle fut revenue du bain, et qu'elle ne vit point de pommes, elle en eut un chagrin qui ne lui permit pas de dormir la nuit. Je me levai de grand matin, et allai dans tous les jardins; mais je ne réussis pas mieux que le jour précédent. Je rencontrai seulement un vieux jardinier qui me dit que, quelque peine que je me donnasse, je n'en trouverois point ailleurs qu'au jardin de votre majesté à Balsora.

« Comme j'aimois passionnément ma femme,

et que je ne voulois pas avoir à me reprocher d'avoir négligé de la satisfaire, je pris un habit de voyageur; et après l'avoir instruite de mon dessein, je partis pour Balsora. Je fis une si grande diligence, que je fus de retour au bout de quinze jours. Je rapportai trois pommes qui m'avoient coûté un sequin la pièce. Il n'y en avoit pas davantage dans le jardin, et le jardinier n'avoit pas voulu me les donner à meilleur marché. En arrivant, je les présentai à ma femme; mais il se trouva que l'envie lui en étoit passée. Ainsi elle se contenta de les recevoir, et les posa à côté d'elle. Cependant elle étoit toujours malade, et je ne savois quel remède apporter à son mal.

« Peu de jours après mon voyage, étant assis dans ma boutique au lieu public où l'on vend toutes sortes d'étoffes fines, je vis entrer un grand esclave noir, de fort méchante mine, qui tenoit à la main une pomme que je reconnus pour une de celles que j'avois apportées de Balsora. Je n'en pouvois douter, puisque je savois qu'il n'y en avoit pas une dans Bagdad ni dans tous les jardins aux environs. J'appelai l'esclave : « Bon esclave, lui dis-je, apprends-moi, je te prie, où tu as pris cette pomme. — C'est, me répondit-il en souriant, un présent que m'a fait mon amoureuse. J'ai été la voir aujourd'hui, et je

l'ai trouvée un peu malade. J'ai vu trois pommes auprès d'elle, et je lui ai demandé d'où elle les avoit eues; elle m'a répondu que son bon homme de mari avoit fait un voyage de quinze jours exprès pour les lui aller chercher, et qu'il les lui avoit apportées. Nous avons fait collation ensemble, et en la quittant, j'en ai pris et emporté une que voici. »

« Ce discours me mit hors de moi-même. Je me levai de ma place; et après avoir fermé ma boutique, je courus chez moi avec empressement, et je montai à la chambre de ma femme. Je regardai d'abord où étoient les pommes, et n'en voyant que deux, je demandai où étoit la troisième. Alors ma femme ayant tourné la tête du côté des pommes, et n'en ayant aperçu que deux, me répondit froidement : « Mon cousin, je ne sais ce qu'elle est devenue. » A cette réponse, je ne fis pas difficulté de croire que ce que m'avoit dit l'esclave ne fût véritable. En même temps je me laissai emporter à une fureur jalouse; et tirant un couteau qui étoit attaché à ma ceinture, je le plongeai dans la gorge de cette misérable. Ensuite je lui coupai la tête et mis son corps par quartiers; j'en fis un paquet que je cachai dans un panier pliant; et après avoir cousu l'ouverture du panier avec un fil de laine rouge, je l'enfermai dans un

coffre que je chargeai sur mes épaules dès qu'il fut nuit, et que j'allai jeter dans le Tigre.

« Les deux plus petits de mes enfans étoient déjà couchés et endormis, et le troisième étoit hors de la maison; je le trouvai à mon retour assis près de la porte, et pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs. « Mon père, me dit-il, j'ai pris ce matin à ma mère, sans qu'elle en ait rien vu, une des trois pommes que vous lui avez apportées. Je l'ai gardée long-temps; mais comme je jouois tantôt dans la rue avec mes petits frères, un grand esclave qui passoit me l'a arrachée de la main, et l'a emportée; j'ai couru après lui en la lui redemandant; mais j'ai eu beau lui dire qu'elle appartenoit à ma mère qui étoit malade, que vous aviez fait un voyage de quinze jours pour l'aller chercher, tout cela a été inutile. Il n'a pas voulu me la rendre; et comme je le suivois en criant après lui, il s'est retourné, m'a battu, et puis s'est mis à courir de toute sa force par plusieurs rues détournées, de manière que je l'ai perdu de vue. Depuis ce temps-là, j'ai été me promener hors de la ville en attendant que vous revinssiez; et je vous attendois, mon père, pour vous prier de n'en rien dire à ma mère, de peur que cela ne la rende plus malade. » En achevant ces mots, il redoubla ses larmes.

« Le discours de mon fils me jeta dans une affliction inconcevable. Je reconnus alors l'énormité de mon crime, et je me repentis, mais trop tard, d'avoir ajouté foi aux impostures du malheureux esclave, qui, sur ce qu'il avoit appris de mon fils, avoit composé la funeste fable que j'avois prise pour une vérité. Mon oncle, qui est ici présent, arriva sur ces entrefaites; il venoit pour voir sa fille; mais au lieu de la trouver vivante, il apprit par moi-même qu'elle n'étoit plus; car je ne lui déguisai rien; et sans attendre qu'il me condamnât, je me déclarai moi-même le plus criminel de tous les hommes. Néanmoins, au lieu de m'accabler de justes reproches, il joignit ses pleurs aux miens, et nous pleurâmes ensemble trois jours sans relâche, lui, la perte d'une fille qu'il avoit toujours tendrement aimée, et moi, celle d'une femme qui m'étoit chère, et dont je m'étois privé d'une manière si cruelle, et pour avoir trop légèrement cru le rapport d'un esclave menteur. Voilà, commandeur des croyans, l'aveu sincère que votre majesté a exigé de moi. Vous savez à présent toutes les circonstances de mon crime, et je vous supplie très humblement d'en ordonner la punition : quelque rigoureuse qu'elle puisse être, je n'en murmurerai point, et je la trouverai trop légère. »

Le calife fut dans un grand étonnement.....

Scheherazade, en prononçant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour : elle cessa de parler. Mais la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours.

XCIII^e NUIT.

Sire, dit-elle, le calife fut extrêmement étonné de ce que le jeune homme venoit de lui raconter. Mais ce prince équitable, trouvant qu'il étoit plus à plaindre qu'il n'étoit criminel, entra dans ses intérêts. « L'action de ce jeune homme, dit-il, est pardonnable devant Dieu, et excusable auprès des hommes. Le méchant esclave est la cause unique de ce meurtre : c'est lui seul qu'il faut punir. C'est pourquoi, continua-t-il, en s'adressant au grand-vizir, je te donne trois jours pour le trouver. Si tu ne me l'amènes dans ce terme, je te ferai mourir à sa place. »

Le malheureux Giafar, qui s'étoit cru hors de danger, fut accablé de ce nouvel ordre du calife; mais comme il n'osoit rien répliquer à ce prince dont il connoissoit l'humeur, il s'éloigna de sa présence, et se retira chez lui les larmes aux yeux, persuadé qu'il n'avoit plus que trois jours à vivre. Il étoit tellement convaincu qu'il ne trouveroit point l'esclave, qu'il n'en fit pas la moindre recherche. « Il n'est pas possible, disoit-il, que dans une ville telle que Bagdad, où il y a une infinité d'esclaves noirs, je démêle celui dont il

s'agit. A moins que Dieu ne me le fasse connoître, comme il m'a déjà fait découvrir l'assassin, rien ne peut me sauver. »

Il passa les deux premiers jours à s'affliger avec sa famille, qui gémissoit autour de lui, en se plaignant de la rigueur du calife. Le troisième étant venu, il se disposa à mourir avec fermeté, comme un ministre intègre, qui n'avoit rien à se reprocher. Il fit venir des cadis et des témoins qui signèrent le testament qu'il fit en leur présence. Après cela, il embrassa sa femme et ses enfans, et leur dit le dernier adieu. Toute sa famille fondoit en larmes. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Enfin, un huissier du palais arriva, qui lui dit que le calife s'impatientoit de n'avoir ni de ses nouvelles, ni de celles de l'esclave noir qu'il lui avoit commandé de chercher. J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous mener devant son trône. L'affligé vizir se mit en état de suivre l'huissier. Mais comme il alloit sortir, on lui amena la plus petite de ses filles, qui pouvoit avoir cinq ou six ans. Les femmes qui avoient soin d'elle la venoient présenter à son père, afin qu'il la vît pour la dernière fois.

Comme il avoit pour elle une tendresse particulière, il pria l'huissier de lui permettre de s'arrêter un moment. Alors il s'approcha de sa fille, la prit entre ses bras et la baisa plusieurs fois. En

la baisant, il s'aperçut qu'elle avoit dans le sein quelque chose de gros et qui avoit de l'odeur. « Ma chère petite, lui dit-il, qu'avez-vous dans le sein? — Mon cher père, lui répondit-elle, c'est une pomme sur laquelle est écrit le nom du calife notre seigneur et maître. Rihan [1] notre esclave me l'a vendue deux sequins. »

Aux mots de pomme et d'esclave, le grand-vizir Giafar fit un cri de surprise mêlé de joie, et mettant aussitôt la main dans le sein de sa fille, il en tira la pomme. Il fit appeler l'esclave qui n'étoit pas loin; et lorsqu'il fut devant lui : « Maraud, lui dit-il, où as-tu pris cette pomme? — Seigneur, répondit l'esclave, je vous jure que je ne l'ai dérobée, ni chez vous, ni dans le jardin du commandeur des croyans. L'autre jour, comme je passois dans une rue auprès de trois ou quatre petits enfans qui jouoient, et dont l'un la tenoit à la main, je la lui arrachai, et l'emportai. L'enfant courut après moi, en me disant que la pomme n'étoit pas à lui, mais à sa mère qui étoit malade; que son père, pour contenter l'envie qu'elle en avoit, avoit fait un long voyage, d'où il en avoit apporté trois; que celle-là en étoit une qu'il avoit prise sans que

[1] Ce mot signifie, en arabe, du basilic, plante odoriférante. Les Arabes donnent ce nom à leurs esclaves, comme on donne en France celui de Jasmin à un laquais.

sa mère en sût rien. Il eut beau me prier de la lui rendre, je n'en voulus rien faire; je l'apportai au logis, et la vendis deux sequins à la petite dame votre fille. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. »

Giafar ne put assez admirer comment la friponnerie d'un esclave avoit été cause de la mort d'une femme innocente, et presque de la sienne. Il mena l'esclave avec lui; et quand il fut devant le calife, il fit à ce prince un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave, et du hasard par lequel il avoit découvert son crime.

Jamais surprise n'égala celle du calife. Il ne put se contenir ni s'empêcher de faire de grands éclats de rire. A la fin, il reprit un air sérieux, et dit au vizir, que puisque son esclave avoit causé un si étrange désordre, il méritoit une punition exemplaire. « Je ne puis en disconvenir, sire, répondit le vizir; mais son crime n'est pas irrémissible. Je sais une histoire plus surprenante d'un vizir du Caire, nommé Noureddin [1] Ali, et de Bedreddin [2] Hassan de Balsora. Comme votre majesté prend plaisir à en entendre de semblables, je suis prêt à vous la raconter, à condition que si vous la trouvez plus étonnante que celle qui me donne occasion de vous la dire, vous ferez grâce à mon esclave. — Je le veux

[1] Noureddin signifie, en arabe, la lumière de la religion.

[2] Bedreddin, la pleine lune de la religion.

bien, repartit le calife; mais vous vous engagez dans une grande entreprise, et je ne crois pas que vous puissiez sauver votre esclave; car l'histoire des pommes est fort singulière. »

Giafar, prenant alors la parole, commença son récit en ces termes :

HISTOIRE DE NOUREDDIN ALI,

ET DE BEDREDDIN HASSAN.

« Commandeur des croyans, il y avoit autrefois en Egpyte un sultan, grand observateur de la justice, bienfaisant, miséricordieux, libéral. Sa valeur le rendoit redoutable à ses voisins. Il aimoit les pauvres, et protégeoit les savans, qu'il élevoit aux premières charges. Le vizir de ce sultan étoit un homme prudent, sage, pénétrant, consommé dans les belles-lettres et dans toutes les sciences. Ce ministre avoit deux fils très bien faits, et qui marchoient l'un et l'autre sur ses traces : l'aîné se nommoit Schemseddin [1] Mohammed, et le cadet Noureddin Ali. Ce dernier principalement avoit tout le mérite qu'on peut avoir. Le vizir leur père étant mort, le sultan les envoya chercher, et les ayant fait revêtir tous deux d'une robe de vizir ordinaire : « J'ai bien du regret, leur dit-il, de la perte que vous venez

[1] Schemseddin signifie le soleil de la religion; Mohammed est le même nom que Mahomet.

de faire. Je n'en suis pas moins touché que vous-mêmes. Je veux vous le témoigner; et comme je sais que vous demeurez ensemble, et que vous êtes parfaitement unis, je vous gratifie l'un et l'autre de la même dignité. Allez, et imitez votre père. »

« Les deux nouveaux vizirs remercièrent le sultan de sa bonté, et se retirèrent chez eux, où ils prirent soin des funérailles de leur père. Au bout d'un mois, ils firent leur première sortie; ils allèrent pour la première fois au conseil du sultan, et depuis ils continuèrent d'y assister régulièrement les jours qu'il s'assembloit. Toutes les fois que le sultan alloit à la chasse, un des deux frères l'accompagnoit, et ils avoient alternativement cet honneur. Un jour qu'ils s'entretenoient après le souper de choses indifférentes, c'étoit la veille d'une chasse où l'aîné devoit suivre le sultan, ce jeune homme dit à son cadet: « Mon frère, puisque nous ne sommes point encore mariés, ni vous ni moi, et que nous vivons dans une si bonne union, il me vient une pensée : épousons tous deux en un même jour deux sœurs que nous choisirons dans quelque famille qui nous conviendra. Que dites-vous de cette idée? — Je dis, mon frère, répondit Noureddin Ali, qu'elle est bien digne de l'amitié qui nous unit. On ne peut pas mieux penser, et pour

moi, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. — Oh! ce n'est pas tout encore, reprit Schemseddin Mohammed, mon imagination va plus loin. Supposé que nos femmes conçoivent la première nuit de nos noces et qu'ensuite elles accouchent en un même jour, la vôtre d'un fils, et la mienne d'une fille, nous les marierons ensemble quand ils seront en âge. — Ah! pour cela, s'écria Noureddin Ali, il faut avouer que ce projet est admirable. Ce mariage couronnera notre union, et j'y donne volontiers mon consentement. Mais, mon frère, ajouta-t-il, s'il arrivoit que nous fissions ce mariage, prétendriez-vous que mon fils donnât une dot à votre fille? — Cela ne souffre pas de difficulté, repartit l'aîné, et je suis persuadé qu'outre les conventions ordinaires du contrat de mariage, vous ne manqueriez pas d'accorder en son nom au moins trois mille sequins, trois bonnes terres et trois esclaves. — C'est de quoi je ne demeure pas d'accord, dit le cadet. Ne sommes-nous pas frères et collègues, revêtus tous deux du même titre d'honneur? D'ailleurs, ne savons-nous pas bien vous et moi ce qui est juste? Le mâle étant plus noble que la femelle, ne seroit-ce pas à vous à donner une grosse dot à votre fille? A ce que je vois, vous êtes homme à faire vos affaires aux dépens d'autrui. »

« Quoique Noureddin Ali dit ces paroles en riant, son frère, qui n'avoit pas l'esprit bien fait, en fut offensé. « Malheur à votre fils, dit-il avec emportement, puisque vous l'osez préférer à ma fille! Je m'étonne que vous ayez été assez hardi pour le croire seulement digne d'elle. Il faut que vous ayez perdu le jugement pour vouloir aller de pair avec moi, en disant que nous sommes collègues. Apprenez, téméraire, qu'après votre imprudence, je ne voudrois pas marier ma fille avec votre fils, quand vous lui donneriez plus de richesses que vous n'en avez. » Cette plaisante querelle de deux frères sur le mariage de leurs enfans qui n'étoient pas encore nés ne laissa pas d'aller fort loin. Schemseddin Mohammed s'emporta jusqu'aux menaces. « Si je ne devois pas, dit-il, accompagner demain le sultan, je vous traiterois comme vous le méritez ; mais à mon retour je vous ferai connoître s'il appartient à un cadet de parler à son aîné aussi insolemment que vous venez de faire. » A ces mots, il se retira dans son appartement, et son frère alla se coucher dans le sien.

« Schemseddin Mohammed se leva le lendemain de grand matin, et se rendit au palais, d'où il sortit avec le sultan, qui prit son chemin au-dessus du Caire, du côté des pyramides. Pour Noureddin Ali, il avoit passé la nuit dans de

grandes inquiétudes; et après avoir bien considéré qu'il n'étoit pas possible qu'il demeurât plus long-temps avec un frère qui le traitoit avec tant de hauteur, il forma une résolution. Il fit préparer une bonne mule, se munit d'argent, de pierreries et de quelques vivres; et ayant dit à ses gens qu'il alloit faire un voyage de deux ou trois jours, et qu'il vouloit être seul, il partit.

« Quand il fut hors du Caire, il marcha par le désert vers l'Arabie. Mais sa mule venant à succomber sur la route, il fut obligé de continuer son chemin à pied. Par bonheur, un courrier qui alloit à Balsora l'ayant rencontré, le prit en croupe derrière lui. Lorsque le courrier fut arrivé à Balsora, Noureddin Ali mit pied à terre, et le remercia du plaisir qu'il lui avoit fait. Comme il alloit par les rues cherchant où il pourroit se loger, il vit venir un seigneur, accompagné d'une nombreuse suite, et à qui tous les habitans faisoient de grands honneurs en s'arrêtant par respect jusqu'à ce qu'il fût passé. Noureddin Ali s'arrêta comme les autres. C'étoit le grand-vizir du sultan de Balsora qui se montroit dans la ville pour y maintenir par sa présence le bon ordre et la paix.

« Ce ministre ayant jeté les yeux par hasard sur le jeune homme, lui trouva la physionomie engageante; il le regarda avec complaisance; et

comme il passoit près de lui, et qu'il le voyoit en habit de voyageur, il s'arrêta pour lui demander qui il étoit et d'où il venoit. « Seigneur, lui répondit Noureddin Ali, je suis d'Égypte, né au Caire, et j'ai quitté ma patrie par un si juste dépit contre un de mes parens, que j'ai résolu de voyager par tout le monde, et de mourir plutôt que d'y retourner. » Le grand-vizir, qui étoit un vénérable vieillard, ayant entendu ces paroles, lui dit : « Mon fils, gardez-vous bien d'exécuter votre dessein. Il n'y a dans le monde que de la misère; et vous ignorez les peines qu'il vous faudra souffrir. Venez, suivez-moi plutôt, je vous ferai peut-être oublier le sujet qui vous a contraint d'abandonner votre pays. »

« Noureddin Ali suivit le grand-vizir de Balsora, qui, ayant bientôt connu ses belles qualités, le prit en affection, de manière qu'un jour l'entretenant en particulier, il lui dit : « Mon fils, je suis, comme vous voyez, dans un âge si avancé, qu'il n'y a pas d'apparence que je vive encore long-temps. Le ciel m'a donné une fille unique, qui n'est pas moins belle que vous êtes bien fait, et qui est présentement en âge d'être mariée. Plusieurs des plus puissans seigneurs de cette cour me l'ont déjà demandée pour leurs fils ; mais je n'ai pu me résoudre à la leur accorder. Pour vous, je vous aime, et vous trouve

si digne de mon alliance, que vous préférant à tous ceux qui l'ont recherchée, je suis prêt à vous accepter pour gendre. Si vous recevez avec plaisir l'offre que je vous fais, je déclarerai au sultan mon maître que je vous ai adopté par ce mariage, et je le supplierai de m'accorder pour vous la survivance de ma dignité de grand-vizir dans le royaume de Balsora. En même temps, comme je n'ai plus besoin que de repos dans l'extrême vieillesse où je suis, je ne vous abandonnerai pas seulement la disposition de tous mes biens, mais même l'administration des affaires de l'état. »

« Le grand-vizir de Balsora n'eut pas achevé ce discours rempli de bonté et de générosité, que Noureddin Ali se jeta à ses pieds; et dans des termes qui marquoient la joie et la reconnoissance dont son cœur étoit pénétré, il témoigna qu'il étoit disposé à faire tout ce qu'il lui plairoit. Alors le grand-vizir appela les principaux officiers de sa maison, leur ordonna de faire orner la grande salle de son hôtel, et préparer un grand repas. Ensuite il envoya prier tous les seigneurs de la cour et de la ville, de vouloir bien prendre la peine de se rendre chez lui. Lorsqu'ils y furent tous assemblés, comme Noureddin Ali l'avoit informé de sa qualité, il dit à ces seigneurs, car il jugea à pro-

pos de parler ainsi, pour satisfaire ceux dont il avoit refusé l'alliance : « Je suis bien aise, seigneurs, de vous apprendre une chose que j'ai tenue secrète jusqu'à ce jour. J'ai un frère qui est grand-vizir du sultan d'Égypte, comme j'ai l'honneur de l'être du sultan de ce royaume. Ce frère n'a qu'un fils qu'il n'a pas voulu marier à la cour d'Égypte ; et il me l'a envoyé pour épouser ma fille, afin de réunir par là nos deux branches. Ce fils, que j'ai reconnu pour mon neveu à son arrivée, et que je fais mon gendre, est ce jeune seigneur que vous voyez ici et que je vous présente. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire l'honneur d'assister à ses noces, que j'ai résolu de célébrer aujourd'hui. » Nul de ces seigneurs ne pouvant trouver mauvais qu'il eût préféré son neveu à tous les grands partis qui lui avoient été proposés, répondirent tous qu'il avoit raison de faire ce mariage; qu'ils seroient volontiers témoins de la cérémonie, et qu'ils souhaitoient que Dieu lui donnât encore de longues années pour voir les fruits de cette heureuse union.

En cet endroit, Scheherazade voyant paroître le jour, interrompit sa narration, qu'elle reprit ainsi la nuit suivante :

XCIV^e NUIT.

Sire, dit-elle, le grand-vizir Giafar, continuant l'histoire qu'il racontoit au calife:

« Les seigneurs, poursuivit-il, qui s'étoient assemblés chez le grand-vizir de Balsora, n'eurent pas plus tôt témoigné à ce ministre la joie qu'ils avoient du mariage de sa fille avec Noureddin Ali, qu'on se mit à table. On y demeura très long-temps. Sur la fin du repas, on servit des confitures, dont chacun, selon la coutume, ayant pris ce qu'il put emporter, les cadis entrèrent avec le contrat de mariage à la main. Les principaux seigneurs le signèrent; après quoi toute la compagnie se retira.

« Lorsqu'il n'y eut plus personne que les gens de la maison, le grand-vizir chargea ceux qui avoient soin du bain qu'il avoit commandé de tenir prêt, d'y conduire Noureddin Ali, qui y trouva du linge qui n'avoit point encore servi, d'une finesse et d'une propreté qui faisoit plaisir à voir, aussi-bien que toutes les autres choses nécessaires. Quand on eut lavé et frotté l'époux, il voulut reprendre l'habit qu'il venoit de quitter; mais on lui en présenta un autre de la dernière

magnificence. Dans cet état, et parfumé d'odeurs les plus exquises, il alla retrouver le grand-vizir son beau-père, qui fut charmé de sa bonne mine, et qui l'ayant fait asseoir auprès de lui: « Mon fils, lui dit-il, vous m'avez déclaré qui vous êtes, et le rang que vous teniez à la cour d'Égypte; vous m'avez dit même que vous avez eu un démêlé avec votre frère, et que c'est pour cela que vous vous êtes éloigné de votre pays; je vous prie de me faire la confidence entière, et de m'apprendre le sujet de votre querelle. Vous devez présentement avoir une parfaite confiance en moi, et ne me rien cacher. »

« Noureddin Ali lui raconta toutes les circonstances de son différend avec son frère. Le grand-vizir ne put entendre ce récit sans éclater de rire. « Voilà, dit-il, la chose du monde la plus singulière! Est-il possible, mon fils, que votre querelle soit allée jusqu'au point que vous dites pour un mariage imaginaire? Je suis fâché que vous vous soyez brouillé pour une bagatelle avec votre frère aîné. Je vois pourtant que c'est lui qui a eu tort de s'offenser de ce que vous ne lui avez dit que par plaisanterie, et je dois rendre grâces au ciel d'un différend qui me procure un gendre tel que vous. Mais, ajouta le vieillard, la nuit est déjà avancée, et il est temps de vous retirer. Allez, ma fille votre épouse vous attend.

Demain je vous présenterai au sultan. J'espère qu'il vous recevra d'une manière dont nous aurons lieu d'être tous deux satisfaits. » Noureddin Ali quitta son beau-père pour se rendre à l'appartement de sa femme.

« Ce qu'il y a de remarquable, continua le grand-vizir Giafar, c'est que le même jour que ces noces se faisoient à Balsora, Schemseddin Mohammed se marioit aussi au Caire; et voici le détail de son mariage.

« Après que Noureddin Ali se fut éloigné du Caire dans l'intention de n'y plus retourner, Schemseddin Mohammed, son aîné, qui étoit allé à la chasse avec le sultan d'Égypte, étant de retour au bout d'un mois (le sultan s'étoit laissé emporter à l'ardeur de la chasse, et avoit été absent durant tout ce temps-là), il courut à l'appartement de Noureddin Ali; mais il fut fort étonné d'apprendre que, sous prétexte d'aller faire un voyage de deux ou trois journées, il étoit parti sur une mule le jour même de la chasse du sultan, et que depuis ce temps-là il n'avoit point paru. Il en fut d'autant plus fâché, qu'il ne douta pas que les duretés qu'il lui avoit dites ne fussent la cause de son éloignement. Il dépêcha un courrier qui passa par Damas, et alla jusqu'à Alep; mais Noureddin étoit alors à Balsora. Quand le courrier eut rapporté à son

retour qu'il n'en avoit appris aucune nouvelle, Schemseddin Mohammed se proposa de l'envoyer chercher ailleurs, et en attendant, il prit la résolution de se marier. Il épousa la fille d'un des premiers et des plus puissans seigneurs du Caire, le même jour que son frère se maria avec la fille du grand-vizir de Balsora.

« Ce n'est pas tout, commandeur des croyans, poursuivit Giafar, voici ce qui arriva encore: Au bout de neuf mois, la femme de Schemseddin Mohammed accoucha d'une fille au Caire, et le même jour, celle de Nourreddin Ali mit au monde à Balsora un garçon, qui fut nommé Bedreddin Hassan. Le grand-vizir de Balsora donna des marques de sa joie par de grandes largesses, et par les réjouissances publiques qu'il fit faire pour la naissance de son petit-fils. Ensuite, pour marquer à son gendre combien il étoit content de lui, il alla au palais supplier très humblement le sultan d'accorder à Noureddin Ali la survivance de sa charge, afin, dit-il, qu'avant sa mort il eût la consolation de voir son gendre grand-vizir à sa place.

« Le sultan, qui avoit vu Noureddin Ali avec bien du plaisir lorsqu'il lui avoit été présenté après son mariage, et qui depuis ce temps-là en avoit toujours entendu parler fort avantageusement, accorda la grâce qu'on demandoit pour lui, avec

tout l'agrément qu'on pouvoit souhaiter. Il le fit revêtir en sa présence de la robe du grand-vizir.

« La joie du beau-père fut comblée le lendemain, lorsqu'il vit son gendre présider au conseil en sa place, et faire toutes les fonctions de grand-vizir. Noureddin Ali s'en acquitta si bien, qu'il sembloit avoir toute sa vie exercé cette charge. Il continua dans la suite d'assister au conseil toutes les fois que les infirmités de la vieillesse ne permirent pas à son beau-père de s'y trouver. Ce bon vieillard mourut quatre ans après ce mariage, avec la satisfaction de voir un rejeton de sa famille, qui promettoit de la soutenir long-temps avec éclat.

« Noureddin Ali lui rendit les derniers devoirs avec toute l'amitié et la reconnoissance possible; et sitôt que Bedreddin Hassan, son fils, eut atteint l'âge de sept ans, il le mit entre les mains d'un excellent maître, qui commença à l'élever d'une manière digne de sa naissance. Il est vrai qu'il trouva dans cet enfant un esprit vif, pénétrant, et capable de profiter de tous les bons enseignemens qu'il lui donnoit.....

Scheherazade alloit continuer; mais s'apercevant qu'il étoit jour, elle mit fin à son discours. Elle reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

XCV^e NUIT.

Sire, le grand-vizir Giafar poursuivant l'histoire qu'il racontoit au calife :

« Deux ans après, dit-il, que Bedreddin Hassan eut été mis entre les mains de ce maître, qui lui enseigna parfaitement bien à lire, il lui apprit l'Alcoran par cœur. Noureddin Ali, son père, lui donna d'autres maîtres qui cultivèrent son esprit de telle sorte, qu'à l'âge de douze ans il n'avoit plus besoin de leur secours. Alors, comme tous les traits de son visage étoient formés, il faisoit l'admiration de tous ceux qui le regardoient.

« Jusque-là, Noureddin Ali n'avoit songé qu'à le faire étudier, et ne l'avoit point encore montré dans le monde. Il le mena au palais pour lui procurer l'honneur de faire la révérence au sultan, qui le reçut très favorablement. Les premiers qui le virent dans les rues furent si charmés de sa beauté, qu'ils en firent des exclamations de surprise, et qu'ils lui donnèrent mille bénédictions.

« Comme son père se proposoit de le rendre capable de remplir un jour sa place, il n'épargna rien pour cela, et il le fit entrer dans les

affaires les plus difficiles, afin de l'y accoutumer de bonne heure. Enfin, il ne négligeoit aucune chose pour l'avancement d'un fils qui lui étoit si cher; et il commençoit à jouir déjà du fruit de ses peines, lorsqu'il fut attaqué tout à coup d'une maladie dont la violence fut telle, qu'il sentit fort bien qu'il n'étoit pas éloigné du dernier de ses jours. Aussi ne se flatta-t-il pas, et il se disposa d'abord à mourir en vrai musulman. Dans ce moment précieux, il n'oublia pas son cher fils Bedreddin; il le fit appeler, et lui dit : « Mon fils, vous voyez que le monde est périssable; il n'y a que celui où je vais bientôt passer qui soit véritablement durable. Il faut que vous commenciez dès à présent à vous mettre dans les mêmes dispositions que moi : préparez-vous à faire ce passage sans regret, et sans que votre conscience puisse rien vous reprocher sur les devoirs d'un musulman, ni sur ceux d'un parfait honnête homme. Pour votre religion, vous en êtes suffisamment instruit, et par ce que vous en ont appris vos maîtres, et par vos lectures. A l'égard de l'honnête homme, je vais vous donner quelques instructions que vous tâcherez de mettre à profit. Comme il est nécessaire de se connoître soi-même, et que vous ne pouvez bien avoir cette connoissance que vous ne sachiez qui je suis, je vais vous l'apprendre :

« J'ai pris naissance en Égypte, poursuivit-il; mon père, votre aïeul, étoit premier ministre du sultan de ce royaume. J'ai moi-même eu l'honneur d'être un des vizirs de ce même sultan avec mon frère, votre oncle, qui, je crois, vit encore, et qui se nomme Schemseddin Mohammed. Je fus obligé de me séparer de lui, et je vins en ce pays où je suis parvenu au rang que j'ai tenu jusqu'à présent. Mais vous apprendrez toutes ces choses plus amplement dans un cahier que j'ai à vous donner. »

« En même temps, Noureddin Ali tira ce cahier qu'il avoit écrit de sa propre main, et qu'il portoit toujours sur lui, et le donnant à Bedreddin Hassan : Prenez, lui dit-il, vous le lirez à votre loisir; vous y trouverez, entre autres choses, le jour de mon mariage et celui de votre naissance. Ce sont des circonstances dont vous aurez peut-être besoin dans la suite, et qui doivent vous obliger à le garder avec soin. » Bedreddin Hassan, sensiblement affligé de voir son père dans l'état où il étoit, touché de ses discours, reçut le cahier les larmes aux yeux, en lui promettant de ne s'en dessaisir jamais.

« En ce moment, il prit à Noureddin Ali une foiblesse qui fit croire qu'il alloit expirer. Mais il revint à lui, et reprenant la parole : « Mon fils, lui dit-il, la première maxime que j'ai à vous

enseigner, c'est « de ne pas vous donner au « commerce de toutes sortes de personnes. Le « moyen de vivre en sûreté, c'est de se donner « entièrement à soi-même, et de ne se pas com- « muniquer facilement.

« La seconde, de ne faire violence à qui que « ce soit; car en ce cas tout le monde se révol- « teroit contre vous; et vous devez regarder le « monde comme un créancier à qui vous devez « de la modération, de la compassion et de la « tolérance.

« La troisième, de ne dire mot quand on « vous chargera d'injures. On est hors de dan- « ger (dit le proverbe) lorsque l'on garde le « silence. C'est particulièrement en cette occa- « sion que vous devez le pratiquer. Vous savez « aussi à ce sujet qu'un de nos poètes dit que le « silence est l'ornement et la sauve-garde de la « vie; qu'il ne faut pas, en parlant, ressembler « à la pluie d'orage qui gâte tout. On ne s'est « jamais repenti de s'être tu, au lieu que l'on a « souvent été fâché d'avoir parlé.

« La quatrième, de ne pas boire de vin; car « c'est la source de tous les vices.

« La cinquième, de bien ménager vos biens; « si vous ne les dissipez pas, ils vous serviront à « vous préserver de la nécessité. Il ne faut pas « pourtant en avoir trop, ni être avare : pour

« peu que vous en ayez et que vous le dépensiez « à propos, vous aurez beaucoup d'amis; mais « si au contraire vous avez de grandes richesses, « et que vous en fassiez un mauvais usage, tout « le monde s'éloignera de vous et vous aban- « donnera. »

« Enfin, Noureddin Ali continua jusqu'au dernier moment de sa vie, à donner de bons conseils à son fils; et quand il fut mort, on lui fit des obsèques magnifiques.....

Scheherazade, à ces paroles, apercevant le jour, cessa de parler, et remit au lendemain la suite de cette histoire.

XCVI^e NUIT.

La sultane des Indes ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade à l'heure ordinaire, elle reprit la parole, et l'adressant à Schariar :

Sire, dit-elle, le calife ne s'ennuyoit pas d'écouter le grand-vizir Giafar, qui poursuivit ainsi son histoire :

« On enterra donc, dit-il, Noureddin Ali avec tous les honneurs dus à sa dignité. Bedreddin Hassan de Balsora, c'est ainsi qu'on le surnomma, parce qu'il étoit né dans cette ville, eut une douleur inconcevable de la mort de son père. Au lieu de passer un mois, selon la coutume, il en passa deux dans les pleurs et dans la retraite, sans voir personne, et sans sortir même pour rendre ses devoirs au sultan de Balsora, lequel, irrité de cette négligence, et la regardant comme une marque de mépris pour sa cour et pour sa personne, se laissa transporter de colère. Dans sa fureur, il fit appeler le nouveau grand-vizir; car il en avoit nommé un dès qu'il avoit appris la mort de Noureddin Ali; il lui ordonna de se transporter à la maison du défunt, et de la confisquer avec toutes ses autres maisons, terres et

effets, sans rien laisser à Bedreddin Hassan, dont il commanda même qu'on se saisît.

« Le nouveau grand-vizir, accompagné d'un grand nombre d'huissiers du palais, de gens de justice et d'autres officiers, ne différa pas de se mettre en chemin pour aller exécuter sa commission. Un des esclaves de Bedreddin Hassan, qui étoit par hasard parmi la foule, n'eut pas plus tôt appris le dessein du vizir, qu'il prit les devans et courut en avertir son maître. Il le trouva assis sous le vestibule de sa maison, aussi affligé que si son père n'eût fait que de mourir. Il se jeta à ses pieds tout hors d'haleine; et après lui avoir baisé le bas de la robe : « Sauvez-vous, seigneur, lui dit-il, sauvez-vous promptement. — Qu'y a-t-il? lui demanda Bedreddin, en levant la tête; quelle nouvelle m'apportes-tu?—Seigneur, répondit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Le sultan est dans une horrible colère contre vous, et l'on vient de sa part confisquer tout ce que vous avez, et même se saisir de votre personne. »

« Le discours de cet esclave fidèle et affectionné mit l'esprit de Bedreddin Hassan dans une grande perplexité. « Mais ne puis-je, dit-il, avoir le temps de rentrer et de prendre au moins quelque argent et des pierreries? — Seigneur, répliqua l'esclave, le grand-vizir sera dans un moment ici. Partez tout à l'heure, sauvez-vous. »

Bedreddin Hassan se leva vite du sofa où il étoit, mit les pieds dans ses babouches; et après s'être couvert la tête d'un bout de sa robe pour se cacher le visage, s'enfuit sans savoir de quel côté il devoit tourner ses pas pour échapper au danger qui le menaçoit. La première pensée qui lui vint, fut de gagner en diligence la plus prochaine porte de la ville. Il courut sans s'arrêter jusqu'au cimetière public; et comme la nuit s'approchoit, il résolut de l'aller passer au tombeau de son père. C'étoit un édifice d'assez grande apparence en forme de dôme, que Noureddin Ali avoit fait bâtir de son vivant; mais il rencontra en chemin un Juif fort riche qui étoit banquier et marchand de profession. Il revenoit d'un lieu où quelque affaire l'avoit appelé, et il s'en retournoit dans la ville. Ce Juif ayant reconnu Bedreddin, s'arrêta et le salua fort respectueusement.....

En cet endroit le jour venant à paroître imposa silence à Scheherazade, qui reprit son discours la nuit suivante.

XCVII^e NUIT.

Sire, dit-elle, le calife écoutoit avec beaucoup d'attention le grand-vizir Giafar, qui continua de cette manière :

« Le Juif, poursuivit-il, qui se nommoit Isaac, après avoir salué Bedreddin Hassan et lui avoir baisé la main, lui dit : « Seigneur, oserois-je prendre la liberté de vous demander où vous allez à l'heure qu'il est, seul en apparence, un peu agité ? Y a-t-il quelque chose qui vous fasse de la peine ? — Oui, répondit Bedreddin : je me suis endormi tantôt, et dans mon sommeil mon père m'est apparu. Il avoit le regard terrible, comme s'il eût été dans une grande colère contre moi. Je me suis réveillé en sursaut et plein d'effroi, et je suis parti aussitôt pour venir faire ma prière sur son tombeau. — Seigneur, reprit le Juif qui ne pouvoit pas savoir pourquoi Bedreddin Hassan étoit sorti de la ville, comme le feu grand-vizir votre père et mon seigneur, d'heureuse mémoire, avoit chargé en marchandises plusieurs vaisseaux qui sont encore en mer et qui vous appartiennent, je vous supplie de m'accorder la préférence sur tout autre marchand.

Je suis en état d'acheter argent comptant la charge de tous vos vaisseaux ; et pour commencer, si vous voulez bien m'abandonner celle du premier qui arrivera à bon port, je vais vous compter mille sequins. Je les ai ici dans ma bourse, et je suis prêt à vous les livrer d'avance. » En disant cela, il tira une grande bourse qu'il avoit sous son bras par-dessous sa robe, et la lui montra cachetée de son cachet.

« Bedreddin Hassan, dans l'état où il étoit, chassé de chez lui, et dépouillé de tout ce qu'il avoit au monde, regarda la proposition du Juif comme une faveur du ciel. Il ne manqua pas de l'accepter avec beaucoup de joie. « Seigneur, lui dit alors le Juif, vous me donnez donc pour mille sequins le chargement du premier de vos vaisseaux qui arrivera dans ce port ? — Oui, je vous le vends mille sequins, répondit Bedreddin Hassan, et c'est une chose faite. » Le Juif aussitôt lui mit entre les mains la bourse de mille sequins en s'offrant de les compter. Bedreddin lui en épargna la peine, en lui disant qu'il s'en fioit bien à lui. « Puisque cela est ainsi, reprit le Juif, ayez la bonté, seigneur, de me donner un mot d'écrit du marché que nous venons de faire. » En disant cela, il tira son écritoire qu'il avoit à la ceinture ; et après en avoir pris une petite canne bien taillée pour écrire, il la lui présenta avec un

morceau de papier qu'il trouva dans son porte-lettres; et pendant qu'il tenoit le cornet, Bedreddin Hassan écrivit ces paroles :

« Cet écrit est pour rendre témoignage que « Bedreddin Hassan de Balsora a vendu au Juif « Isaac, pour la somme de mille sequins qu'il a « reçus, le chargement du premier de ses navires « qui abordera dans ce port. »

BEDREDDIN HASSAN, de Balsora.

« Après avoir fait cet écrit, il le donna au Juif, qui le mit dans son porte-lettres, et qui prit ensuite congé de lui. Pendant qu'Isaac poursuivoit son chemin vers la ville, Bedreddin Hassan continua le sien vers le tombeau de son père Noureddin Ali. En y arrivant, il se prosterna la face contre terre; et les yeux baignés de larmes, il se mit à déplorer sa misère. « Hélas! disoit-il, infortuné Bedreddin, que vas-tu devenir? Où iras-tu chercher un asile contre l'injuste prince qui te persécute? N'étoit-ce pas assez d'être affligé de la mort d'un père si chéri? Falloit-il que la fortune ajoutât un nouveau malheur à mes justes regrets? » Il demeura long-temps dans cet état; mais enfin il se releva; et ayant appuyé sa tête sur le sépulcre de son père, ses douleurs se renouvelèrent avec plus de violence qu'auparavant, et il ne cessa de soupirer et de se plaindre jus-

qu'à ce que succombant au sommeil, il leva la tête de dessus le sépulcre, et s'étendit tout de son long sur le pavé où il s'endormit.

« Il goûtoit à peine la douceur du repos, lorsqu'un génie qui avoit établi sa retraite dans ce cimetière pendant le jour, se disposant à courir le monde cette nuit, selon sa coutume, aperçut ce jeune homme dans le tombeau de Noureddin Ali. Il y entra; et comme Bedreddin étoit couché sur le dos, il fut frappé, ébloui de l'éclat de sa beauté.....

Le jour qui paroissoit ne permit pas à Scheherazade de poursuivre cette histoire; mais le lendemain à l'heure ordinaire elle continua de cette sorte :

XCVIII^e NUIT.

« Quand le génie, reprit le grand-vizir Giafar, eut attentivement considéré Bedreddin Hassan, il dit en lui-même : « A juger de cette créature par sa bonne mine, ce ne peut être qu'un ange du paradis terrestre, que Dieu envoie pour mettre le monde en combustion par sa beauté. » Enfin, après l'avoir bien regardé, il s'éleva fort haut dans l'air, où il rencontra par hasard une fée. Ils se saluèrent l'un et l'autre; ensuite le génie dit à la fée : « Je vous prie de descendre avec moi jusqu'au cimetière où je demeure, et je vous ferai voir un prodige de beauté, qui n'est pas moins digne de votre admiration que de la mienne. » La fée y consentit : ils descendirent tous deux en un instant; et lorsqu'ils furent dans le tombeau : « Hé bien, dit le génie à la fée, en lui montrant Bedreddin Hassan, avez-vous jamais vu un jeune homme mieux fait et plus beau que celui-ci ? »

« La fée examina Bedreddin avec attention; puis se tournant vers le génie : « Je vous avoue, lui répondit-elle, qu'il est très bien fait; mais je viens de voir au Caire tout à l'heure un objet

encore plus merveilleux, dont je vais vous entretenir si vous voulez m'écouter. — Vous me ferez un très grand plaisir, répliqua le génie. — Il faut donc que vous sachiez, reprit la fée (car je vais prendre la chose de loin), que le sultan d'Égypte a un vizir qui se nomme Schemseddin Mohammed, et qui a une fille âgée d'environ vingt ans. C'est la plus belle et la plus parfaite personne dont on ait jamais entendu parler. Le sultan, informé par la voix publique de la beauté de cette jeune demoiselle, fit appeler le vizir, son père, un de ces derniers jours, et lui dit : « J'ai « appris que vous avez une fille à marier; j'ai « envie de l'épouser : ne voulez-vous pas bien « me l'accorder? » Le vizir, qui ne s'attendoit pas à cette proposition, en fut un peu troublé; mais il n'en fut pas ébloui; et au lieu de l'accepter avec joie, ce que d'autres à sa place n'auroient pas manqué de faire, il répondit au sultan : « Sire, je ne suis pas digne de l'honneur « que votre majesté me veut faire, et je la supplie « très humblement de ne pas trouver mauvais « que je m'oppose à son dessein. Vous savez que « j'avois un frère nommé Noureddin Ali, qui « avoit comme moi l'honneur d'être un de vos « vizirs. Nous eûmes ensemble une querelle qui « fut cause qu'il disparut tout à coup, et je n'ai « point eu de ses nouvelles depuis ce temps-là,

« si ce n'est que j'ai appris il y a quatre jours, « qu'il est mort à Balsora dans la dignité de « grand-vizir du sultan de ce royaume. Il a laissé « un fils ; et comme nous nous engageâmes « autrefois tous deux à marier nos enfans en- « semble, supposé que nous en eussions, je suis « persuadé qu'il est mort dans l'intention de « faire ce mariage. C'est pourquoi, de mon côté, « je voudrois accomplir ma promesse, et je con- « jure votre majesté de me le permettre. Il y a « dans cette cour beaucoup d'autres seigneurs « qui ont des filles comme moi, et que vous « pouvez honorer de votre alliance. »

« Le sultan d'Égypte fut irrité au dernier point contre Schemseddin Mohammed.....

Scheherazade se tut en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes, en faisant toujours parler le vizir Giafar au calife Haroun-al-Raschid :

XCIX^e NUIT.

« Le sultan d'Égypte, choqué du refus et de la hardiesse de Schemseddin Mohammed, lui dit avec un transport de colère qu'il ne put retenir : « Est-ce donc ainsi que vous répondez à la bonté que j'ai de vouloir bien m'abaisser jusqu'à faire alliance avec vous? Je saurai me venger de la préférence que vous osez donner sur moi à un autre ; et je jure que votre fille n'aura pas d'autre mari que le plus vil et le plus mal fait de tous mes esclaves. » En achevant ces mots, il renvoya brusquement le vizir, qui se retira chez lui plein de confusion, et cruellement mortifié. Aujourd'hui le sultan a fait venir un de ses palefreniers qui est bossu par devant et par derrière, et laid à faire peur ; et après avoir ordonné à Schemseddin Mohammed de consentir au mariage de sa fille avec cet esclave, il a fait dresser et signer le contrat par des témoins en sa présence. Les préparatifs de ces bizarres noces sont achevés ; et à l'heure que je vous parle, tous les esclaves des seigneurs de la cour d'Égypte sont à la porte d'un bain, chacun avec un flambeau à la main. Ils attendent que le palefrenier bossu qui y est,

et qui s'y lave, en sorte, pour le mener chez son épouse, qui, de son côté, est déjà coiffée et habillée. Dans le moment que je suis partie du Caire, les dames assemblées se disposoient à la conduire, avec tous ses ornemens nuptiaux, dans la salle où elle doit recevoir le bossu et où elle l'attend présentement. Je l'ai vue, et je vous assure qu'on ne peut la regarder sans admiration. »

« Quand la fée eut cessé de parler, le génie lui dit : « Quoi que vous puissiez dire, je ne puis me persuader que la beauté de cette fille surpasse celle de ce jeune homme. — Je ne veux pas disputer contre vous, répliqua la fée, je vous confesse qu'il mériteroit d'épouser la charmante personne qu'on destine au bossu; et il me semble que nous ferions une action digne de nous, si, nous opposant à l'injustice du sultan d'Égypte, nous pouvions substituer ce jeune homme à la place de l'esclave. — Vous avez raison, repartit le génie; vous ne sauriez croire combien je vous sais bon gré de la pensée qui vous est venue. Trompons, j'y consens, la vengeance du sultan d'Égypte; consolons un père affligé, et rendons sa fille aussi heureuse qu'elle se croit misérable. Je n'oublierai rien pour faire réussir ce projet; et je suis persuadé que vous ne vous y épargnerez pas; je me charge de le porter au Caire

sans qu'il se réveille, et je vous laisse le soin de le porter ailleurs quand nous aurons exécuté notre entreprise. »

« Après que la fée et le génie eurent concerté ensemble tout ce qu'ils vouloient faire, le génie enleva doucement Bedreddin, et le transportant par l'air d'une vitesse inconcevable, il alla le poser à la porte d'un logement public et voisin du bain d'où le bossu étoit près de sortir, avec la suite des esclaves qui l'attendoient.

« Bedreddin Hassan, s'étant réveillé en ce moment, fut fort surpris de se voir au milieu d'une ville qui lui étoit inconnue. Il voulut crier pour demander où il étoit; mais le génie lui donna un petit coup sur l'épaule, et l'avertit de ne dire mot. Ensuite lui mettant un flambeau à la main : « Allez, lui dit-il, mêlez-vous parmi ces gens que vous voyez à la porte de ce bain, et marchez avec eux jusqu'à ce que vous entriez dans une salle où l'on va célébrer des noces. Le nouveau marié est un bossu que vous reconnoîtrez aisément. Mettez-vous à sa droite en entrant, et dès à présent, ouvrez la bourse de sequins que vous avez dans votre sein, pour les distribuer aux joueurs d'instrumens, aux danseurs et aux danseuses dans la marche. Lorsque vous serez dans la salle, ne manquez pas d'en donner aussi aux femmes esclaves que vous ver-

rez autour de la mariée, quand elles s'approcheront de vous. Mais toutes les fois que vous mettrez la main dans la bourse, retirez-la pleine de sequins, et gardez-vous de les épargner. Faites exactement tout ce que je vous dis avec une grande présence d'esprit; ne vous étonnez de rien; ne craignez personne, et vous reposez du reste sur une puissance supérieure qui en dispose à son gré. »

« Le jeune Bedreddin, bien instruit de tout ce qu'il avoit à faire, s'avança vers la porte du bain. La première chose qu'il fit, fut d'allumer son flambeau à celui d'un esclave; puis se mêlant parmi les autres, comme s'il eût appartenu à quelque seigneur du Caire, il se mit en marche avec eux, et accompagna le bossu qui sortit du bain, et monta sur un cheval de l'écurie du sultan.....

Le jour qui parut imposa silence à Scheherazade, qui remit la suite de cette histoire au lendemain.

---

pouvoient se lasser de le regarder. Quand il fut assis, il n'y en eut pas une qui ne quittât sa place pour s'approcher de lui et le considérer de plus près; et il n'y en eut guère qui, en se retirant pour aller reprendre leurs places, ne se sentissent agitées d'un tendre mouvement.

« La différence qu'il y avoit entre Bedreddin Hassan et le palefrenier bossu, dont la figure faisoit horreur, excita des murmures dans l'assemblée. « C'est à ce beau jeune homme, s'écrièrent les dames, qu'il faut donner notre épousée, et non pas à ce vilain bossu. » Elles n'en demeurèrent pas là; elles osèrent faire des imprécations contre le sultan, qui, abusant de son pouvoir absolu, unissoit la laideur avec la beauté. Elles chargèrent aussi d'injures le bossu, et lui firent perdre contenance, au grand plaisir des spectateurs, dont les huées interrompirent pour quelque temps la symphonie qui se faisoit entendre dans la salle. A la fin, les joueurs d'instrumens recommencèrent leurs concerts, et les femmes qui avoient habillé la mariée s'approchèrent d'elle.....

En prononçant ces dernières paroles, Scheherazade remarqua qu'il étoit jour. Elle garda aussitôt le silence; et la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours: [1]

[1] La cent et unième et la cent deuxième Nuit sont employées dans l'original à la description de sept robes et de

CIII^e NUIT.

Sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, votre majesté n'a pas oublié que c'est le grand-vizir Giafar qui parle au calife Haroun-al-Raschid.

« A chaque fois, poursuivit-il, que la nouvelle mariée changeoit d'habits, elle se levoit de sa place, et, suivie de ses femmes, passoit devant le bossu sans daigner le regarder, et alloit se présenter devant Bedreddin Hassan, pour se montrer à lui dans ses nouveaux atours. Alors, Bedreddin Hassan, suivant l'instruction qu'il avoit reçue du génie, ne manquoit pas de mettre la main dans sa bourse, et d'en tirer des poignées de sequins qu'il distribuoit aux femmes qui accompagnoient la mariée. Il n'oublioit pas les joueurs et les danseurs, il leur en jetoit aussi.

sept parures différentes, dont la fille du vizir Schemseddin Mohammed changea au son des instrumens. Comme cette description ne m'a point paru agréable, et que d'ailleurs elle est accompagnée de vers qui ont, à la vérité, leur beauté en arabe, mais que les François ne pourroient goûter, je n'ai pas jugé à propos de traduire ces deux Nuits. (*Note de Galland.*)

C'étoit un plaisir de voir comme ils se poussoient les uns les autres pour en ramasser; ils lui en témoignèrent de la reconnoissance, et lui marquoient par signes qu'ils voudroient que la jeune épouse fût pour lui et non pas pour le bossu. Les femmes qui étoient autour d'elle lui disoient la même chose, et ne se soucioient guère d'être entendues du bossu, à qui elles faisoient mille niches; ce qui divertissoit fort tous les spectateurs.

« Lorsque la cérémonie de changer d'habits tant de fois fut achevée, les joueurs d'instrumens cessèrent de jouer, et se retirèrent en faisant signe à Bedreddin Hassan de demeurer. Les dames firent la même chose en se retirant après eux avec tous ceux qui n'étoient pas de la maison. La mariée entra dans un cabinet, où ses femmes la suivirent pour la déshabiller, et il ne resta plus dans la salle que le palefrenier bossu, Bedreddin Hassan, et quelques domestiques. Le bossu, qui en vouloit furieusement à Bedreddin qui lui faisoit ombrage, le regarda de travers, et lui dit : « Et toi, qu'attends-tu? Pourquoi ne te retires-tu pas comme les autres? Marche. » Comme Bedreddin n'avoit aucun prétexte pour demeurer là, il sortit assez embarrassé de sa personne; mais il n'étoit pas hors du vestibule, que le génie et la fée se présen-

tèrent à lui, et l'arrêtèrent. « Où allez-vous? lui dit le génie. Demeurez : le bossu n'est plus dans la salle, il en est sorti pour quelque besoin ; vous n'avez qu'à y rentrer et vous introduire dans la chambre de la mariée. Lorsque vous serez seul avec elle, dites-lui hardiment que vous êtes son mari ; que l'intention du sultan a été de se divertir du bossu ; et que pour apaiser ce mari prétendu, vous lui avez fait apprêter un bon plat de crême dans son écurie. Dites-lui là-dessus tout ce qui vous viendra dans l'esprit pour la persuader. Étant fait comme vous êtes, cela ne sera pas difficile, et elle sera ravie d'avoir été trompée si agréablement. Cependant nous allons donner ordre que le bossu ne rentre pas, et ne vous empêche point de passer la nuit avec votre épouse ; car c'est la vôtre et non pas la sienne. »

« Pendant que le génie encourageoit ainsi Bedreddin, et l'instruisoit de ce qu'il devoit faire, le bossu étoit véritablement sorti de la salle. Le génie s'introduisit où il étoit, prit la figure d'un gros chat noir, et se mit à miauler d'une manière épouvantable. Le bossu cria après le chat, et frappa des mains pour le faire fuir ; mais le chat, au lieu de se retirer, se roidit sur ses pates, fit briller des yeux enflammés, et regarda fièrement le bossu en miaulant plus fort qu'auparavant, et

en grandissant de manière qu'il parut bientôt gros comme un ânon. Le bossu, à cet objet, voulut crier au secours; mais la frayeur l'avoit tellement saisi, qu'il demeura la bouche ouverte sans pouvoir proférer une parole. Pour ne pas lui donner de relâche, le génie se changea à l'instant en un puissant buffle, et sous cette forme, lui cria d'une voix qui redoubla sa peur: VILAIN BOSSU. A ces mots, l'effrayé palefrenier se laissa tomber sur le pavé, et se couvrant la tête de sa robe pour ne pas voir cette bête effroyable, il lui répondit en tremblant: « Prince souverain des buffles, que demandez-vous de moi? — Malheur à toi! lui repartit le génie: tu as la témérité d'oser te marier avec ma maîtresse! — Eh, seigneur! dit le bossu, je vous supplie de me pardonner: si je suis criminel, ce n'est que par ignorance; je ne savois pas que cette dame eût un buffle pour amant. Commandez-moi ce qui vous plaira, je vous jure que je suis prêt à vous obéir. — Par la mort, répliqua le génie, si tu sors d'ici, ou que tu ne gardes pas le silence jusqu'à ce que le soleil se lève; si tu dis le moindre mot, je t'écraserai la tête. Alors, je te permets de sortir de cette maison; mais je t'ordonne de te retirer bien vite sans regarder derrière toi; et si tu as l'audace d'y revenir, il t'en coûtera la vie. » En achevant ces paroles,

le génie se transforma en homme, prit le bossu par les pieds; et après l'avoir levé la tête en bas contre le mur : « Si tu branles, ajouta-t-il, avant que le soleil soit levé, comme je te l'ai déjà dit, je te prendrai par les pieds, et je te casserai la tête en mille pièces contre cette muraille. »

« Pour revenir à Bedreddin Hassan, encouragé par le génie et par la présence de la fée, il étoit rentré dans la salle, et s'étoit coulé dans la chambre nuptiale, où il s'assit en attendant le succès de son aventure. Au bout de quelque temps la mariée arriva, conduite par une bonne vieille, qui s'arrêta à la porte, exhortant le mari à bien faire son devoir, sans regarder si c'étoit le bossu ou un autre; après quoi elle la ferma et se retira.

« La jeune épouse fut extrêmement surprise de voir, au lieu du bossu, Bedreddin Hassan qui se présenta à elle de la meilleure grâce du monde. « Hé quoi, mon cher ami, lui dit-elle, vous êtes ici à l'heure qu'il est? il faut donc que vous soyez camarade de mon mari. — Non, madame, répondit Bedreddin, je suis d'une autre condition que ce vilain bossu. — Mais, reprit-elle, vous ne prenez pas garde que vous parlez mal de mon époux. — Lui, votre époux, madame! repartit-il. Pouvez-vous conserver si long-temps cette pensée? Sortez de votre erreur : tant de beautés

ne seront pas sacrifiées au plus méprisable de tous les hommes. C'est moi, madame, qui suis l'heureux mortel à qui elles sont réservées. Le sultan a voulu se divertir en faisant cette supercherie au vizir votre père, et il m'a choisi pour votre véritable époux. Vous avez pu remarquer combien les dames, les joueurs d'instrumens, les danseurs, vos femmes et tous les gens de votre maison se sont réjouis de cette comédie. Nous avons renvoyé le malheureux bossu, qui mange à l'heure qu'il est un plat de crême dans son écurie, et vous pouvez compter que jamais il ne paroîtra devant vos beaux yeux. »

« A ce discours, la fille du vizir, qui étoit entrée plus morte que vive dans la chambre nuptiale, changea de visage, prit un air gai, qui la rendit si belle, que Bedreddin en fut charmé. « Je ne m'attendois pas, lui dit-elle, à une surprise si agréable, et je m'étois déjà condamnée à être malheureuse tout le reste de ma vie. Mais mon bonheur est d'autant plus grand, que je vais posséder en vous un homme digne de ma tendresse. » En disant cela, elle acheva de se déshabiller, et se mit au lit. De son côté, Bedreddin Hassan, ravi de se voir possesseur de tant de charmes, se déshabilla promptement. Il mit son habit sur un siége et sur la bourse que le Juif lui avoit donnée, laquelle étoit encore pleine,

malgré tout ce qu'il en avoit tiré. Il ôta son turban, pour en prendre un de nuit qu'on avoit préparé pour le bossu, et il alla se coucher en chemise et en caleçon [1]. Le caleçon étoit de satin bleu, et attaché avec un cordon tissu d'or.

L'aurore qui se faisoit voir, obligea Scheherazade à s'arrêter. La nuit suivante, ayant été réveillée à l'heure ordinaire, elle reprit le fil de cette histoire, et la continua dans ces termes :

[1] Tous les Orientaux couchent en caleçon : cette circonstance est nécessaire pour l'intelligence de la suite.

CIVe NUIT.

« Lorsque les deux amans se furent endormis, poursuivit le grand-vizir Giafar, le génie, qui avoit rejoint la fée, lui dit qu'il étoit temps d'achever ce qu'ils avoient si bien commencé et conduit jusqu'alors. « Ne nous laissons pas surprendre, ajouta-t-il, par le jour qui paroîtra bientôt; allez et enlevez le jeune homme sans l'éveiller. »

« La fée se rendit dans la chambre des amans, qui dormoient profondément, enleva Bedreddin Hassan dans l'état où il étoit, c'est-à-dire en chemise et en caleçon; et volant avec le génie d'une vitesse merveilleuse, jusqu'à la porte de Damas en Syrie, ils y arrivèrent précisément dans le temps que les ministres des mosquées préposés pour cette fonction, appeloient le peuple à haute voix à la prière de la pointe du jour [1]. La fée

[1] Le Coran prescrit aux sectateurs de Mahomet cinq prières par jour. A midi, première heure du jour civil pour les Musulmans, à quatre heures du soir, au coucher du soleil, un peu avant minuit, et le matin. On peut faire cette dernière prière depuis que les étoiles ont disparu jusqu'à midi. Les heures de ces actes religieux sont an-

posa doucement à terre Bedreddin, et le laissant près de la porte, s'éloigna avec le génie.

« On ouvrit la porte de la ville, et les gens qui s'étoient déjà assemblés en grand nombre pour sortir, furent extrêmement surpris de voir Bedreddin Hassan étendu par terre, en chemise et en caleçon. L'un disoit : « Il a tellement été pressé de sortir de chez sa maîtresse, qu'il n'a pas eu le temps de s'habiller. — Voyez un peu,

noncées par des crieurs d'office, qui avertissent du haut des mosquées quand il est temps de faire l'oraison.

Pour se préparer dignement à la prière, un Musulman doit examiner si son corps est absolument pur, s'il est couvert d'une manière décente, ce qui se réduit parmi eux, pour les hommes, à se cacher depuis le ventre jusqu'aux genoux; et consiste, pour les femmes, à ne laisser voir que les pieds et les mains. Les uns et les autres, s'ils ont des habits trop riches et trop éclatans, sont obligés de les quitter avant que de faire leurs prières, l'oraison étant un état d'humilité et d'abaissement.

Le corps doit être droit, les mains élevées tout près et à la hauteur de la tête, ou baissées et jointes, ou posées chacune séparément sur les genoux. Il faut être assis sur le talon du pied droit, et de manière que le pied gauche plus reculé présente la plante en haut. Cette attitude du corps est principalement nécessaire pour méditer sur les mystères de la religion, et pour se recueillir en soi-même; enfin, il faut être placé dans un endroit net, où le corps ne puisse contracter rien d'impur, et être tourné dans la direction du temple de la Mecque.

disoit l'autre, à quels accidens on est exposé : il aura passé une bonne partie de la nuit à boire avec ses amis; il se sera enivré, sera sorti ensuite pour quelque affaire, et au lieu de rentrer, il sera venu jusqu'ici sans savoir ce qu'il faisoit, et le sommeil l'y aura surpris. » D'autres en parloient différemment, et personne ne pouvoit deviner par quelle aventure il se trouvoit là. Un petit vent qui commençoit alors à souffler, leva sa chemise, et laissa voir sa poitrine qui étoit plus blanche que la neige. Ils furent tous tellement étonnés de cette blancheur, qu'ils firent un cri d'admiration qui réveilla le jeune homme. Sa surprise ne fut pas moins grande que la leur de se voir à la porte d'une ville où il n'étoit jamais venu, et environné d'une foule de gens qui le considéroient avec attention. « Messieurs, leur dit-il, apprenez-moi de grâce où je suis, et ce que vous souhaitez de moi. » L'un d'eux prit la parole, et lui répondit : « Jeune homme, on vient d'ouvrir la porte de cette ville, et en sortant, nous vous avons trouvé couché ici dans l'état où vous voilà. Nous nous sommes arrêtés à vous regarder. Est-ce que vous avez passé la nuit en ce lieu? Et savez-vous bien que vous êtes à une des portes de Damas? — A une des portes de Damas! répliqua Bedreddin. Vous vous moquez de moi : en me couchant cette nuit,

j'étois au Caire. A ces mots, quelques uns, touchés de compassion, dirent que c'étoit dommage qu'un jeune homme si bien fait eût perdu l'esprit, et ils passèrent leur chemin.

« Mon fils, lui dit un bon vieillard, vous n'y pensez pas : puisque vous êtes ce matin à Damas, comment pouviez-vous être hier au soir au Caire ? Cela ne peut pas être. — Cela est pourtant très vrai, repartit Bedreddin ; et je vous jure même que je passai toute la journée d'hier à Balsora. » A peine eut-il achevé ces paroles, que tout le monde fit un grand éclat de rire, et se mit à crier : « C'est un fou, c'est un fou. » Quelques uns néanmoins le plaignoient à cause de sa jeunesse; et un homme de la compagnie lui dit : « Mon fils, il faut que vous ayez perdu la raison; vous ne songez pas à ce que vous dites : est-il possible qu'un homme soit le jour à Balsora, la nuit au Caire, et le matin à Damas? Vous n'êtes pas sans doute bien éveillé; rappelez vos esprits. — Ce que je dis, reprit Bedreddin Hassan, est si véritable, qu'hier au soir j'ai été marié dans la ville du Caire. » Tous ceux qui avoient ri auparavant, redoublèrent leurs ris à ce discours. « Prenez-y bien garde, lui dit la même personne qui venoit de lui parler, il faut que vous ayez rêvé tout cela, et que cette illusion vous soit restée dans l'esprit. — Je sais bien ce que je dis, répondit le

jeune homme. Dites-moi vous-même comment il est possible que je sois allé en songe au Caire, où je suis persuadé que j'ai été effectivement, où l'on a par sept fois amené devant moi mon épouse parée d'un nouvel habillement chaque fois, et où enfin j'ai vu un affreux bossu qu'on prétendoit lui donner. Apprenez-moi encore ce que sont devenus ma robe, mon turban et la bourse de sequins que j'avois au Caire. »

« Quoiqu'il assurât que toutes ces choses étoient réelles, les personnes qui l'écoutoient n'en firent que rire; ce qui le troubla de sorte qu'il ne savoit plus lui-même ce qu'il devoit penser de tout ce qui lui étoit arrivé.....

Le jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade, qui continua ainsi son récit le lendemain :

CV^e NUIT.

« Sire, continua le vizir Giafar, après que Bedreddin Hassan se fut opiniâtré à soutenir que tout ce qu'il avoit dit étoit véritable, il se leva pour entrer dans la ville, et tout le monde le suivit en criant : « C'est un fou, c'est un fou. » A ces cris, les uns mirent la tête aux fenêtres, les autres se présentèrent à leurs portes; et d'autres se joignant à ceux qui environnoient Bedreddin, crioient comme eux : « C'est un fou, » sans savoir de quoi il s'agissoit. Dans l'embarras où étoit ce jeune homme, il arriva devant la maison d'un pâtissier qui ouvroit sa boutique, et il entra dedans pour se dérober aux huées du peuple qui le suivoit.

« Ce pâtissier avoit été autrefois chef d'une troupe d'Arabes vagabonds qui détroussoient les caravanes; et quoiqu'il fût venu s'établir à Damas, où il ne donnoit aucun sujet de plainte contre lui, il ne laissoit pas d'être craint de tous ceux qui le connoissoient. C'est pourquoi dès le premier regard qu'il jeta sur la populace qui suivoit Bedreddin, il la dissipa. Le pâtissier, voyant qu'il n'y avoit plus personne, fit plusieurs ques-

tions au jeune homme; il lui demanda qui il étoit, et ce qui l'avoit amené à Damas. Bedreddin Hassan ne lui cacha ni sa naissance ni la mort du grand-vizir son père; il lui conta ensuite de quelle manière il étoit sorti de Balsora, et comment, après s'être endormi la nuit précédente sur le tombeau de son père, il s'étoit trouvé à son réveil au Caire, où il avoit épousé une dame. Enfin, il lui marqua la surprise où il étoit de se voir à Damas sans pouvoir comprendre toutes ces merveilles.

« Votre histoire est des plus surprenantes, lui dit le pâtissier; mais si vous voulez suivre mon conseil, vous ne ferez confidence à personne de toutes les choses que vous venez de me dire, et vous attendrez patiemment que le ciel daigne mettre un terme aux disgrâces dont il permet que vous soyez affligé. Vous n'avez qu'à demeurer avec moi jusqu'à ce temps-là; et comme je n'ai pas d'enfans, je suis prêt à vous reconnoître pour mon fils, si vous y consentez. Après que je vous aurai adopté, vous irez librement par la ville, et vous ne serez plus exposé aux insultes de la populace. »

« Quoique cette adoption ne fît pas honneur au fils d'un grand-vizir, Bedreddin ne laissa pas d'accepter la proposition du pâtissier, jugeant bien que c'étoit le meilleur parti qu'il devoit

prendre dans la situation où étoit sa fortune. Le pâtissier le fit habiller, prit des témoins, et alla déclarer devant un cadi qu'il le reconnoissoit pour son fils; après quoi Bedreddin demeura chez lui sous le simple nom de Hassan, et apprit la pâtisserie.

« Pendant que cela se passoit à Damas, la fille de Schemseddin Mohammed se réveilla; et ne trouvant pas Bedreddin auprès d'elle, crut qu'il s'étoit levé sans vouloir interrompre son repos, et qu'il reviendroit bientôt. Elle attendoit son retour, lorsque le vizir Schemseddin Mohammed, son père, vivement touché de l'affront qu'il croyoit avoir reçu du sultan d'Égypte, vint frapper à la porte de son appartement, résolu de pleurer avec elle sa triste destinée. Il l'appela par son nom; et elle n'eut pas plus tôt entendu sa voix, qu'elle se leva pour aller lui ouvrir la porte. Elle lui baisa la main, et le reçut d'un air si satisfait, que le vizir, qui s'attendoit à la trouver baignée de pleurs et aussi affligée que lui, en fut extrêmement surpris. « Malheureuse! lui dit-il en colère, est-ce ainsi que tu parois devant moi? Après l'affreux sacrifice que tu viens de consommer, peux-tu m'offrir un visage si content?....

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce que le jour parut. La nuit suivante, elle reprit son discours, et dit au sultan des Indes :

CVI^e NUIT.

Sire, le grand-vizir Giafar continuant de raconter l'histoire de Bedreddin Hassan :

« Quand la nouvelle mariée, poursuivit-il, vit que son père lui reprochoit la joie qu'elle faisoit paroître, elle lui dit : « Seigneur, ne me faites point, de grâce, un reproche si injuste : ce n'est pas le bossu que je déteste plus que la mort ; ce n'est pas ce monstre que j'ai épousé. Tout le monde lui a fait tant de confusion, qu'il a été contraint de s'aller cacher, et de faire place à un jeune homme charmant, qui est mon véritable mari. — Quelle fable me contez-vous? interrompit brusquement Schemseddin Mohammed. Quoi! le bossu n'a pas couché cette nuit avec vous? — Non, seigneur, répondit-elle, je n'ai point couché avec d'autre personne qu'avec le jeune homme dont je vous parle, qui a de grands yeux et de grands sourcils noirs. » A ces paroles, le vizir perdit patience, et entra dans une grande colère contre sa fille. « Méchante! lui dit-il, voulez-vous me faire perdre l'esprit par le discours que vous me tenez? — C'est vous, mon père, repartit-elle, qui me faites perdre l'esprit à moi-

même par votre incrédulité. — Il n'est donc pas vrai, répliqua le vizir, que le bossu.... — Hé, laissons là le bossu, interrompit-elle avec précipitation. Maudit soit le bossu! Entendrai-je toujours parler du bossu? Je vous le répète encore, mon père, ajouta-t-elle, je n'ai point passé la nuit avec lui, mais avec le charmant époux dont je vous parle, et qui ne doit pas être loin d'ici. »

« Schemseddin Mohammed sortit pour l'aller chercher; mais au lieu de le trouver, il fut dans une surprise extrême de rencontrer le bossu qui avoit la tête en bas, les pieds en haut, dans la même situation où l'avoit mis le génie. « Que veut dire cela? lui dit-il; qui vous a mis en cet état? » Le bossu reconnoissant le vizir, lui répondit : « Ah, ah! c'est donc vous qui vouliez me donner en mariage la maîtresse d'un buffle, l'amante d'un vilain génie? Je ne serai pas votre dupe, et vous ne m'y attraperez pas. »

Scheherazade en étoit là lorsqu'elle aperçut la première lumière du jour. Quoiqu'il n'y eût pas long-temps qu'elle parlât, elle n'en dit pas davantage cette nuit. Le lendemain, elle reprit ainsi la suite de sa narration, et dit au sultan des Indes :

CVII^e NUIT.

Sire, le grand-vizir Giafar poursuivant son histoire :

« Schemseddin Mohammed, continua-t-il, crut que le bossu extravaguoit quand il l'entendit parler de cette sorte, et il lui dit : « Otez-vous de là, mettez-vous sur vos pieds. — Je m'en garderai bien, repartit le bossu, à moins que le soleil ne soit levé. Sachez qu'étant venu ici hier au soir, il parut tout à coup devant moi un chat noir, qui devint insensiblement gros comme un buffle ; je n'ai pas oublié ce qu'il me dit. C'est pourquoi allez à vos affaires et me laissez ici. » Le vizir, au lieu de se retirer, prit le bossu par les pieds, et l'obligea à se relever. Cela étant fait, le bossu sortit en courant de toute sa force, sans regarder derrière lui ; il se rendit au palais, se fit présenter au sultan d'Égypte, et le divertit fort en lui racontant le traitement que lui avoit fait le génie.

« Schemseddin Mohammed retourna dans la chambre de sa fille, plus étonné et plus incertain qu'auparavant de ce qu'il vouloit savoir. « Hé bien, fille abusée, lui dit-il, ne pouvez-vous

m'éclaircir davantage sur une aventure qui me rend interdit et confus? — Seigneur, répondit-elle, je ne puis vous apprendre autre chose que ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Mais voici, ajouta-t-elle, l'habillement de mon époux qu'il a laissé sur cette chaise; il vous donnera peut-être l'éclaircissement que vous cherchez. » En disant ces paroles, elle présenta le turban de Bedreddin au vizir, qui le prit, et qui après l'avoir bien examiné de tous côtés : « Je le prendrois, dit-il, pour un turban de vizir, s'il n'étoit à la mode de Moussoul. » Mais s'apercevant qu'il y avoit quelque chose de cousu entre l'étoffe et la doublure, il demanda des ciseaux; ayant décousu, il trouva un papier plié. C'étoit le cahier que Noureddin Ali avoit donné en mourant à Bedreddin, son fils, qui l'avoit caché en cet endroit pour le mieux conserver. Schemseddin Mohammed ayant ouvert le cahier, reconnut le caractère de son frère Noureddin Ali, et lut ce titre : Pour mon fils Bedreddin Hassan. Avant qu'il pût faire ses réflexions, sa fille lui mit entre les mains la bourse qu'elle avoit trouvée sous l'habit. Il l'ouvrit aussi, et elle étoit remplie de sequins, comme je l'ai déjà dit; car malgré les largesses que Bedreddin Hassan avoit faites, elle étoit toujours demeurée pleine par les soins du génie et de la fée. Il lut ces mots sur l'étiquette

de la bourse : MILLE SEQUINS APPARTENANT AU JUIF ISAAC ; et ceux-ci au-dessus, que le Juif avoit écrits avant que de se séparer de Bedreddin Hassan : LIVRÉ A BEDREDDIN HASSAN POUR LE CHARGEMENT QU'IL M'A VENDU DU PREMIER DES VAISSEAUX QUI ONT CI-DEVANT APPARTENU A NOUREDDIN ALI, SON PÈRE, D'HEUREUSE MÉMOIRE, LORSQU'IL AURA ABORDÉ EN CE PORT. Il n'eut pas achevé cette lecture, qu'il fit un cri, et s'évanouit.....

Scheherazade vouloit continuer ; mais le jour parut, et le sultan des Indes se leva, résolu d'entendre la suite de cette histoire.

CVIIIe NUIT.

Le lendemain, Scheherazade ayant repris la parole, dit à Schahriar, en continuant à faire parler le vizir Giafar :

« Sire, le vizir Schemseddin Mohammed étant revenu de son évanouissement par le secours de sa fille et des femmes qu'elle avoit appelées : « Ma fille, dit-il, ne vous étonnez pas de l'accident qui vient de m'arriver : la cause en est telle, qu'à peine y pourrez-vous ajouter foi. Cet époux qui a passé la nuit avec vous est votre cousin, le fils de Noureddin Ali. Les mille sequins qui sont dans cette bourse me font souvenir de la querelle que j'eus avec ce cher frère ; c'est sans doute le présent de noce qu'il vous fait. Dieu soit loué de toutes choses, et particulièrement de cette aventure merveilleuse qui montre si bien sa puissance. » Il regarda ensuite l'écriture de son frère, et la baisa plusieurs fois en versant une grande abondance de larmes. « Que ne puis-je, disoit-il, aussi bien que je vois ces traits qui me causent tant de joie, voir ici Noureddin lui-même, et me réconcilier avec lui ! »

« Il lut le cahier d'un bout à l'autre : il y trouva les dates de l'arrivée de son frère à Balsora, de son mariage, de la naissance de Bedreddin Hassan ; et lorsque après avoir confronté ces dates avec celles de son mariage et de la naissance de sa fille au Caire, il eut admiré le rapport qu'il y avoit entre elles, et fait enfin réflexion que son neveu étoit son gendre, il se livra tout entier à la joie. Il prit le cahier et l'étiquette de la bourse, les alla montrer au sultan, qui lui pardonna le passé, et qui fut tellement charmé du récit de cette histoire, qu'il la fit écrire avec toutes ses circonstances, pour la transmettre à la postérité.

« Cependant le vizir Schemseddin Mohammed ne pouvoit comprendre pourquoi son neveu avoit disparu ; il espéroit néanmoins le voir arriver à tous momens, et il l'attendoit avec la dernière impatience pour l'embrasser. Après l'avoir inutilement attendu pendant sept jours, il le fit chercher par tout le Caire ; mais il n'en apprit aucune nouvelle, quelques perquisitions qu'il en pût faire. Il en éprouva beaucoup d'inquiétude. « Voilà, disoit-il, une aventure fort singulière : jamais personne n'en a éprouvé une pareille. »

« Dans l'incertitude de ce qui pouvoit arriver dans la suite, il crut devoir mettre lui-même par

écrit l'état où étoit alors sa maison; de quelle manière les noces s'étoient passées; comment la salle et la chambre de sa fille étoient meublées. Il fit aussi un paquet du turban, de la bourse et du reste de l'habillement de Bedreddin, et l'enferma sous la clef.....

La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer là, parce qu'elle vit que le jour paroissoit. Sur la fin de la nuit suivante, elle poursuivit cette histoire dans ces termes:

CIXe NUIT.

Sire, le grand-vizir Giafar, continuant de parler au calife :

« Au bout de quelques jours, dit-il, la fille du vizir Schemseddin Mohammed s'aperçut qu'elle étoit enceinte; et en effet, elle accoucha d'un fils dans le terme de neuf mois. On donna une nourrice à l'enfant, avec d'autres femmes et des esclaves pour le servir, et son aïeul le nomma Agib. [1]

« Lorsque ce jeune Agib eut atteint l'âge de sept ans, le vizir Schemseddin Mohammed, au lieu de lui faire apprendre à lire au logis, l'envoya à l'école chez un maître qui avoit une grande réputation, et deux esclaves avoient soin de le conduire et de le ramener tous les jours. Agib jouoit avec ses camarades. Comme ils étoient tous d'une condition au-dessous de la sienne, ils avoient beaucoup de déférence pour lui ; et en cela, ils se régloient sur le maître d'école, qui lui passoit bien des choses qu'il ne leur pardonnoit pas à eux. La complaisance aveugle qu'on avoit pour Agib le perdit : il de-

[1] Ce mot signifie, en arabe, merveilleux.

vint fier, insolent; il vouloit que ses compagnons souffrissent tout de lui, sans vouloir rien souffrir d'eux. Il dominoit partout; et si quelqu'un avoit la hardiesse de s'opposer à ses volontés, il lui disoit mille injures, et alloit souvent jusqu'aux coups. Enfin, il se rendit insupportable à tous les écoliers, qui se plaignirent de lui au maître d'école. Il les exhorta d'abord à prendre patience; mais quand il vit qu'ils ne faisoient qu'irriter par là l'insolence d'Agib, et fatigué lui-même des peines qu'il lui faisoit: « Mes enfans, dit-il à ses écoliers, je vois bien qu'Agib est un petit insolent; je veux vous enseigner un moyen de le mortifier de manière qu'il ne vous tourmentera plus; je crois même qu'il ne reviendra plus à l'école. Demain, lorsqu'il sera venu et que vous voudrez jouer ensemble; rangez-vous autour de lui, et que quelqu'un dise tout haut:

« Nous voulons jouer, mais c'est à condition « que ceux qui joueront diront leur nom, celui « de leur mère et de leur père. Nous regarderons « comme des bâtards ceux qui refuseront de le « faire, et nous ne souffrirons pas qu'ils jouent « avec nous. »

« Le maître d'école leur fit comprendre l'embarras où ils jetteroient Agib par ce moyen, et ils se retirèrent chez eux pleins de joie.

« Le lendemain, dès qu'ils furent tous assemblés, ils ne manquèrent pas de faire ce que leur maître leur avoit enseigné; ils environnèrent Agib, et l'un d'entre eux prenant la parole : « Jouons, dit-il, à un jeu; mais à condition que celui qui ne pourra pas dire son nom, le nom de sa mère et de son père, n'y jouera pas. » Ils répondirent tous, et Agib lui-même, qu'ils y consentoient. Alors celui qui avoit parlé, les interrogea l'un après l'autre, et ils satisfirent tous à la condition, excepté Agib, qui répondit : « Je me nomme Agib, ma mère s'appelle Dame de beauté, et mon père Schemseddin Mohammed, vizir du sultan. »

« A ces mots, tous les enfans s'écrièrent : « Agib, que dites-vous? Ce n'est point là le nom de votre père; c'est celui de votre grand-père. — Que Dieu vous confonde! répliqua-t-il, en colère. Quoi! vous osez dire que le vizir Schemseddin Mohammed n'est pas mon père! » Les écoliers lui repartirent par de grands éclats de rire : « Non, non; il n'est que votre aïeul, et vous ne jouerez pas avec nous; nous nous garderons bien même de nous approcher de vous. » En disant cela, ils s'éloignèrent de lui en le raillant, et ils continuèrent de rire entre eux. Agib fut mortifié de leurs railleries, et se mit à pleurer.

« Le maître d'école qui étoit aux écoutes, et

qui avoit tout entendu, entra sur ces entrefaites, et s'adressant à Agib : « Agib, lui dit-il, ne savez-vous pas encore que le vizir Schemseddin Mohammed n'est pas votre père ? il est votre aïeul, père de votre mère Dame de beauté. Nous ignorons, comme vous, le nom de votre père ; nous savons seulement que le sultan avoit voulu marier votre mère avec un de ses palefreniers qui étoit bossu, mais qu'un génie coucha avec elle. Cela est fâcheux pour vous, et doit vous apprendre à traiter vos camarades avec moins de fierté que vous n'avez fait jusqu'à présent.... »

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, mit fin à son discours. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CX^e NUIT.

« Sire, le petit Agib, piqué des plaisanteries de ses compagnons, sortit brusquement de l'école; et retourna au logis en pleurant. Il alla d'abord à l'appartement de sa mère Dame de beauté, laquelle, alarmée de le voir si affligé, lui en demanda le sujet avec empressement. Il ne put répondre que par des paroles entrecoupées de sanglots, tant il étoit oppressé de douleur; et ce ne fut qu'à plusieurs reprises qu'il put raconter la cause mortifiante de son affliction. Quand il eut achevé: « Au nom de Dieu, ma mère, ajouta-t-il, dites-moi, s'il vous plaît, qui est mon père? — Mon fils, répondit-elle, votre père est le vizir Schemseddin Mohammed, qui vous embrasse tous les jours. — Vous ne me dites pas la vérité, reprit-il; ce n'est pas mon père, c'est le vôtre. Mais moi, de quel père suis-je fils? A cette demande, Dame de beauté rappelant dans sa mémoire la nuit de ses noces, suivie d'un si long veuvage, commença à répandre des larmes, en regrettant amèrement la perte d'un époux aussi aimable que Bedreddin.

« Dans le temps que Dame de beauté pleuroit

d'un côté et Agib de l'autre, le vizir Schemseddin Mohammed entra, et voulut savoir la cause de leur affliction. Dame de beauté la lui apprit, et lui raconta la mortification qu'Agib avoit reçue à l'école. Ce récit toucha vivement le vizir, qui joignit ses pleurs à leurs larmes, et qui, jugeant par là que tout le monde tenoit des discours contre l'honneur de sa fille, en fut au désespoir. Frappé de cette cruelle pensée, il alla au palais du sultan; et après s'être prosterné à ses pieds, il le supplia très humblement de lui accorder la permission de faire un voyage dans les provinces du Levant, et particulièrement à Balsora, pour aller chercher son neveu Bedreddin Hassan, disant qu'il ne pouvoit souffrir qu'on pensât dans la ville qu'un génie eût couché avec sa fille Dame de beauté. Le sultan entra dans les peines du vizir, approuva sa résolution, et lui permit de l'exécuter : il lui fit même expédier une patente, par laquelle il prioit, dans les termes les plus obligeans, les princes et les seigneurs des lieux où pourroit être Bedreddin, de consentir que le vizir l'emmenât avec lui.

« Schemseddin Mohammed ne trouva pas de paroles assez fortes pour remercier dignement le sultan de la bonté qu'il avoit pour lui. Il se contenta de se prosterner devant ce prince une

seconde fois ; mais les larmes qui couloient de ses yeux marquèrent assez sa reconnoissance. Enfin, il prit congé du sultan, après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités. Lorsqu'il fut de retour au logis, il ne songea qu'à disposer toutes choses pour son départ. Les préparatifs en furent faits avec tant de diligence, qu'au bout de quatre jours il partit, accompagné de sa fille Dame de beauté, et d'Agib, son petit-fils....

Scheherazade s'apercevant que le jour commençoit à paroître, cessa de parler en cet endroit. Le sultan des Indes se leva fort satisfait du récit de la sultane, et résolut d'entendre la suite de cette histoire. Scheherazade contenta sa curiosité la nuit suivante, et reprit la parole dans ces termes :

CXI^e NUIT.

Sire, le grand-vizir Giafar adressant toujours la parole au calife Haroun-al-Raschid :

« Schemseddin Mohammed, dit-il, prit la route de Damas avec sa fille Dame de beauté, et Agib, son petit-fils. Ils marchèrent dix-neuf jours de suite sans s'arrêter en nul endroit ; mais le vingtième, étant arrivés dans une fort belle prairie peu éloignée des portes de Damas, ils mirent pied à terre, et firent dresser leurs tentes sur le bord d'une rivière qui passe au travers de la ville, et rend ses environs très agréables.

« Le vizir Schemseddin Mohammed déclara qu'il vouloit séjourner deux jours dans ce beau lieu, et que le troisième il continueroit son voyage. Cependant il permit aux gens de sa suite d'aller à Damas. Ils profitèrent presque tous de cette permission, les uns poussés par la curiosité de voir une ville dont ils avoient entendu parler si avantageusement ; les autres pour y vendre des marchandises d'Égypte qu'ils avoient apportées, ou pour y acheter des étoffes et des raretés du pays. Dame de beauté souhaitant que son fils Agib eût aussi la satisfaction de

se promener dans cette célèbre ville, ordonna à l'eunuque noir qui servoit de gouverneur à cet enfant de l'y conduire, et de bien prendre garde qu'il ne lui arrivât quelque accident.

« Agib, magnifiquement habillé, se mit en marche avec l'eunuque, qui avoit à la main une grosse canne. Ils ne furent pas plus tôt entrés dans la ville, qu'Agib, qui étoit beau comme le jour, attira sur lui les yeux de tout le monde. Les uns sortoient de leurs maisons pour le voir de plus près, les autres mettoient la tête aux fenêtres; et ceux qui passoient dans les rues ne se contentoient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnoient pour avoir le plaisir de le considérer plus long-temps. Enfin, il n'y avoit personne qui ne l'admirât et qui ne donnât mille bénédictions au père et à la mère qui avoient mis au monde un si bel enfant. L'eunuque et lui arrivèrent par hasard devant la boutique où étoit Bedreddin Hassan; et là ils se virent entourés d'une si grande foule de peuple, qu'ils furent obligés de s'arrêter.

« Le pâtissier qui avoit adopté Bedreddin Hassan étoit mort depuis quelques années, et lui avoit laissé, comme à son héritier, sa boutique avec tous ses autres biens. Bedreddin étoit donc alors maître de la boutique, et il exerçoit la profession de pâtissier si habilement, qu'il étoit

en grande réputation dans Damas. Voyant que tant de monde assemblé devant sa porte regardoit avec beaucoup d'attention Agib et l'eunuque noir, il se mit à les regarder aussi.....

Scheherazade, à ces mots, voyant paroître le jour, se tut; Schahriar se leva fort impatient de savoir ce qui se passeroit entre Agib et Bedreddin. La sultane satisfit son impatience sur la fin de la nuit suivante, et reprit ainsi la parole:

CXII^e NUIT.

« Bedreddin Hassan, poursuivit le vizir Giafar, ayant jeté les yeux particulièrement sur Agib, se sentit aussitôt tout ému sans savoir pourquoi. Il n'étoit pas frappé, comme le peuple, de l'éclatante beauté de ce jeune garçon; son trouble et son émotion avoient une autre cause qui lui étoit inconnue; c'étoit la force du sang qui agissoit dans ce tendre père. Interrompant ses occupations, il s'approcha d'Agib, et lui dit d'un air engageant : « Petit seigneur, qui m'avez gagné l'âme, faites-moi la grâce d'entrer dans ma boutique et de manger quelque chose de ma façon, afin que pendant ce temps-là j'aie le plaisir de vous admirer à mon aise. » Il prononça ces paroles avec tant de tendresse, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Le jeune Agib en fut touché, et se tourna vers l'eunuque : « Ce bon homme, lui dit-il, a une physionomie qui me plaît; et il me parle d'une manière si affectueuse, que je ne puis me défendre de faire ce qu'il souhaite. Entrons chez lui, et mangeons de sa pâtisserie. — Ah! vraiment, lui dit l'esclave, il feroit beau voir qu'un fils de vizir, comme vous, entrât

dans la boutique d'un pâtissier pour y manger; ne croyez pas que je le souffre. — Hélas! mon petit seigneur, s'écria alors Bedreddin Hassan, on est bien cruel de confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté. Puis s'adressant à l'eunuque : « Mon bon ami, ajouta-t-il, n'empêchez pas ce jeune seigneur de m'accorder la grâce que je lui demande : ne me donnez pas cette mortification. Faites-moi plutôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi; et par là, vous ferez connoître que si vous êtes brun au dehors comme la châtaigne, vous êtes blanc aussi au dedans comme elle. Savez-vous bien, poursuivit-il, que je sais le secret de vous rendre blanc, de noir que vous êtes? » L'eunuque se mit à rire à ce discours, et demanda à Bedreddin ce que c'étoit que ce secret. « Je vais vous l'apprendre, » répondit-il. Aussitôt il lui récita des vers à la louange des eunuques noirs, disant que c'étoit par leur ministère que l'honneur des sultans, des princes et de tous les grands étoit en sûreté. L'eunuque fut charmé de ces vers; et cessant de résister aux prières de Bedreddin, laissa entrer Agib dans sa boutique, et y entra aussi lui-même.

« Bedreddin Hassan sentit une extrême joie d'avoir obtenu ce qu'il avoit désiré avec tant d'ardeur; et se remettant au travail qu'il avoit

interrompu : « Je faisois, dit-il, des tartes à la crême ; il faut, s'il vous plaît, que vous en mangiez ; je suis persuadé que vous les trouverez excellentes ; car ma mère, qui les fait admirablement bien, m'a appris à les faire, et l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette ville. » En achevant ces mots, il tira du four une tarte à la crême ; et après avoir mis dessus des grains de grenade et du sucre, il la servit devant Agib, qui la trouva délicieuse. L'eunuque, à qui Bedreddin en présenta aussi, en porta le même jugement.

« Pendant qu'ils mangeoient tous deux, Bedreddin Hassan examinoit Agib avec une grande attention ; et se représentant, en le regardant, qu'il avoit peut-être un semblable fils de la charmante épouse dont il avoit été sitôt et si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparoit à faire des questions au petit Agib sur le sujet de son voyage à Damas ; mais cet enfant n'eut pas le temps de satisfaire sa curiosité, parce que l'eunuque qui le pressoit de s'en retourner sous les tentes de son aïeul, l'emmena dès qu'il eut mangé. Bedreddin Hassan ne se contenta pas de les suivre de l'œil, il ferma sa boutique promptement, et marcha sur leurs pas.....

Scheherazade, en cet endroit, remarquant

qu'il étoit jour, cessa de poursuivre cette histoire. Schahriar se leva, résolu de l'entendre tout entière, et de la laisser vivre jusqu'à ce temps-là.

CXIII^e NUIT.

Le lendemain avant le jour, Dinarzade réveilla sa sœur, qui reprit ainsi son discours :

« Bedreddin Hassan, continua le vizir Giafar, courut donc après Agib et l'eunuque, et les joignit avant qu'ils fussent arrivés à la porte de la ville. L'eunuque s'étant aperçu qu'il les suivoit, en fut extrêmement surpris. « Importun que vous êtes, lui dit-il en colère, que demandez-vous? — Mon bon ami, lui répondit Bedreddin, ne vous fâchez pas; j'ai hors de la ville une petite affaire dont je me suis souvenu, et à laquelle il faut que j'aille donner ordre. » Cette réponse n'apaisa point l'eunuque, qui, se tournant vers Agib, lui dit : « Voilà ce que vous m'avez attiré. Je l'avois bien prévu que je me repentirois de ma complaisance : vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme; je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. — Peut-être, dit Agib, a-t-il effectivement affaire hors de la ville; et les chemins sont libres pour tout le monde. » En disant cela, ils continuèrent de marcher l'un et l'autre sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés près des tentes du vizir, ils se

retournèrent pour voir si Bedreddin les suivoit toujours. Alors Agib, remarquant qu'il étoit à deux pas de lui, rougit et pâlit successivement, selon les divers mouvemens qui l'agitoient. Il craignoit que le vizir, son aïeul, vînt à savoir qu'il étoit entré dans la boutique d'un pâtissier, et qu'il y avoit mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses pieds, il la lui jeta, le frappa au milieu du front, et lui couvrit le visage de sang; après quoi, se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les tentes avec l'eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan qu'il ne devoit pas se plaindre de ce malheur qu'il avoit mérité et qu'il s'étoit attiré lui-même.

« Bedreddin reprit le chemin de la ville en étanchant le sang de sa plaie avec son tablier qu'il n'avoit pas ôté. « J'ai eu tort, disoit-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maison pour faire tant de peine à cet enfant; car il ne m'a traité de cette manière que parce qu'il a cru sans doute que je méditois quelque dessein funeste contre lui. » Étant arrivé chez lui, il se fit panser, et se consola de cet accident, en faisant réflexion qu'il y avoit sur la terre une infinité de gens encore plus malheureux que lui.....

Le jour qui paroissoit imposa silence à la sultane des Indes. Schahriar se leva en plaignant Bedreddin, et fort impatient de savoir la suite de cette histoire.

CXIVe NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Scheherazade adressant la parole au sultan des Indes : Sire, dit-elle, le grand-vizir Giafar poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

« Bedreddin, dit-il, continua d'exercer sa profession de pâtissier à Damas, et son oncle Schemseddin Mohammed en partit trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Émèse, d'où il se rendit à Hamach [1], et de là à Alep, où il s'arrêta deux jours. D'Alep il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mésopotamie; et après avoir traversé Mardin, Moussoul, Sengira, Diarbekir [2] et plu-

[1] Villes de Syrie sur l'Oronte, ressortissant du gouvernement du pachalik de Damas. Dom Calmet prend Émèse pour l'ancienne *Émah* de l'Écriture. On y retrouve encore plusieurs beaux restes d'antiquités, qui attestent que ce fut autrefois une belle et grande ville.

[2] Quatre villes du Diarbeck. Le Diarbeck, ou la Mésopotamie, est la partie de l'Assyrie enfermée entre le Tigre et l'Euphrate, et c'est de cette position qu'elle emprunte son nom. Les plus considérables de ces villes sont Moussoul, où il se fait un grand commerce en mousselines et en maroquins jaunes, et Diarbekir, qui exporte en Europe du coton, du maroquin et des toiles rouges. Moussoul occupe l'emplacement de l'ancienne Ninive, sur la rive droite

sieurs autres villes, arriva enfin à Balsora, où d'abord il fit demander audience au sultan, qui ne fut pas plus tôt informé du rang de Schemseddin Mohammed, qu'il la lui donna. Il le reçut même très favorablement, et lui demanda le sujet de son voyage à Balsora. « Sire, répondit le vizir Schemseddin Mohammed, je suis venu pour apprendre des nouvelles du fils de Noureddin Ali, mon frère, qui a eu l'honneur de servir votre majesté. — Il y a long-temps que Noureddin Ali est mort, reprit le sultan. A l'égard de son fils, tout ce qu'on vous en pourra dire, c'est qu'environ deux mois après la mort de son père, il disparut tout à coup, et que personne ne l'a vu depuis ce temps-là, quelque soin que j'aie pris de le faire chercher. Mais sa mère, qui est fille d'un de mes vizirs, vit encore. » Schemseddin Mohammed lui demanda la permission de la voir et de l'emmener en Égypte. Le sultan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain à se donner cette satisfaction; il se fit enseigner où demeuroit cette dame, et se rendit chez elle à l'heure même, accompagné de sa fille et de son petit-fils.

« La veuve de Noureddin Ali demeuroit tou-

du Tigre; Diarbekir est située également sur ce fleuve, dans une plaine riante et fertile. Elle est sous l'autorité d'un pacha, et entretient une armée de 20,000 combattans.

jours dans l'hôtel où avoit demeuré son mari jusqu'à sa mort. C'étoit une très belle maison, superbement bâtie et ornée de colonnes de marbre; mais Schemseddin Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant, il baisa la porte et un marbre sur lequel étoit écrit en lettres d'or le nom de son frère. Il demanda à parler à sa belle-sœur. Les domestiques lui dirent qu'elle étoit dans un petit édifice en forme de dôme, qu'ils lui montrèrent au milieu d'une cour très spacieuse. En effet, cette tendre mère avoit coutume d'aller passer la meilleure partie du jour et de la nuit dans cet édifice qu'elle avoit fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddin Hassan qu'elle croyoit mort, après l'avoir si long-temps attendu en vain. Elle y étoit alors occupée à pleurer ce cher fils, et Schemseddin Mohammed la trouva ensevelie dans une affliction mortelle.

« Il lui fit son compliment; et après l'avoir suppliée de suspendre ses larmes et ses gémissemens, il lui apprit qu'il avoit l'honneur d'être son beau-frère, et lui dit la raison qui l'avoit obligé de partir du Caire, et de venir à Balsora.

En achevant ces mots, Scheherazade voyant paroître le jour, cessa de poursuivre son récit; mais elle en reprit le fil de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXV^e NUIT.

« Schemseddin Mohammed, continua le vizir Giafar, après avoir instruit sa belle-sœur de tout ce qui s'étoit passé au Caire la nuit des noces de sa fille, après lui avoir conté la surprise que lui avoit causée la découverte du cahier cousu dans le turban de Bedreddin, lui présenta Agib et Dame de beauté.

« Quand la veuve de Noureddin Ali, qui étoit demeurée assise comme une femme qui ne prenoit plus de part aux choses du monde, eut compris par le discours qu'elle venoit d'entendre, que le cher fils qu'elle regrettoit tant pouvoit vivre encore, elle se leva, embrassa très étroitement Dame de beauté et son petit-fils Agib; et reconnoissant, dans ce dernier, les traits de Bedreddin, elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandoit depuis si long-temps. Elle ne pouvoit se lasser de baiser ce jeune homme, qui, de son côté, recevoit ses embrassemens avec toutes les démonstrations de joie dont il étoit capable. « Madame, dit Schemseddin Mohammed, il est temps de finir vos regrets et d'essuyer vos larmes : il faut vous dis-

poser à venir en Égypte avec nous. Le sultan de Balsora me permet de vous emmener, et je ne doute pas que vous n'y consentiez. J'espère que nous rencontrerons enfin votre fils mon neveu; et si cela arrive, son histoire, la vôtre, celle de ma fille et la mienne, mériteront d'être écrites pour être transmises à la postérité. »

« La veuve de Noureddin Ali écouta cette proposition avec plaisir, et fit travailler dès ce moment aux préparatifs de son départ. Pendant ce temps-là, Schemseddin Mohammed demanda une seconde audience; et ayant pris congé du sultan, qui le renvoya comblé d'honneurs, avec un présent considérable pour le sultan d'Égypte, il partit de Balsora, et reprit le chemin de Damas.

« Lorsqu'il fut près de cette ville, il fit dresser ses tentes hors de la porte par laquelle il devoit entrer, et dit qu'il y séjourneroit trois jours, pour faire reposer son équipage, et pour acheter ce qu'il trouveroit de plus curieux et de plus digne d'être présenté au sultan d'Égypte.

« Pendant qu'il étoit occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux marchands avoient apportées sous ses tentes, Agib pria l'eunuque noir, son conducteur, de le mener promener dans la ville, disant qu'il souhaitoit voir les choses qu'il n'avoit pas eu le temps de voir en passant, et qu'il seroit bien

aise aussi d'apprendre des nouvelles du pâtissier à qui il avoit donné un coup de pierre. L'eunuque y consentit, marcha vers la ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa mère, Dame de beauté.

« Ils entrèrent dans Damas par la porte du palais, qui étoit la plus proche des tentes du vizir Schemseddin Mohammed. Ils parcoururent les grandes places, les lieux publics et couverts où se vendoient les marchandises les plus riches, et virent l'ancienne mosquée des Ommiades [1], dans le temps qu'on s'y assembloit pour faire la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Ils passèrent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouvèrent encore occupé à faire des tartes à la crême. « Je vous salue, lui dit Agib, regardez-moi : vous souvenez-vous de m'avoir vu ? » A ces mots, Bedreddin jeta les yeux sur lui ; et le reconnoissant (ô prodigieux effet de l'amour paternel!), il sentit la même émotion que la première fois : il se troubla ; et au lieu de lui répondre, il demeura long-temps sans pouvoir proférer une seule parole. Néanmoins, ayant rappelé ses esprits : « Mon petit seigneur, lui dit-il, faites-moi la grâce d'entrer encore une fois chez moi avec votre gouverneur : venez goûter

[1] Nom des califes de Damas, qui leur vint d'Ommiah, un de leurs ancêtres.

d'une tarte à la crême. Je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous suivant hors de la ville : je ne me possédois pas, je ne savois ce que je faisois ; vous m'entraîniez après vous sans que je pusse résister à une si douce violence.....

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle reprit de cette manière la suite de son discours :

CXVI^e NUIT.

« Commandeur des croyans, poursuivit le vizir Giafar, Agib étonné d'entendre ce que lui disoit Bedreddin, répondit : « Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, et je ne veux point entrer chez vous que vous ne vous soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez et que vous soyez homme de parole, je vous reviendrai voir encore demain, pendant que le vizir mon aïeul achètera de quoi faire présent au sultan d'Égypte. — Mon petit seigneur, reprit Bedreddin Hassan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. » A ces mots, Agib et l'eunuque entrèrent dans la boutique.

« Bedreddin leur servit aussitôt une tarte à la crême, qui n'étoit pas moins délicate ni moins excellente que celle qu'il leur avoit présentée la première fois. « Venez, lui dit Agib, asséyez-vous auprès de moi et mangez avec nous. » Bedreddin s'étant assis, voulut embrasser Agib pour lui marquer la joie qu'il avoit de se voir à ses côtés; mais Agib le repoussa en lui disant : « Tenez-vous en repos, votre amitié est trop

vive. Contentez-vous de me regarder et de m'entretenir. » Bedreddin obéit, et se mit à chanter une chanson dont il composa sur-le-champ les paroles à la louange d'Agib. Il ne mangea point, et ne fit autre chose que servir ses hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, il leur présenta à laver [1] et une serviette très blanche pour s'essuyer les mains. Il prit ensuite un vase de sorbet, et leur en prépara plein une grande porcelaine où il mit de la neige [2] fort propre. Puis présentant la porcelaine au petit Agib : « Prenez, lui dit-il, c'est un sorbet de rose, le plus délicieux qu'on puisse trouver dans toute cette ville; jamais vous n'en avez goûté de meilleur. » Agib en ayant bu avec plaisir, Bedreddin Hassan reprit la porcelaine et la présenta aussi à l'eunuque, qui but à longs traits toute la liqueur jusqu'à la dernière goutte.

« Enfin Agib et son gouverneur rassasiés, remercièrent le pâtissier de la bonne chère qu'il leur avoit faite, et se retirèrent en diligence,

[1] Les Mahométans ne se servent pas de fourchettes; aussi cet acte de propreté leur est-il indispensable après chaque repas. Du reste, l'ablution des mains est fréquente chez eux; elle a lieu avant chaque prière, c'est-à-dire, cinq fois dans les vingt-quatre heures.

[2] C'est ainsi que l'on rafraîchit la boisson promptement dans tout le Levant, où l'on a l'usage de la neige.

parce qu'il étoit déjà un peu tard. Ils arrivèrent sous les tentes de Schemseddin Mohammed, et allèrent d'abord à celle des dames. La grand'-mère d'Agib fut ravie de le revoir; et comme elle avoit toujours son fils Bedreddin dans l'esprit, elle ne put retenir ses larmes en embrassant Agib. « Ah! mon fils, lui dit-elle, ma joie seroit parfaite, si j'avois le plaisir d'embrasser votre père Bedreddin Hassan, comme je vous embrasse. » Elle se mettoit alors à table pour souper; elle le fit asseoir auprès d'elle, lui fit plusieurs questions sur sa promenade; et en lui disant qu'il ne devoit pas manquer d'appétit, elle lui servit un morceau d'une tarte à la crême qu'elle avoit faite elle-même, et qui étoit excellente; car on a déjà dit qu'elle les savoit mieux faire que les meilleurs pâtissiers. Elle en présenta aussi à l'eunuque; mais ils en avoient tellement mangé l'un et l'autre chez Bedreddin, qu'ils n'en pouvoient pas seulement goûter.....

Le jour qui paroissoit empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais sur la fin de la suivante, elle continua son récit en ces termes:

CXVII^e NUIT.

« Agib eut à peine touché au morceau de tarte à la crême qu'on lui avoit servi, que feignant de ne le pas trouver à son goût, il le laissa tout entier; et Schaban[1] (c'est le nom de l'eunuque) fit la même chose. La veuve de Noureddin Ali s'aperçut du peu de cas que son petit-fils faisoit de sa tarte. « Hé quoi, mon fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes propres mains? Apprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes tartes à la crême, excepté votre père Bedreddin Hassan, à qui j'ai enseigné le grand art d'en faire de pareilles. — Ah! ma bonne grand'mère, s'écria Agib, permettez-moi de vous dire que si vous n'en savez pas faire de meilleures, il y a un pâtissier dans cette ville qui vous surpasse dans ce grand art : nous venons d'en manger chez lui une qui vaut beaucoup mieux que celle-ci.

« A ces paroles, la grand'mère regardant l'eunuque de travers : « Comment, Schaban! lui dit-elle avec colère, vous a-t-on commis la garde de

[1] Les Orientaux donnent ordinairement ce nom aux eunuques noirs.

mon petit-fils pour le mener manger chez des pâtissiers comme un gueux? — Madame, répondit l'eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque temps avec un pâtissier, mais nous n'avons pas mangé chez lui. — Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrés dans sa boutique, et nous y avons mangé d'une tarte à la crême. » La dame, plus irritée qu'auparavant contre l'eunuque, se leva de table assez brusquement, courut à la tente de Schemseddin Mohammed, qu'elle informa du délit de l'eunuque, dans des termes plus propres à animer le vizir contre le délinquant, qu'à lui faire excuser sa faute.

« Schemseddin Mohammed, qui étoit naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colère. Il se rendit à l'instant sous la tente de sa belle-sœur, et dit à l'eunuque : « Quoi, malheureux! tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi! » Schaban, quoique suffisamment convaincu par le témoignage d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'enfant soutenant toujours le contraire : « Mon grand-père, dit-il à Schemseddin Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un et l'autre, que nous n'avons pas besoin de souper : le pâtissier nous a même régalés d'une grande porcelaine de sorbet. —

Hé bien! méchant esclave, s'écria le vizir en se tournant vers l'eunuque, après cela, ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrés tous deux chez un pâtissier, et que vous y avez mangé? » Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'étoit pas vrai. « Tu es un menteur, lui dit alors le vizir: je crois plutôt mon petit-fils que toi. Néanmoins, si tu peux manger toute cette tarte à la crême qui est sur la table, je serai persuadé que tu dis la vérité. »

« Schaban, quoiqu'il en eût jusqu'à la gorge, se soumit à cette épreuve, et prit un morceau de la tarte à la crême; mais il fut obligé de le retirer de sa bouche, car le cœur lui souleva. Il ne laissa pas pourtant de mentir encore, en disant qu'il avoit tant mangé le jour précédent, que l'appétit ne lui étoit pas encore revenu. Le vizir irrité de tous les mensonges de l'eunuque, et convaincu qu'il étoit coupable, le fit coucher par terre, et commanda qu'on lui donnât la bastonnade. Le malheureux poussa de grands cris en souffrant ce châtiment, et confessa la vérité. « Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une tarte à la crême chez un pâtissier, et elle étoit cent fois meilleure que celle qui est sur cette table.

« La veuve de Noureddin Ali crut que c'étoit par dépit contre elle et pour la mortifier, que

Schaban louoit la tarte du pâtissier. C'est pourquoi s'adressant à lui : « Je ne puis croire, dit-elle, que les tartes à la crême de ce pâtissier soient meilleures que les miennes. Je veux m'en éclaircir; tu sais où il demeure; va chez lui et m'apportes une tarte à la crême tout à l'heure. » En parlant ainsi, elle fit donner de l'argent à l'eunuque pour acheter la tarte, et il partit. Étant arrivé à la boutique de Bedreddin : « Bon pâtissier, lui dit-il, tenez, voilà de l'argent, donnez-moi une tarte à la crême; une de nos dames souhaite d'en goûter. » Il y en avoit alors de toutes chaudes; Bedreddin choisit la meilleure, et la donnant à l'eunuque : « Prenez celle-ci, dit-il, je vous la garantis excellente, et je puis vous assurer que personne au monde n'est capable d'en faire de semblables, si ce n'est ma mère, qui vit peut-être encore. »

« Schaban revint en diligence sous les tentes avec sa tarte à la crême. Il la présenta à la veuve de Noureddin Ali, qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger; mais elle ne l'eut pas plus tôt porté à sa bouche, qu'elle fit un grand cri et tomba évanouie. Schemseddin Mohammed, qui étoit présent, fut extrêmement étonné de cet accident; il jeta de l'eau lui-même au visage de sa belle-sœur, et s'empressa fort à la secourir. Dès

qu'elle fut revenue de sa foiblesse : « O Dieu! s'écria-t-elle, il faut que ce soit mon fils, mon cher fils Bedreddin, qui ait fait cette tarte..... »

La clarté du jour, en cet endroit, vint imposer silence à Scheherazade. Le sultan des Indes se leva pour faire sa prière et aller tenir son conseil; et la nuit suivante, la sultane poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

CXVIII^e NUIT.

« Quand le vizir Schemseddin Mohammed eut entendu dire à sa belle-sœur qu'il falloit que ce fût Bedreddin Hassan qui eût fait la tarte à la crême que l'eunuque venoit d'apporter, il sentit une joie inconcevable ; mais venant à faire réflexion que cette joie étoit sans fondement, et que selon toutes les apparences la conjecture de la veuve de Noureddin devoit être fausse, il lui dit : « Mais, madame, pourquoi avez-vous cette opinion ? Ne se peut-il pas trouver un pâtissier au monde qui sache aussi bien faire des tartes à la crême que votre fils ? — Je conviens répondit-elle, qu'il y a peut-être des pâtissiers capables d'en faire d'aussi bonnes ; mais comme je les fais d'une manière toute singulière, et que nul autre que mon fils n'a ce secret, il faut absolument que ce soit lui qui ait fait celle-ci. Réjouissons-nous, mon frère, ajouta-t-elle avec transport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons et désirons depuis si long-temps. — Madame, répliqua le vizir, modérez, je vous prie, votre impatience, nous saurons bientôt ce que nous en devons penser. Il n'y a qu'à faire venir ici le

pâtissier : si c'est Bedreddin Hassan vous le reconnoîtrez bien, ma fille et vous. Mais il faut que vous vous cachiez toutes deux, et que vous le voyiez sans qu'il vous voie; car je ne veux pas que notre reconnoissance se fasse à Damas : j'ai dessein de la prolonger jusqu'à ce que nous soyons de retour au Caire, où je me propose de vous donner un divertissement très agréable.»

« En achevant ces paroles, il laissa les dames sous leur tente, et se rendit sous la sienne. Là il fit venir cinquante de ses gens, et leur dit : « Prenez chacun un bâton, et suivez Schaban qui va vous conduire chez un pâtissier de cette ville. Lorsque vous y serez arrivés, rompez, brisez tout ce que vous trouverez dans sa boutique. S'il vous demande pourquoi vous faites ce désordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la tarte à la crême qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond qu'oui, saisissez-vous de sa personne, liez-le bien, et me l'amenez; mais gardez-vous de le frapper ni de lui faire le moindre mal. Allez, et ne perdez pas de temps. »

« Le vizir fut promptement obéi; ses gens, armés de bâtons et conduits par l'eunuque noir, se rendirent en diligence chez Bedreddin Hassan, ou ils mirent en pièces les plats, les chaudrons, les casseroles, les tables et tous les au-

tres meubles et ustensiles qu'ils trouvèrent, et inondèrent sa boutique de sorbet, de crême et de confitures. A ce spectacle, Bedreddin Hassan, fort étonné, leur dit d'un ton de voix pitoyable : « Hé! bonnes gens, pourquoi me traitez-vous de la sorte? De quoi s'agit-il? Qu'ai-je fait? — N'est-ce pas vous, dirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à l'eunuque que vous voyez? — Oui, c'est moi-même, répondit-il; qu'y trouve-t-on à dire? Je défie qui que ce soit d'en faire une meilleure. » Au lieu de lui repartir, ils continuèrent de briser tout, et le four même ne fut pas épargné.

« Cependant, les voisins étant accourus au bruit, et fort surpris de voir cinquante hommes armés commettre un pareil désordre, demandoient le sujet d'une si grande violence; et Bedreddin encore une fois dit à ceux qui la lui faisoient : « Apprenez-moi, de grâce, quel crime je puis avoir commis, pour rompre et briser ainsi tout ce qu'il y a chez moi? — N'est-ce pas vous, répondirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à cet eunuque? — Oui, oui, c'est moi, repartit-il, je soutiens qu'elle est bonne, et je ne mérite pas le traitement injuste que vous me faites. » Ils se saisirent de sa personne sans l'écouter; et après lui avoir arraché la toile de son turban, ils s'en servirent pour

lui lier les mains derrière le dos; puis le tirant par force de sa boutique, ils commencèrent à l'emmener.

« La populace qui s'étoit assemblée là, touchée de compassion pour Bedreddin, prit son parti, et voulut s'opposer au dessein des gens de Schemseddin Mohammed; mais il survint en ce moment des officiers du gouverneur de la ville, qui écartèrent le peuple et favorisèrent l'enlèvement de Bedreddin, parce que Schemseddin Mohammed étoit allé chez le gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avoit donné, et pour lui demander main-forte; et ce gouverneur qui commandoit sur toute la Syrie au nom du sultan d'Égypte, n'avoit eu garde de rien refuser au vizir de son maître. On entraînoit donc Bedreddin malgré ses cris et ses larmes.....

Scheherazade n'en put dire davantage à cause du jour qu'elle vit paroître; mais le lendemain elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CXIX^e NUIT.

Sire, le vizir Giafar continuant de parler au calife :

« Bedreddin Hassan, dit-il, avoit beau demander en chemin aux personnes qui l'emmenoient ce que l'on avoit trouvé dans sa tarte à la crême, on ne lui répondoit rien. Enfin il arriva sous les tentes, où on le fit attendre jusqu'à ce que Schemseddin Mohammed fût revenu de chez le gouverneur de Damas.

« Le vizir étant de retour, demanda des nouvelles du pâtissier ; on le lui amena. « Seigneur, lui dit Bedreddin les larmes aux yeux, faites-moi la grâce de me dire en quoi je vous ai offensé. — Ah, malheureux! répondit le vizir, n'est-ce pas toi qui as fait la tarte à la crême que tu m'as envoyée ? — J'avoue que c'est moi, repartit Bedreddin. Quel crime ai-je commis en cela? — Je te châtierai comme tu le mérites, répliqua Schemseddin Mohammed, et il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante tarte. — Hé bon Dieu, s'écria Bedreddin, qu'est-ce que j'entends! Est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante tarte à la crême ? — Oui, dit le vizir, et

tu ne dois pas attendre de moi un autre traitement. »

« Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi tous deux, les dames, qui s'étoient cachées, observoient avec attention Bedreddin, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnoître, malgré le temps qui s'étoit écoulé depuis qu'elles ne l'avoient vu. La joie qu'elles en eurent fut telle, qu'elles en tombèrent évanouies. Quand elles furent revenues de leur évanouissement, elles vouloient s'aller jeter au cou de Bedreddin; mais la parole qu'elles avoient donnée au vizir de ne se point montrer, l'emporta sur les plus tendres mouvemens de l'amour et de la nature.

« Comme Schemseddin Mohammed avoit résolu de partir cette même nuit, il fit plier les tentes et préparer les voitures pour se mettre en marche; et à l'égard de Bedreddin, il ordonna qu'on le mît dans une caisse bien fermée, et qu'on le chargeât sur un chameau. Dès que tout fut prêt pour le départ, le vizir et les gens de sa suite se mirent en chemin. Ils marchèrent le reste de la nuit et le jour suivant sans se reposer. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddin Hassan de sa caisse pour lui faire prendre de la nourriture; mais on eut soin de le tenir éloigné de sa mère et de sa femme; et pendant vingt jours que dura

le voyage, on le traita de la même manière.

« En arrivant au Caire, on campa aux environs de la ville par ordre du vizir Schemseddin Mohammed, qui se fit amener Bedreddin, devant lequel il dit à un charpentier qu'il avoit fait venir : « Va chercher du bois et dresse promptement un poteau. » — Hé, seigneur! dit Bedreddin, que prétendez-vous faire de ce poteau? — T'y attacher, repartit le vizir, et te faire ensuite promener par tous les quartiers de la ville, afin qu'on voie en ta personne un indigne pâtissier qui fait des tartes à la crême sans y mettre de poivre. » A ces mots, Bedreddin Hassan s'écria d'une manière si plaisante, que Schemseddin Mohammed eut bien de la peine à garder son sérieux : « Grand Dieu! c'est donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême, qu'on veut me faire souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse! »

En achevant ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, se tut, et Schahriar se leva en riant de tout son cœur de la frayeur de Bedreddin, et fort curieux d'entendre la suite de cette histoire, que la sultane reprit de cette sorte le lendemain avant le jour :

CXX^e NUIT.

Sire, le calife Haroun-al-Raschid, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le vizir Giafar lui dit que Schemseddin Mohammed menaçoit de faire mourir Bedreddin pour n'avoir pas mis du poivre dans la tarte à la crême qu'il avoit vendue à Schaban.

« Hé quoi! disoit Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu et brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une caisse, et qu'enfin on s'apprête à m'attacher à un poteau; et tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crême! Hé, grand Dieu! qui a jamais entendu parler d'une pareille chose? Sont-ce là des actions de Musulmans, de personnes qui font profession de probité, de justice, et qui pratiquent toutes sortes de bonnes œuvres? » En disant cela, il fondoit en larmes; puis recommençant ses plaintes : « Non, reprenoit-il, jamais personne n'a été traité si injustement ni si rigoureusement. Est-il possible qu'on soit capable d'ôter la vie à un homme pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême? Que maudites soient toutes les tartes à la crême, aussi-

bien que l'heure où je suis né! Plût à Dieu que je fusse mort en ce moment! »

« Le désolé Bedreddin ne cessa de se lamenter; et lorsqu'on apporta le poteau et les clous pour l'y clouer, il poussa de grands cris à ce spectacle terrible : « O ciel! dit-il, pouvez-vous souffrir que je meure d'un trépas infâme et douloureux? Et cela, pour quel crime! Ce n'est point pour avoir volé, ni pour avoir tué, ni pour avoir renié ma religion : c'est pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême! »

« Comme la nuit étoit déjà assez avancée, le vizir Schemseddin Mohammed fit remettre Bedreddin dans sa caisse, et lui dit : « Demeure là jusqu'à demain; le jour ne se passera pas que je ne te fasse mourir. » On emporta la caisse, et l'on en chargea le chameau qui l'avoit apportée depuis Damas. On rechargea en même temps tous les autres chameaux; et le vizir étant monté à cheval, fit marcher devant lui le chameau qui portoit son neveu, et entra dans la ville, suivi de tout son équipage. Après avoir passé plusieurs rues où personne ne parut, parce que tout le monde s'étoit retiré, il se rendit à son hôtel, où il fit décharger la caisse, avec défense de l'ouvrir que lorsqu'il l'ordonneroit.

« Tandis qu'on déchargeoit les autres chameaux, il prit en particulier la mère de Bedred-

din Hassan et sa fille; et s'adressant à la dernière: « Dieu soit loué, lui dit-il, ma fille, de ce qu'il nous a fait si heureusement rencontrer votre cousin et votre mari! Vous vous souvenez bien de l'état où étoit votre chambre la première nuit de vos noces : allez, faites-y mettre toutes choses comme elles étoient alors. Si pourtant vous ne vous en souveniez pas, je pourrois y suppléer par l'écrit que j'en ai fait faire. De mon côté, je vais donner ordre au reste. »

« Dame de beauté alla exécuter avec joie ce que venoit de lui ordonner son père, qui commença aussi à disposer toutes choses dans la salle, de la même manière qu'elles étoient lorsque Bedreddin Hassan s'y étoit trouvé avec le palefrenier bossu du sultan d'Égypte. A mesure qu'il lisoit l'écrit, ses domestiques mettoient chaque meuble à sa place. Le trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la salle, le vizir entra dans la chambre de sa fille, où il posa l'habillement de Bedreddin avec la bourse de sequins. Cela étant fait, il dit à Dame de beauté: « Déshabillez-vous, ma fille, et vous couchez. Dès que Bedreddin sera entré dans cette chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop long-temps, et dites-lui que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne le pas trouver

auprès de vous. Pressez-le de se remettre au lit, et demain matin vous nous divertirez, votre belle-mère et moi, en nous rendant compte de ce qui se sera passé entre vous et lui cette nuit. » A ces mots, il sortit de l'appartement de sa fille, et lui laissa la liberté de se coucher.....

Scheherazade vouloit poursuivre son récit, mais le jour qui commença à paroître l'en empêcha.

CXXIe NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, le sultan des Indes qui avoit une extrême impatience d'apprendre comment se dénoueroit l'histoire de Bedreddin, réveilla lui-même Scheherazade, et l'avertit de la continuer; ce qu'elle fit en ces termes :

« Schemseddin Mohammed, dit le vizir Giafar au calife, fit sortir de la salle tous les domestiques qui y étoient, et leur ordonna de s'éloigner, à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddin hors de la caisse, de le mettre en chemise et en caleçon, de le conduire en cet état dans la salle, de l'y laisser tout seul, et d'en fermer la porte.

« Bedreddin Hassan, quoique accablé de douleur, s'étoit endormi pendant tout ce temps-là, si bien que les domestiques du vizir l'eurent plus tôt tiré de la caisse, mis en chemise et en caleçon, qu'il ne fut réveillé; et ils le transportèrent dans la salle si brusquement, qu'ils ne lui donnèrent pas le loisir de se reconnoître. Quand il se vit seul dans la salle, il promena sa vue de toutes parts; et les choses qu'il voyoit,

rappelant dans sa mémoire le souvenir de ses noces, il s'aperçut avec étonnement que c'étoit la même salle où il avoit vu le palefrenier bossu. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant approché doucement de la porte d'une chambre qu'il trouva ouverte, il vit dedans son habillement au même endroit où il se souvenoit de l'avoir mis la nuit de ses noces. « Bon Dieu! dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi, suis-je éveillé? »

« Dame de beauté qui l'observoit, après s'être divertie de son étonnement, ouvrit tout à coup les rideaux de son lit, et avançant la tête : « Mon cher seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte? Venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors bien long-temps. J'ai été fort surprise en me réveillant de ne vous pas trouver à mes côtés. » Bedreddin Hassan changea de visage, lorsqu'il reconnut que la dame qui lui parloit étoit cette charmante personne avec laquelle il se souvenoit d'avoir couché. Il entra dans la chambre ; mais au lieu d'aller au lit, comme il étoit plein des idées de tout ce qui lui étoit arrivé depuis dix ans, et qu'il ne pouvoit se persuader que tous ces événemens se fussent passés en une seule nuit, il s'approcha de la chaise où étoient ses habits et la bourse de sequins ; et après les avoir examinés avec beau-

coup d'attention : « Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voilà des choses que je ne puis comprendre! » La dame, qui prenoit plaisir à voir son embarras, lui dit : « Encore une fois, seigneur, venez vous remettre au lit. A quoi vous amusez-vous? » A ces paroles, il s'avança vers Dame de beauté : « Je vous supplie, madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a long-temps que je suis auprès de vous. — La question me surprend, répondit-elle : est-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout à l'heure? Il faut que vous ayez l'esprit bien préoccupé. — Madame, reprit Bedreddin, je me souviens, il est vrai, d'avoir été près de vous; mais je me souviens aussi d'avoir depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai en effet couché cette nuit avec vous, je ne puis pas en avoir été éloigné si long-temps. Ces deux choses sont opposées. Dites-moi, de grâce, ce que j'en dois penser; si mon mariage avec vous est une illusion, ou si c'est un songe que mon absence? — Oui, seigneur, repartit Dame de beauté, vous avez rêvé, sans doute, que vous avez été à Damas. — Il n'y a donc rien de si plaisant, s'écria Bedreddin en faisant un éclat de rire. Je suis assuré, madame, que ce songe va vous paroître très réjouissant. Imaginez-vous, s'il vous plaît, que je me suis trouvé à la porte de Damas en chemise et en ca-

leçon, comme je suis en ce moment; que je suis entré dans la ville aux huées d'une populace qui me suivoit en m'insultant; que je me suis sauvé chez un pâtissier, qui m'a adopté, m'a appris son métier, et m'a laissé tous ses biens en mourant; qu'après sa mort, j'ai tenu sa boutique. Enfin, madame, il m'est arrivé une infinité d'autres aventures qui seroient trop longues à raconter; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas mal fait de m'éveiller : sans cela, on m'alloit clouer à un poteau. — Et pour quel sujet, dit Dame de beauté en faisant l'étonnée, vouloit-on vous traiter si cruellement? Il falloit donc que vous eussiez commis un crime énorme? — Point du tout, répondit Bedreddin, c'étoit pour la chose du monde la plus bizarre et la plus ridicule. Tout mon crime étoit d'avoir vendu une tarte à la crême où je n'avois pas mis de poivre. — Ah! pour cela, dit Dame de beauté en riant de toute sa force, il faut avouer qu'on vous faisoit une horrible injustice. — Oh! madame, répliqua-t-il, ce n'est pas tout encore : pour cette maudite tarte à la crême, où l'on me reprochoit de n'avoir pas mis de poivre, on avoit tout rompu et tout brisé dans ma boutique; on m'avoit lié avec des cordes, et enfermé dans une caisse où j'étois si étroitement, qu'il me semble que je m'en sens encore. Enfin, on

avoit fait venir un charpentier, et on lui avoit commandé de dresser un poteau pour me pendre. Mais Dieu soit béni de ce que tout cela n'est que l'ouvrage du sommeil! »

Scheherazade, en cet endroit, apercevant le jour, cessa de parler. Schahriar ne put s'empêcher de rire de ce que Bedreddin Hassan avoit pris une chose réelle pour un songe. « Il faut convenir, dit-il, que cela est très plaisant, et je suis persuadé que le lendemain le vizir Schemseddin Mohammed et sa belle-sœur s'en divertirent extrêmement. — Sire, répondit la sultane, c'est ce que j'aurai l'honneur de vous raconter la nuit prochaine, si votre majesté veut bien me laisser vivre jusqu'à ce temps-là. » Le sultan des Indes se leva sans rien répliquer à ces paroles; mais il étoit fort éloigné d'avoir une autre pensée.

CXXII^e NUIT.

Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi la parole : « Sire, Bedreddin ne passa pas tranquillement la nuit ; il se réveilloit de temps en temps, et se demandoit à lui-même s'il rêvoit ou s'il étoit éveillé. Il se défioit de son bonheur ; et cherchant à s'en assurer, il ouvroit les rideaux, et parcouroit des yeux toute la chambre. « Je ne me trompe pas, disoit-il : voilà la même chambre où je suis entré à la place du bossu ; et je suis couché avec la belle dame qui lui étoit destinée. » Le jour qui paroissoit n'avoit pas encore dissipé son inquiétude, lorsque le vizir Schemseddin Mohammed, son oncle, frappa à la porte, et entra presque en même temps pour lui donner le bonjour.

« Bedreddin Hassan fut dans une surprise extrême de voir paroître subitement un homme qu'il connoissoit si bien, mais qui n'avoit plus l'air de ce juge terrible qui avoit prononcé l'arrêt de sa mort. Ah! c'est donc vous, s'écria-t-il, qui m'avez traité si indignement et condamné à une mort qui me fait encore horreur, pour une tarte à la crême où je n'avois pas mis de poivre! »

Le vizir se prit à rire, et pour le tirer de peine, lui conta comment, par le ministère d'un génie (car le récit du bossu lui avoit fait soupçonner l'aventure), il s'étoit trouvé chez lui, et avoit épousé sa fille à la place du palefrenier du sultan. Il lui apprit ensuite que c'étoit par le cahier écrit de la main de Noureddin Ali, qu'il avoit découvert qu'il étoit son neveu; et enfin il lui dit qu'en conséquence de cette découverte, il étoit parti du Caire, et étoit allé jusqu'à Balsora pour le chercher et apprendre de ses nouvelles. « Mon cher neveu, ajouta-t-il en l'embrassant avec beaucoup de tendresse, je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait souffrir depuis que je vous ai reconnu. J'ai voulu vous ramener chez moi avant que de vous apprendre votre bonheur, que vous devez trouver d'autant plus charmant, qu'il vous a coûté plus de peine. Consolez-vous de toutes vos afflictions par la joie de vous voir rendu aux personnes qui vous doivent être les plus chères. Pendant que vous vous habillerez, je vais avertir votre mère, qui est dans une grande impatience de vous embrasser, et je vous amènerai votre fils que vous avez vu à Damas, et pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connoître. »

« Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joie de Bedreddin

lorsqu'il vit sa mère et son fils Agib. Ces trois personnes ne cessoient de s'embrasser et de faire paroître tous les transports que le sang et la plus vive tendresse peuvent inspirer. La mère dit les choses du monde les plus touchantes à Bedreddin : elle lui parla de la douleur que lui avoit causée une si longue absence, et des pleurs qu'elle avoit versés. Le petit Agib, au lieu de fuir comme à Damas les embrassemens de son père, ne se lassoit point de les recevoir ; et Bedreddin Hassan, partagé entre deux objets si dignes de son amour, ne croyoit pas leur pouvoir donner assez de marques de son affection.

« Pendant que ces choses se passoient chez Schemseddin Mohammed, ce vizir étoit allé au palais rendre compte au sultan de l'heureux succès de son voyage. Le sultan fut si charmé du récit de cette merveilleuse histoire, qu'il la fit écrire pour être conservée soigneusement dans les archives du royaume. Aussitôt que Schemseddin Mohammed fut de retour au logis, comme il avoit fait préparer un superbe festin, il se mit à table avec sa famille ; et toute sa maison passa la journée dans de grandes réjouissances. »

Le vizir Giafar ayant ainsi achevé l'histoire de Bedreddin Hassan, dit au calife Haroun-al-Raschid : « Commandeur des croyans, voilà ce que

j'avois à raconter à votre majesté. » Le calife trouva cette histoire si surprenante, qu'il accorda sans hésiter la grâce de l'esclave Rihan; et pour consoler le jeune homme de la douleur qu'il avoit de s'être privé lui-même malheureusement d'une femme qu'il aimoit beaucoup, ce prince le maria avec une de ses esclaves, le combla de biens, et le chérit jusqu'à sa mort.

« Mais, sire, ajouta Scheherazade, remarquant que le jour commençoit à paroître, quelque agréable que soit l'histoire que je viens de raconter, j'en sais une autre qui l'est encore davantage. Si votre majesté souhaite de l'entendre la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. » Schahriar se leva sans rien dire, et fort incertain de ce qu'il avoit à faire. « La bonne sultane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues histoires; et quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre tout entière. Je ne sais si je ne devrois pas la faire mourir aujourd'hui; mais non, ne précipitons rien : l'histoire dont elle me fait fête est peut-être plus divertissante que toutes celles qu'elle m'a racontées jusqu'ici; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre; après qu'elle m'en aura fait le récit, j'ordonnerai sa mort. »

CXXIII^e NUIT.

Dinarzade ne manqua pas de réveiller avant le jour la sultane des Indes, laquelle, après avoir demandé à Schahriar la permission de commencer l'histoire qu'elle avoit promis de raconter, prit ainsi la parole :

HISTOIRE DU PETIT BOSSU.

Il y avoit autrefois à Casgar [1], aux extrémités de la Grande-Tartarie, un tailleur qui avoit une très belle femme qu'il aimoit beaucoup, et dont il étoit aimé de même. Un jour qu'il travailloit, un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique, et se mit à chanter en jouant du tambour de basque. Le tailleur prit plaisir à l'entendre, et résolut de l'emmener dans sa maison pour réjouir sa femme ; il se dit à lui même : « Avec ses chansons il nous divertira tous deux

[1] Casgar ou Cashgar, royaume d'Asie, dans la Tartarie, qui a environ cent soixante lieues de long sur cent de large. Ce sont aujourd'hui les Calmoucks qui en sont seigneurs, sous l'autorité de l'empereur de la Chine, qui en a fait la conquête en 1759. La capitale porte le même nom que le royaume.

ce soir. » Il lui en fit la proposition, et le bossu l'ayant acceptée, il ferma sa boutique et le mena chez lui.

Dès qu'ils y furent arrivés, la femme du tailleur, qui avoit déjà mis le couvert, parce qu'il étoit temps de souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avoit préparé. Ils se mirent tous trois à table; mais en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arête ou un os, dont il mourut en peu de momens, sans que le tailleur et sa femme y pussent remédier. Ils furent l'un et l'autre d'autant plus effrayés de cet accident, qu'il étoit arrivé chez eux, et qu'ils avoient sujet de craindre que si la justice venoit à le savoir, on ne les punît comme des assassins. Le mari néanmoins trouva un expédient pour se défaire du corps mort; il fit réflexion qu'il demeuroit dans le voisinage un médecin juif; et là-dessus ayant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa femme et lui prirent le bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappèrent à sa porte, où aboutissoit un escalier très roide par où l'on montoit à sa chambre. Une servante descend aussitôt, même sans lumière, ouvre, et demande ce qu'ils souhaitent. « Remontez, s'il vous plaît, répondit le tailleur, et dites à votre maître que nous lui amenons un

homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui mettant en main une pièce d'argent, donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. » Pendant que la servante remonta pour faire part au médecin juif d'une si bonne nouvelle, le tailleur et sa femme portèrent promptement le corps du bossu au haut de l'escalier, le laissèrent là, et retournèrent chez eux en diligence.

Cependant la servante ayant dit au médecin qu'un homme et une femme l'attendoient à la porte, et le prioient de descendre pour voir un malade qu'ils avoient amené, et lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avoit reçu, il se laissa transporter de joie : se voyant payé d'avance, il crut que c'étoit une bonne pratique qu'on lui amenoit, et qu'il ne falloit pas négliger. « Prends vite de la lumière, dit-il à sa servante, et suis-moi. » En disant cela, il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation, qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât; et venant à rencontrer le bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement, qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier; peu s'en fallut qu'il ne tombât et ne roulât avec lui. « Apporte donc vite de la lumière, cria-t-il à sa servante. » Enfin elle arriva; il descendit avec elle, et trouvant que ce

qui avoit roulé étoit un homme mort, il fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il invoqua Moïse, Aaron, Josué, Esdras, et tous les autres prophètes de sa loi. « Malheureux que je suis! disoit-il, pourquoi ai-je voulu descendre sans lumière? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avoit amené. Je suis cause de sa mort, et si le bon âne d'Esdras [1] ne vient à mon secours, je suis perdu. Hélas! on va bientôt me tirer de chez moi comme un meurtrier. »

Malgré le trouble qui l'agitoit, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un venant à passer par la rue, ne s'aperçût du malheur dont il se croyoit la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. « Ah! c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort! Nous perdrons indubitablement la vie si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur! Comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme? — Il ne s'agit point de cela, repartit le Juif, il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant.....

[1] Cet âne est celui qui, selon les Mahométans, servit de monture à Esdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jérusalem.

« Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je ne fais pas réflexion qu'il est jour. » A ces mots, elle se tut, et la nuit suivante elle poursuivit de cette sorte l'histoire du petit bossu :

CXXIVe NUIT.

Le médecin et sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il ne trouva nul stratagème pour sortir d'embarras; mais sa femme, plus fertile en inventions, dit: « Il me vient une pensée : portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, et le jetons par la cheminée dans la maison du musulman notre voisin. »

Ce musulman étoit un des pourvoyeurs du sultan : il étoit chargé du soin de fournir l'huile, le beurre, et toutes sortes de graisses. Il avoit chez lui son magasin, où les rats et les souris faisoient un grand dégât.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme et lui prirent le bossu, le portèrent sur le toit de leur maison; et après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement, qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes et le laissèrent dans l'atti-

tude que je viens de dire. Ils étoient à peine descendus et rentrés dans leur chambre, quand le pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenoit d'un festin de noces auquel il avoit été invité ce soir-là, et il avoit une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir, à la faveur de sa lumière, un homme debout dans sa cheminée ; mais comme il étoit naturellement courageux, et qu'il s'imagina que c'étoit un voleur, il se saisit d'un gros bâton, avec quoi courant droit au bossu : « Ah, ah! lui dit-il, je m'imaginois que c'étoient les rats et les souris qui mangeoient mon beurre et mes graisses, et c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler! Je ne crois pas qu'il te reprenne jamais envie d'y revenir. » En achevant ces mots, il frappa le bossu et lui donna plusieurs coups de bâton. Le cadavre tomba le nez contre terre ; le pourvoyeur redouble ses coups ; mais remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer. Alors, voyant que c'étoit un cadavre, la crainte commença de succéder à la colère. « Qu'ai-je fait, misérable? dit-il. Je viens d'assommer un homme! Ah! j'ai porté trop loin ma vengeance. Grand Dieu! si vous n'avez pitié de moi, c'est fait de ma vie. Maudites soient mille fois les graisses et les huiles qui sont cause que j'ai commis une action si criminelle. » Il demeura

pâle et défait; il croyoit déjà voir les ministres de la justice qui le traînoient au supplice; il ne savoit quelle résolution il devoit prendre.....

L'aurore qui paroissoit obligea Scheherazade à mettre fin à son discours; mais elle en reprit le fil sur la fin de la nuit suivante, et dit au sultan des Indes:

CXXV^e NUIT.

Sire, le pourvoyeur du sultan de Casgar, en frappant le bossu, n'avoit pas pris garde à sa bosse : lorsqu'il s'en aperçut, il fit des imprécations contre lui. « Maudit bossu, s'écria-t-il, chien de bossu, plût à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses, et que je ne t'eusses point trouvé ici : je ne serois pas dans l'embarras où je suis pour l'amour de toi et de ta vilaine bosse! Étoiles qui brillez aux cieux, ajouta-t-il, n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger si évident. » En disant ces paroles, il chargea le bossu sur ses épaules, sortit de sa chambre, alla jusqu'au bout de la rue, où l'ayant posé debout et appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa maison sans regarder derrière lui.

Quelques momens avant le jour, un marchand chrétien qui étoit fort riche et qui fournissoit au palais du sultan la plupart des choses dont on y avoit besoin, après avoir passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quoiqu'il fût ivre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit étoit fort avancée, et qu'on alloit bientôt appeler à la prière de la

pointe du jour. C'est pourquoi, précipitant ses pas, il se hâtoit d'arriver au bain, de peur que quelque musulman, en allant à la mosquée, ne le rencontrât et ne le menât en prison comme un ivrogne. Néanmoins, quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta pour quelque besoin contre la boutique où le pourvoyeur du sultan avoit mis le corps du bossu, lequel venant à être ébranlé, tomba sur le dos du marchand, qui, dans la pensée que c'étoit un voleur qui l'attaquoit, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête; il lui en donna beaucoup d'autres ensuite, et se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier vint à ses cris; et voyant que c'étoit un chrétien qui maltraitoit un musulman (car le bossu étoit de notre religion) : « Quel sujet avez-vous, lui dit-il, de maltraiter ainsi un musulman? — Il a voulu me voler, répondit le marchand, et il s'est jeté sur moi pour me prendre à la gorge. — Vous vous êtes assez vengé, répliqua le garde en le tirant par le bras, ôtez-vous de là. » En même temps il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever; mais remarquant qu'il étoit mort : « Oh, oh! poursuivit-il, c'est donc ainsi qu'un chrétien a la hardiesse d'assassiner un musulman! » En achevant ces mots, il arrêta le chrétien, et le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en prison jusqu'à ce que

le juge fût levé et en état d'interroger l'accusé. Cependant le marchand chrétien revint de son ivresse, et plus il faisoit de réflexions sur son aventure, moins il pouvoit comprendre comment de simples coups de poing avoient été capables d'ôter la vie à un homme.

Le lieutenant de police, sur le rapport du garde, et ayant vu le cadavre qu'on avoit apporté chez lui, interrogea le marchand chrétien, qui ne put nier un crime qu'il n'avoit pas commis. Comme le bossu appartenoit au sultan, car c'étoit un de ses bouffons, le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le chrétien sans avoir auparavant appris la volonté du prince. Il alla au palais pour cet effet rendre compte de ce qui se passoit au sultan, qui lui dit : « Je n'ai point de grâce à accorder à un chrétien qui tue un musulman : allez, faites votre charge. » A ces paroles, le juge de police fit dresser une potence, envoya des crieurs par la ville pour publier qu'on alloit pendre un chrétien qui avoit tué un musulman.

Enfin on tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence; et le bourreau, après lui avoir attaché la corde au cou, alloit l'élever en l'air, lorsque le pourvoyeur du sultan fendant la presse, s'avança en criant au bourreau : « Attendez, attendez; ne vous pressez

pas : ce n'est pas lui qui a commis le meurtre, c'est moi. » Le lieutenant de police qui assistoit à l'exécution, se mit à interroger le pourvoyeur, qui lui raconta de point en point de quelle manière il avoit tué le bossu, et il acheva en disant qu'il avoit porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avoit trouvé. « Vous alliez, ajouta-t-il, faire mourir un innocent, puisqu'il ne peut pas avoir tué un homme qui n'étoit plus en vie. C'est bien assez pour moi d'avoir assassiné un musulman, sans charger encore ma conscience de la mort d'un chrétien qui n'est pas criminel..... »

Le jour qui commençoit à paroître empêcha Scheherazade de poursuivre son discours ; mais elle en reprit la suite sur la fin de la nuit suivante :

CXXVI^e NUIT.

Sire, dit-elle, le pourvoyeur du sultan de Casgar s'étant accusé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du bossu, le lieutenant de police ne put se dispenser de rendre justice au marchand. « Laisse, dit-il au bourreau, laisse aller le chrétien, et pends cet homme à sa place, puisqu'il est évident, par sa propre confession, qu'il est le coupable. » Le bourreau lâcha le marchand, mit aussitôt la corde au cou du pourvoyeur; et dans le temps qu'il alloit l'expédier, il entendit la voix du médecin juif, qui le prioit instamment de suspendre l'exécution, et qui se faisoit faire place pour se rendre au pied de la potence.

Quand il fut devant le juge de police : « Seigneur, lui dit-il, ce musulman que vous voulez faire pendre n'a pas mérité la mort; c'est moi seul qui suis criminel. Hier, pendant la nuit, un homme et une femme que je ne connois pas, vinrent frapper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenoient. Ma servante alla ouvrir sans lumière, reçut d'eux une pièce d'argent pour me venir dire de leur part de prendre la peine de

descendre pour voir le malade. Pendant qu'elle me parloit, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier, et puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma servante eût allumé une chandelle; et dans l'obscurité, venant à donner du pied contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin je vis qu'il étoit mort, et que c'étoit le musulman bossu dont on veut aujourd'hui venger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma femme et moi, nous le portâmes sur notre toit, d'où nous le passâmes sur celui du pourvoyeur, notre voisin, que vous alliez faire mourir injustement, et nous le descendîmes dans sa chambre par sa cheminée. Le pourvoyeur l'ayant trouvé chez lui, l'a traité comme un voleur, l'a frappé et a cru l'avoir tué; mais cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre; et quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux musulmans, en souffrant que vous ôtiez la vie au pourvoyeur du sultan, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, s'il vous plaît, et me mettez à sa place, puisque personne que moi n'est cause de la mort du bossu..... »

La sultane Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit en cet endroit, parce qu'elle

remarqua qu'il étoit jour. Schahriar se leva, et le lendemain ayant témoigné qu'il souhaitoit d'apprendre la suite de l'histoire du bossu, Scheherazade satisfit ainsi sa curiosité :

CXXVII^e NUIT.

Sire, dit-elle, dès que le juge de police fut persuadé que le médecin juif étoit le meurtrier, il ordonna au bourreau de se saisir de sa personne, et de mettre en liberté le pourvoyeur du sultan. Le médecin avoit déjà la corde au cou, et alloit cesser de vivre, quand on entendit la voix du tailleur, qui prioit le bourreau de ne pas passer plus avant, et qui faisoit ranger le peuple pour s'avancer vers le lieutenant de police, devant lequel étant arrivé : « Seigneur, lui dit-il, peu s'en est fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois personnes innocentes; mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous allez connoître le véritable assassin du bossu. Si sa mort doit être expiée par une autre, c'est par la mienne. Hier, vers la fin du jour, comme je travaillois dans ma boutique, et que j'étois en humeur de me réjouir, le bossu à demi ivre arriva, et s'assit. Il chanta quelque temps, et je lui proposai de venir passer la soirée chez moi. Il y consentit, et je l'emmenai. Nous nous mîmes à table, et je servis un morceau de poisson; en le mangeant,

une arrête ou un os s'arrêta dans son gosier, et quelque chose que nous pûmes faire, ma femme et moi, pour le soulager, il mourut en peu de temps. Nous fûmes fort affligés de sa mort; et de peur d'en être repris, nous portâmes le cadavre à la porte du médecin juif. Je frappai, et je dis à la servante qui vint ouvrir de remonter promptement, et de prier son maître de notre part de descendre pour voir un malade que nous lui amenions; et afin qu'il ne refusât pas de venir, je la chargeai de lui remettre en main propre une pièce d'argent que je lui donnai. Dès qu'elle fut remontée, je portai le bossu au haut de l'escalier sur la première marche, et nous sortîmes aussitôt ma femme et moi pour nous retirer chez nous. Le médecin, en voulant descendre, fit rouler le bossu; ce qui lui a fait croire qu'il étoit cause de sa mort. Puisque cela est ainsi, ajouta-t-il, laissez aller le médecin, et faites-moi mourir. »

Le lieutenant de police et tous les spectateurs ne pouvoient assez admirer les étranges événemens dont la mort du bossu avoit été suivie. « Lâche donc le médecin juif, dit le juge au bourreau, et pends le tailleur, puisqu'il confesse son crime. Il faut avouer que cette histoire est bien extraordinaire, et qu'elle mérite d'être écrite en lettres d'or. » Le bourreau ayant mis en

liberté le médecin, passa une corde au cou du tailleur.....

« Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je vois qu'il est déjà jour; il faut, s'il vous plaît, remettre la suite de cette histoire à demain. » Le sultan des Indes y consentit, et se leva pour aller à ses fonctions ordinaires.

CXXVIII^e NUIT.

La sultane ayant été réveillée par sa sœur, reprit ainsi la parole :

Sire, pendant que le bourreau se préparoit à pendre le tailleur, le sultan de Casgar, qui ne pouvoit se passer long-temps du bossu, son bouffon, ayant demandé à le voir, un de ses officiers lui dit : « Sire, le bossu dont votre majesté est en peine, après s'être enivré hier, s'échappa du palais, contre sa coutume, pour aller courir par la ville, et il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le juge de police un homme accusé de l'avoir tué, et aussitôt le juge a fait dresser une potence. Comme on alloit pendre l'accusé, un homme est arrivé, et après celui-là un autre, qui s'accusent eux-mêmes, et se déchargent l'un l'autre. Il y a long-temps que cela dure, et le lieutenant de police est actuellement occupé à interroger un troisième homme qui se dit le véritable assassin. »

A ce discours, le sultan de Casgar envoya un huissier au lieu du supplice : « Allez, lui dit-il, en toute diligence dire au juge de police qu'il m'amène incessamment les accusés, et qu'on

m'apporte aussi le corps du pauvre bossu que je veux voir encore une fois. » L'huissier partit, et arrivant dans le temps que le bourreau commençoit à tirer la corde pour pendre le tailleur, il cria de toute sa force que l'on suspendît l'exécution. Le bourreau ayant reconnu l'huissier, n'osa passer outre, et lâcha le tailleur. Après cela, l'huissier ayant joint le lieutenant de police, déclara la volonté du sultan. Le juge obéit, prit le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien, et fit porter par quatre de ses gens le corps du bossu.

Lorsqu'ils furent tous devant le sultan, le juge de police se prosterna aux pieds de ce prince; et quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il savoit de l'histoire du bossu. Le sultan la trouva si singulière, qu'il ordonna à son historiographe particulier de l'écrire avec toutes ses circonstances; puis s'adressant à toutes les personnes qui étoient présentes : « Avez-vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion du bossu, mon bouffon? » Le marchand chrétien, après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors la parole : « Puissant monarque, dit-il, je sais une histoire plus étonnante que celle dont on vient de vous faire

le récit ; je vais vous la raconter si votre majesté veut m'en donner la permission. Les circonstances en sont telles, qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans en être touché. » Le sultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE

QUE RACONTA LE MARCHAND CHRÉTIEN.

« Sire, avant que je m'engage dans le récit que votre majesté consent que je lui fasse, je lui ferai remarquer, s'il lui plaît, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans un endroit qui relève de son empire. Je suis étranger, natif du Caire en Égypte, Cophte de nation [1], et chrétien de religion. Mon père étoit courtier, et il avoit amassé des biens assez considérables qu'il me laissa en mourant. Je suivis son exemple, et embrassai sa profession. Comme j'étois un jour au Caire dans le logement public des marchands de toutes sortes de grains, un jeune marchand très bien fait et proprement vêtu, monté sur un âne, vint m'aborder. Il me salua, et ouvrant un mouchoir où il y avoit une montre de sésame : « Combien vaut, me dit-il, la grande mesure de

[1] Cophte ou Copte, nom qu'on donne aux chrétiens originaires d'Égypte, et qui sont de la secte des Jacobites ou des Eutichéens.

sésame de la qualité de celui que vous voyez? »

Scheherazade apercevant le jour, se tut en cet endroit; mais elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXXIX^e NUIT.

Sire, le marchand chrétien continuant de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il venoit de commencer :

« J'examinai, dit-il, le sésame que le jeune marchand me montroit, et je lui répondis qu'il valoit, au prix courant, cent dragmes d'argent la grande mesure. « Voyez, me dit-il, les marchands qui en voudront pour ce prix-là, et venez jusqu'à la porte de la Victoire, où vous verrez un khan séparé de toute autre habitation : je vous attendrai là. » En disant ces paroles, il partit, et me laissa la montre de sésame, que je fis voir à plusieurs marchands de la place, qui me dirent tous qu'ils en prendroient tant que je leur en voudrois donner, à cent dix dragmes d'argent la mesure ; et à ce compte, je trouvois à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flatté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire, où le jeune marchand m'attendoit. Il me mena dans son magasin qui étoit plein de sésame. Il y en avoit cent cinquante grandes mesures, que je fis mesurer et charger sur des ânes, et je les vendis cinq mille dragmes d'ar-

gent. « De cette somme, me dit le jeune homme, il y a cinq cents dragmes pour votre droit, à dix par mesure, je vous les accorde; et pour ce qui est du reste qui m'appartient, comme je n'en ai pas besoin présentement, retirez-le de vos marchands, et me le gardez jusqu'à ce que j'aille vous le demander. » Je lui répondis qu'il seroit prêt toutes les fois qu'il voudroit le venir prendre, ou me l'envoyer demander. Je lui baisai la main en le quittant, et me retirai fort satisfait de sa générosité.

« Je fus un mois sans le revoir : au bout de ce temps-là, je le vis reparoître. « Où sont, me dit-il, les quatre mille cinq cents dragmes que vous me devez? — Elles sont toutes prêtes, lui répondis-je, et je vais les compter tout à l'heure.» Comme il étoit monté sur son âne, je le priai de mettre pied à terre, et de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir. « Non, me dit-il, je ne puis descendre à présent; j'ai une affaire pressante qui m'appelle ici près; mais je vais revenir, et en repassant, je prendrai mon argent, que je vous prie de tenir prêt. » Il disparut en achevant ces paroles. Je l'attendis, mais ce fut inutilement, et il ne revint qu'un mois encore après. « Voilà, dis-je en moi-même, un jeune marchand qui a bien de la confiance en moi, de me laisser entre les

mains, sans me connoître, une somme de quatre mille cinq cents dragmes d'argent! Un autre que lui n'en useroit pas ainsi, et craindroit que je ne la lui emportasse. » Il revint à la fin du troisième mois : il étoit encore monté sur son âne, mais plus magnifiquement habillé que les autres fois.....

Scheherazade voyant que le jour commençoit à paroître, n'en dit pas davantage cette nuit. Sur la fin de la suivante, elle poursuivit de cette manière, en faisant toujours parler le marchand chrétien au sultan de Casgar :

CXXX^e NUIT.

« Dès que j'aperçus le jeune marchand, j'allai au-devant de lui, je le conjurai de descendre, et lui demandai s'il ne vouloit pas que je lui comptasse l'argent que j'avois à lui. « Cela ne presse pas, me répondit-il d'un air gai et content. Je sais qu'il est en bonne main ; je viendrai le prendre quand j'aurai dépensé tout ce que j'ai, et qu'il ne me restera plus autre chose. Adieu, ajouta-t-il; attendez-moi à la fin de la semaine. » A ces mots, il donna un coup de fouet à son âne, et je l'eus bientôt perdu de vue. « Bon, dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre à la fin de la semaine, et selon son discours, je ne le reverrai peut-être de long-temps. Je vais cependant faire valoir son argent; ce sera un revenant bon pour moi. »

« Je ne me trompai pas dans ma conjecture : l'année se passa avant que j'entendisse parler du jeune homme. Au bout de l'an, il parut aussi richement vêtu que la dernière fois, mais il me sembloit avoir quelque chose dans l'esprit. Je le suppliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. « Je le veux bien pour cette fois, me répondit-il;

mais à condition que vous ne ferez pas de dépense extraordinaire pour moi. — Je ne ferai que ce qui vous plaira, repris-je; descendez donc, de grâce. » Il mit pied à terre, et entra chez moi. Je donnai des ordres pour le régal que je voulois lui faire; et en attendant qu'on servît, nous commençâmes à nous entretenir. Quand le repas fut prêt, nous nous assîmes à table. Dès le premier morceau, je remarquai qu'il le prit de la main gauche; et je fus étonné de voir qu'il ne se servoit nullement de la droite. Je ne savois ce que j'en devois penser. « Depuis que je connois ce marchand, disois-je en moi-même, il m'a toujours paru très poli; seroit-il possible qu'il en usât ainsi par mépris pour moi? Par quelle raison ne se sert-il pas de sa main droite? »

Le jour qui éclairoit l'appartement du sultan des Indes ne permit pas à Scheherazade de continuer cette histoire; mais elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar :

CXXXIe NUIT.

Sire, le marchand chrétien étoit fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeoit que de la main gauche. « Après le repas, dit-il, lorsque mes gens eurent desservi et se furent retirés, nous nous assîmes tous deux sur un sofa. Je présentai au jeune homme d'une tablette excellente pour la bonne bouche, et il la prit encore de la main gauche. « Seigneur, lui dis-je alors, je vous supplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous servez pas de votre main droite; vous y avez mal apparemment. » Il fit un grand soupir au lieu de me répondre; et tirant son bras droit qu'il avoit tenu caché jusqu'alors sous sa robe, il me montra qu'il avoit la main coupée, de quoi je fus extrêmement étonné. « Vous avez été choqué, sans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche; mais jugez si j'ai pu faire autrement. — Peut-on vous demander, repris-je, par quel malheur vous avez perdu votre main droite? » Il versa des larmes à cette demande; et après les avoir essuyées, il me conta son histoire, comme je vais vous la raconter :

« Vous saurez, me dit-il, que je suis natif de Bagdad, fils d'un père riche, et des plus distingués de la ville par sa qualité et par son rang. A peine étois-je entré dans le monde, que fréquentant des personnes qui avoient voyagé, et qui disoient des merveilles de l'Égypte, et particulièrement du grand Caire, je fus frappé de leurs discours, et j'eus envie d'y faire un voyage; mais mon père vivoit encore, et il ne m'en auroit pas donné la permission. Il mourut enfin, et sa mort me laissant maître de mes actions, je résolus d'aller au Caire. J'employai une très grosse somme d'argent en plusieurs sortes d'étoffes fines de Bagdad et de Moussoul, et je me mis en chemin.

« En arrivant au Caire, j'allai descendre au khan qu'on appelle le khan de Mesrour; j'y pris un logement avec un magasin, dans lequel je fis mettre les ballots que j'avois apportés avec moi sur des chameaux. Cela fait, j'entrai dans ma chambre pour me reposer et me remettre de la fatigue du chemin, pendant que mes gens, à qui j'avois donné de l'argent, allèrent acheter des vivres, et firent la cuisine. Après le repas, j'allai voir le château, quelques mosquées, les places publiques, et d'autres endroits qui méritoient d'être vus.

« Le lendemain, je m'habillai proprement, et

après avoir fait tirer de quelques uns de mes ballots de très belles et de très riches étoffes, dans l'intention de les porter à un bezestein [1], pour voir ce qu'on en offriroit; j'en chargeai quelques uns de mes esclaves, et me rendis au bezestein des Circassiens. J'y fus bientôt environné d'une foule de courtiers et de crieurs qui avoient été avertis de mon arrivée. Je partageai des essais d'étoffes entre plusieurs crieurs qui les allèrent crier et faire voir dans tout le bezestein; mais tous les marchands en offrirent beaucoup moins que ce qu'elles me coûtoient d'achat et de frais de voiture. Cela me fâcha; et comme j'en marquois mon ressentiment aux crieurs : « Si vous voulez nous en croire, me dirent-ils, nous vous enseignerons un moyen de ne rien perdre sur vos étoffes..... »

En cet endroit, Scheherazade s'arrêta, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette manière :

[1] Lieu public où se vendent des étoffes de soie et autres marchandises précieuses.

CXXXII^e NUIT.

Le marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar :

« Les courtiers et les crieurs, me dit le jeune homme, m'ayant promis de m'enseigner le moyen de ne pas perdre sur mes marchandises, je leur demandai ce qu'il falloit faire pour cela. « Les distribuer à plusieurs marchands, repartirent-ils, ils les vendront en détail ; et, deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils en auront fait. Par là vous gagnerez au lieu de perdre, et les marchands gagneront aussi quelque chose. Cependant vous aurez la liberté de vous divertir et de vous promener dans la ville et sur le Nil. »

« Je suivis leur conseil : je les menai avec moi à mon magasin, d'où je tirai toutes mes marchandises ; et retournant au bezestein, je les distribuai à différens marchands qu'ils m'avoient indiqués comme les plus solvables, et qui me donnèrent un reçu en bonne forme, signé par des témoins, sous la condition que je ne leur demanderois rien le premier mois.

« Mes affaires ainsi disposées, je n'eus plus

l'esprit occupé d'autres choses que de plaisirs. Je contractai amitié avec diverses personnes à peu près de mon âge, qui avoient soin de me bien faire passer mon temps. Le premier mois s'étant écoulé, je commençai à voir mes marchands deux fois la semaine, accompagné d'un officier public, pour examiner leurs livres de vente, et d'un changeur, pour régler la bonté et la valeur des espèces qu'ils me comptoient. Ainsi, les jours de recette quand je me retirois au khan de Mesrour où j'étois logé, j'emportois une bonne somme d'argent. Cela n'empêchoit pas que les autres jours de la semaine je n'allasse passer la matinée, tantôt chez un marchand, et tantôt chez un autre ; je me divertissois à m'entretenir avec eux, et à voir ce qui se passoit dans le bezestein.

« Un lundi que j'étois assis dans la boutique d'un de ces marchands, qui se nommoit Bedreddin, une dame de condition, comme il étoit aisé de le connoître à son air, à son habillement, et par une esclave fort proprement mise qui la suivoit, entra dans la boutique, et s'assit près de moi. Cet extérieur, joint à une grâce naturelle qui paroissoit en tout ce qu'elle faisoit, me prévint en sa faveur, et me donna une grande envie de la mieux connoître que je ne faisois. Je ne sais si elle ne s'aperçut pas que je

prenois plaisir à la regarder, et si mon attention ne lui plaisoit point; mais elle haussa le crépon qui lui descendoit sur le visage par-dessus la mousseline qui le cachoit, et me laissa voir de grands yeux noirs dont je fus charmé. Enfin elle acheva de me rendre très amoureux d'elle par le son agréable de sa voix et par ses manières honnêtes et gracieuses, lorsqu'en saluant le marchand, elle lui demanda des nouvelles de sa santé depuis le temps qu'elle ne l'avoit vu.

« Après s'être entretenue quelque temps avec lui de choses indifférentes, elle lui dit qu'elle cherchoit une certaine étoffe à fond d'or; qu'elle venoit à sa boutique comme à celle qui étoit la mieux assortie de tout le bezestein; et que s'il en avoit, il lui feroit un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs pièces, à l'une desquelles s'étant arrêtée, et lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cents dragmes d'argent. « Je consens à vous en donner cette somme, lui dit-elle; je n'ai pas d'argent sur moi, mais j'espère que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, et me permettre d'emporter l'étoffe : je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cents dragmes dont nous convenons pour elle. — Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferois crédit avec plaisir, et vous laisserois emporter l'étoffe si elle

m'appartenoit; mais elle appartient à cet honnête jeune homme que vous voyez, et c'est aujourd'hui que je dois lui en compter l'argent. — Hé! d'où vient, reprit la dame fort étonnée, que vous en usez de cette sorte avec moi? N'ai-je pas coutume de venir à votre boutique? Et toutes les fois que j'ai acheté des étoffes, et que vous avez bien voulu que je les aie emportées sans les payer à l'instant, ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain? » Le marchand en demeura d'accord. « Il est vrai, madame, repartit-il; mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui. — Hé bien, voilà votre étoffe, dit-elle en la lui jetant. Que Dieu vous confonde, vous et tout ce qu'il y a de marchands! Vous êtes tous faits les uns comme les autres : vous n'avez aucun égard pour personne. » En achevant ces paroles, elle se leva brusquement, et sortit fort irritée contre Bedreddin.....

Là, Scheherazade voyant que le jour paroissoit, cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXXXIII^e NUIT.

Le marchand chrétien poursuivant son histoire: « Quand je vis, me dit le jeune homme, que la dame se retiroit, je sentis bien que mon cœur s'intéressoit pour elle; je la rappelai: « Madame, lui dis-je, faites-moi la grâce de revenir; peut-être trouverai-je moyen de vous contenter l'un et l'autre. » Elle revint, en me disant que c'étoit pour l'amour de moi. « Seigneur Bedreddin, dis-je alors au marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'appartient? — Onze cents dragmes d'argent, répondit-il; je ne puis la donner à moins. — Livrez-la donc à cette dame, repris-je, et qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, et je vais vous faire un billet de la somme à prendre sur les autres marchandises que vous avez. » Effectivement je fis le billet, le signai, et le mis entre les mains de Bedreddin. Ensuite, présentant l'étoffe à la dame, je lui dis: « Vous pouvez l'emporter, madame; et quant à l'argent, vous me l'enverrez demain ou un autre jour, ou bien je vous fais présent de l'étoffe, si vous voulez. — Ce n'est pas comme je l'entends, reprit-

elle. Vous en usez avec moi d'une manière si honnête et si obligeante, que je serois indigne de paroître devant les hommes si je ne vous en témoignois pas de la reconnoissance. Que Dieu, pour vous en récompenser, augmente vos biens, vous fasse vivre long-temps après moi, vous ouvre la porte des cieux à votre mort, et que toute la ville publie votre générosité! »

« Ces paroles me donnèrent de la hardiesse. « Madame, lui dis-je, laissez-moi voir votre visage pour prix de vous avoir fait plaisir : ce sera me payer avec usure. » A ces mots, elle se tourna de mon côté, ôta la mousseline qui lui couvroit le visage, et offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé, que je ne pus lui rien dire pour lui exprimer ce que j'en pensois. Je ne me serois jamais lassé de la regarder ; mais elle se recouvrit promptement le visage, de peur qu'on ne l'aperçût ; et après avoir abaissé le crêpon, elle prit la pièce d'étoffe, et s'éloigna de la boutique, où elle me laissa dans un état bien différent de celui où j'étois en y arrivant. Je demeurai long-temps dans un trouble et dans un désordre étranges. Avant de quitter le marchand, je lui demandai s'il connoissoit la dame. « Oui, me répondit-il ; elle est fille d'un émir qui lui a laissé en mourant des biens immenses. »

« Quand je fus de retour au khan de Mesrour, mes gens me servirent à souper; mais il me fut impossible de manger. Je ne pus même fermer l'œil de toute la nuit, qui me parut la plus longue de ma vie. Dès qu'il fut jour, je me levai dans l'espérance de revoir l'objet qui troubloit mon repos; et dans le dessein de lui plaire, je m'habillai plus proprement encore que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddin.....

« Mais, sire, dit Scheherazade, le jour que je vois paroître m'empêche de continuer mon récit. » Après avoir dit ces paroles, elle se tut; et la nuit suivante, elle reprit sa narration dans ces termes :

CXXXIVe NUIT.

Sire, le jeune homme de Bagdad racontant ses aventures au marchand chrétien : « Il n'y avoit pas long-temps, dit-il, que j'étois arrivé à la boutique de Bedreddin, lorsque je vis venir la dame, suivie de son esclave, et plus magnifiquement vêtue que le jour précédent. Elle ne regarda pas le marchand; et s'adressant à moi seul : « Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir la parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connoître, par une générosité que je n'oublierai jamais. — Madame, lui répondis-je, il n'étoit pas besoin de vous presser si fort : j'étois sans inquiétude sur mon argent, et je suis fâché de la peine que vous avez prise. — Il n'étoit pas juste, reprit-elle, que j'abusasse de votre honnêteté. » En disant cela, elle me mit l'argent entre les mains, et s'assit près de moi.

« Alors, profitant de l'occasion que j'avois de l'entretenir, je lui parlai de l'amour que je sentois pour elle ; mais elle se leva et me quitta brusquement, comme si elle eût été fort offensée

de la déclaration que je venois de lui faire. Je la suivis des yeux tant que je la pus voir; et dès que je ne la vis plus, je pris congé du marchand, et je sortis du bezestein sans savoir où j'allois. Je rêvois à cette aventure, lorsque je sentis qu'on me tiroit par-derrière. Je me tournai aussitôt pour voir ce que ce pouvoit être, et je reconnus avec plaisir l'esclave de la dame dont j'avois l'esprit occupé. « Ma maîtresse, me dit-elle, qui est cette jeune personne à qui vous venez de parler dans la boutique d'un marchand, voudroit bien vous dire un mot; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. » Je la suivis; et je trouvai en effet sa maîtresse qui m'attendoit dans la boutique d'un changeur où elle étoit assise.

« Elle me fit asseoir auprès d'elle, et prenant la parole : « Mon cher Seigneur, me dit-elle, ne soyez pas surpris que je vous aie quitté un peu brusquement; je n'ai pas jugé à propos, devant ce marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des sentimens que je vous ai inspirés. Mais bien loin de m'en offenser, je confesse que je prenois plaisir à vous entendre, et je m'estime infiniment heureuse d'avoir pour amant un homme de votre mérite. Je ne sais quelle impression ma vue a pu faire d'abord sur vous; mais pour moi, je puis vous assurer qu'en vous voyant je me suis senti de l'inclination

pour vous. Depuis hier je n'ai fait que penser aux choses que vous me dîtes, et mon empressement à vous venir chercher si matin, doit bien vous prouver que vous ne me déplaisez pas. — Madame, repris-je, transporté d'amour et de joie, je ne pouvois rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne sauroit aimer avec plus de passion que je vous aime depuis l'heureux moment où vous parûtes à mes yeux; ils furent éblouis de tant de charmes, et mon cœur se rendit sans résistance. — Ne perdons pas le temps en discours inutiles, interrompit-elle : je ne doute pas de votre sincérité, et vous serez bientôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ou si vous souhaitez que j'aille chez vous? — Madame, lui répondis-je, je suis un étranger logé dans un khan, qui n'est pas un lieu propre à recevoir une dame de votre rang et de votre mérite. »

Scheherazade alloit poursuivre, mais elle fut obligée d'interrompre son discours, parce que le jour paroissoit. Le lendemain, elle continua de cette sorte, en faisant toujours parler le jeune homme de Bagdad :

CXXXV^e NUIT.

« Il est plus à propos, madame, poursuivit-il, que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure : j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. La dame y consentit. « Il sera, dit-elle, vendredi après demain ; venez ce jour-là, après la prière du midi. Je demeure dans la rue de la Dévotion. Vous n'avez qu'à demander la maison d'Abon Schamma, surnommé Bercour, autrefois chef des émirs ; vous me trouverez là. » A ces mots, nous nous séparâmes, et je passai le lendemain dans une grande impatience.

« Le vendredi, je me levai de bon matin, je pris le plus bel habit que j'eusse, avec une bourse où je mis cinquante pièces d'or ; et, monté sur un âne que j'avois retenu dès le jour précédent, je partis accompagné de l'homme qui me l'avoit loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la Dévotion, je dis au maître de l'âne de demander où étoit la maison que je cherchois ; on la lui enseigna, et il m'y mena. Je descendis à la porte, je le payai bien et le renvoyai, en lui recommandant de bien remarquer la maison où il me laissoit, et de ne pas

manquer de m'y venir prendre le lendemain matin, pour me remener au khan de Mesrour.

« Je frappai à la porte, et aussitôt deux petites esclaves blanches comme la neige et très proprement habillées, vinrent ouvrir. « Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles, notre maîtresse vous attend impatiemment. Il y a deux jours qu'elle ne cesse de parler de vous. » J'entrai dans la cour, et je vis un grand pavillon élevé sur sept marches, entouré d'une grille qui le séparoit d'un jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne servoient qu'à l'embellir et qu'à former de l'ombre, il y en avoit une infinité d'autres chargés de toutes sortes de fruits. Je fus charmé du ramage d'un grand nombre d'oiseaux, qui mêloient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse, qu'on voyoit au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. D'ailleurs, ce jet d'eau étoit très agréable à voir: quatre dragons dorés paroissoient aux angles du bassin qui étoit en carré, et ces dragons jetoient de l'eau en abondance, mais de l'eau plus claire que le cristal de roche. Ce lieu plein de délices me donna une haute idée de la conquête que j'avois faite. Les deux petites esclaves me firent entrer dans un salon magnifiquement meublé; et pendant que l'une courut avertir sa maîtresse de mon arrivée, l'autre demeura avec

moi, et me fit remarquer toutes les beautés du salon.....

En achevant ces derniers mots, Scheherazade voyant paroître le jour, cessa de parler. Schahriar se leva, fort curieux d'apprendre ce que feroit le jeune homme de Bagdad dans le salon de la dame du Caire. La sultane contenta le lendemain la curiosité de ce prince, en reprenant ainsi cette histoire :

CXXXVI^e NUIT.

Sire, le marchand chrétien continuant de parler au sultan de Casgar, poursuivit de cette manière :

« Je n'attendis pas long-temps dans le salon, me dit le jeune homme ; la dame que j'aimois y arriva bientôt, fort parée de perles et de diamans, mais plus brillante encore par l'éclat de ses yeux que par celui de ses pierreries. Sa taille, qui n'étoit plus cachée par son habillement de ville, me parut la plus fine et la plus avantageuse du monde. Je ne vous parlerai point de la joie que nous eûmes de nous revoir ; car c'est une chose que je ne pourrois que foiblement exprimer. Je vous dirai seulement qu'après les premiers complimens, nous nous assîmes tous deux sur un sofa, où nous nous entretînmes avec toute la satisfaction imaginable. On nous servit ensuite les mets les plus délicats et les plus exquis. Nous nous mîmes à table ; et après le repas, nous recommençâmes à nous entretenir jusqu'à la nuit. Alors on nous apporta d'excellent vin et des fruits propres à exciter à boire, et nous bûmes au son des instrumens que les es-

claves accompagnèrent de leurs voix. La dame du logis chanta elle-même, et acheva, par ses chansons, de m'attendrir et de me rendre le plus passionné de tous les amans. Enfin je passai la nuit à goûter toutes sortes de plaisirs.

« Le lendemain matin, après avoir mis adroitement sous le chevet du lit la bourse et les cinquante pièces d'or que j'avois apportées, je dis adieu à la dame, qui me demanda quand je la reverrois. « Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce soir. » Elle parut ravie de ma réponse, me conduisit jusqu'à la porte; et en nous séparant, elle me conjura de tenir ma promesse.

« Le même homme qui m'avoit amené m'attendoit avec son âne. Je remontai dessus, et revins au khan de Mesrour. En renvoyant l'homme, je lui dis que je ne le payois pas, afin qu'il me vînt reprendre l'après-dîner à l'heure que je lui marquai.

« Dès que je fus de retour dans mon logement, mon premier soin fut de faire acheter un bon agneau et plusieurs sortes de gâteaux que j'envoyai à la dame par un porteur. Je m'occupai ensuite d'affaires sérieuses, jusqu'à ce que le maître de l'âne fût arrivé. Alors je partis avec lui, et me rendis chez la dame, qui me reçut avec autant de joie que le jour précédent, et me fit un régal aussi magnifique que le premier.

« En la quittant le lendemain, je lui laissai encore une bourse de cinquante pièces d'or, et je revins au khan de Mesrour.....

A ces mots, Scheherazade ayant aperçu le jour, en avertit le sultan des Indes, qui se leva sans lui rien dire. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit ainsi la suite de l'histoire commencée:

CXXXVII^e NUIT.

Le marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar : « Le jeune homme de Bagdad, dit-il, poursuivit son histoire dans ces termes : « Je continuai de voir la dame tous les jours, et de lui laisser chaque fois une bourse de cinquante pièces d'or ; et cela dura jusqu'à ce que les marchands à qui j'avois donné mes marchandises à vendre, et que je voyois régulièrement deux fois la semaine, ne me dûrent plus rien. Enfin, je me trouvai sans argent et sans espérance d'en avoir.

« Dans cet état affreux, et prêt à m'abandonner à mon désespoir, je sortis du khan sans savoir ce que je faisois, et m'en allai du côté du château, où il y avoit un grand nombre de peuple assemblé pour voir un spectacle que donnoit le sultan d'Égypte. Lorsque je fus arrivé dans le lieu où étoit tout ce monde, je me mêlai parmi la foule, et me trouvai par hasard près d'un cavalier bien monté et fort proprement habillé, qui avoit à l'arçon de sa selle un sac à demi ouvert, d'où sortoit un cordon de soie verte. En mettant la main sur le sac, je jugeai que le cor-

don devoit être celui d'une bourse qui étoit dedans. Pendant que je faisois ce jugement, il passa de l'autre côté du cavalier un porteur chargé de bois, et il passa si près, que le cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne touchât et ne déchirât son habit. En ce moment, le démon me tenta : je pris le cordon d'une main, et m'aidant de l'autre à élargir le sac, je tirai la bourse sans que personne s'en aperçût. Elle étoit pesante, et je ne doutai point qu'il n'y eût dedans de l'or ou de l'argent.

« Quand le porteur fut passé, le cavalier qui avoit apparemment quelque soupçon de ce que j'avois fait pendant qu'il avoit eu la tête tournée, mit aussitôt la main dans son sac, et n'y trouvant pas sa bourse, me donna un si grand coup de sa hache d'armes, qu'il me renversa par terre. Tous ceux qui furent témoins de cette violence en furent touchés, et quelques uns mirent la main sur la bride du cheval pour arrêter le cavalier, et lui demander pour quel sujet il m'avoit frappé, s'il lui étoit permis de maltraiter ainsi un musulman. « De quoi vous mêlez-vous? leur répondit-il d'un ton brusque. Je ne l'ai pas fait sans raison : c'est un voleur. » A ces paroles, je me relevai; et à mon air, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il étoit un menteur, qu'il n'étoit pas croyable qu'un jeune homme tel que moi

eût commis la méchante action qu'il m'imputoit. Enfin ils soutenoient que j'étois innocent; et tandis qu'ils retenoient son cheval pour favoriser mon évasion, par malheur pour moi, le lieutenant de police, suivi de ses gens, passa par là; voyant tant de monde assemblé autour du cavalier et de moi, il s'approcha et demanda ce qui étoit arrivé. Il n'y eut personne qui n'accusât le cavalier de m'avoir maltraité injustement, sous prétexte de l'avoir volé.

« Le lieutenant de police ne s'arrêta pas à tout ce qu'on lui disoit; il demanda au cavalier s'il ne soupçonnoit pas quelque autre que moi de l'avoir volé. Le cavalier répondit que non, et lui dit les raisons qu'il avoit de croire qu'il ne se trompoit pas dans ses soupçons. Le lieutenant de police, après l'avoir écouté, ordonna à ses gens de m'arrêter et de me fouiller, ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter aussitôt; et l'un d'entre eux m'ayant ôté la bourse, la montra publiquement. Je ne pus soutenir cette honte, j'en tombai évanoui. Le lieutenant de police se fit apporter la bourse.....

Mais, sire, voilà le jour, dit Scheherazade en se reprenant. Si votre majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la suite de l'histoire. » Schahriar, qui n'avoit pas un autre dessein, se leva sans lui répondre, et alla remplir ses devoirs.

CXXXVIII^e NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, la sultane adressa ainsi la parole à Schahriar : Sire, le jeune homme de Bagdad poursuivant son histoire :

« Lorsque le lieutenant de police, dit-il, eut la bourse entre les mains, il demanda au cavalier si elle étoit à lui, et combien il y avoit mis d'argent. Le cavalier la reconnut pour celle qui lui avoit été prise, et assura qu'il y avoit dedans vingt sequins. Le juge l'ouvrit, et après y avoir effectivement trouvé vingt sequins, il la lui rendit. Aussitôt il me fit venir devant lui : « Jeune homme, me dit-il, avouez-moi la vérité : est-ce vous qui avez pris la bourse de ce cavalier? N'attendez pas que j'emploie les tourmens pour vous le faire confesser. » Alors baissant les yeux, je dis en moi-même : « Si je nie le fait, la bourse dont on m'a trouvé saisi, me fera passer pour un menteur. » Ainsi, pour éviter un double châtiment, je levai la tête, et confessai que c'étoit moi. Je n'eus pas plus tôt fait cet aveu, que le lieutenant de police, après avoir pris des témoins, commanda qu'on me coupât la main. La sentence fut exécutée sur-le-champ, ce qui excita la pitié de tous les spectateurs; je remarquai même sur

le visage du cavalier, qu'il n'en étoit pas moins touché que les autres. Le lieutenant de police vouloit encore me faire couper un pied; mais je suppliai le cavalier de demander ma grâce; il la demanda et l'obtint.

« Lorsque le juge eut passé son chemin, le cavalier s'approcha de moi. « Je vois bien, me dit-il en me présentant la bourse, que c'est la nécessité qui vous a fait faire une action si honteuse et si indigne d'un jeune homme aussi bien fait que vous; mais tenez, voilà cette bourse fatale, je vous la donne, et je suis très fâché du malheur qui vous est arrivé. » En achevant ces paroles, il me quitta; et comme j'étois très foible à cause du sang que j'avois perdu, quelques honnêtes gens du quartier eurent la charité de me faire entrer chez eux, et de me faire boire un verre de vin. Ils pansèrent aussi mon bras, et mirent ma main dans un linge, que j'emportai avec moi attachée à ma ceinture.

« Quand je serois retourné au khan de Mesrour dans ce triste état, je n'y aurois pas trouvé le secours dont j'avois besoin. C'étoit aussi hasarder beaucoup que d'aller me présenter à la jeune dame. Elle ne voudra peut-être plus me voir, dis-je, lorsqu'elle aura appris mon infamie. Je ne laissai pas néanmoins de prendre ce parti; et afin que le monde qui me suivoit se lassât de

m'accompagner, je marchai par plusieurs rues détournées, et me rendis enfin chez la dame, où j'arrivai si foible et si fatigué, que je me jetai sur le sofa, le bras droit sous ma robe; car je me gardai bien de le faire voir.

« Cependant la dame, avertie de mon arrivée et du mal que je souffrois, vint avec empressement; et me voyant pâle et défait : « Ma chère âme, me dit-elle, qu'avez-vous donc? » Je dissimulai. « Madame, lui répondis-je, c'est un grand mal de tête qui me tourmente. » Elle en parut très affligée. « Asseyez-vous, reprit-elle (car je m'étois levé pour la recevoir); dites-moi comment cela vous est venu? Vous vous portiez si bien la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir! Il y a quelque autre chose que vous me cachez : apprenez-moi ce que c'est. » Comme je gardois le silence, et qu'au lieu de répondre, les larmes couloient de mes yeux : « Je ne comprends pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger; vous en aurois-je donné quelque sujet sans y penser? Et venez-vous ici exprès pour m'annoncer que vous ne m'aimez plus? — Ce n'est point cela, madame, lui repartis-je en soupirant, et un soupçon si injuste augmente encore mon mal. »

« Je ne pouvois me résoudre à lui en déclarer la véritable cause. La nuit étant venue, on servit le souper; elle me pria de manger; mais ne pou-

vant me servir que de la main gauche, je la suppliai de m'en dispenser, m'excusant sur ce que je n'avois nul appétit. « Vous en aurez, me dit-elle, quand vous m'aurez découvert ce que vous me cachez avec tant d'opiniâtreté. Votre dégoût, sans doute, ne vient que de la peine que vous avez à vous y déterminer. — Hélas! madame, repris-je, il faudra bien enfin que je m'y détermine. » Je n'eus pas prononcé ces paroles, qu'elle me versa à boire; et me présentant la tasse: « Prenez, dit-elle, et buvez; cela vous donnera du courage. » J'avançai donc la main gauche, et pris la tasse.....

A ces mots, Scheherazade apercevant le jour, cessa de parler; mais la nuit suivante elle poursuivit son discours de cette manière :

CXXXIX^e NUIT.

« Lorsque j'eus la tasse à la main, dit le jeune homme, je redoublai mes pleurs et poussai de nouveaux soupirs. « Qu'avez-vous donc à soupirer et à pleurer si amèrement, me dit alors la dame, et pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche plutôt que de la droite? — Ah! madame, lui répondis-je, excusez-moi, je vous en conjure : c'est que j'ai une tumeur à la main droite. — Montrez-moi cette tumeur, répliqua-t-elle, je la veux percer. » Je m'en excusai, en disant qu'elle n'étoit pas encore en état de l'être, et je vidai toute la tasse, qui étoit très grande. Les vapeurs du vin, ma lassitude et l'abattement où j'étois, m'eurent bientôt assoupi, et je dormis d'un profond sommeil, qui dura jusqu'au lendemain.

« Pendant ce temps-là, la dame voulant savoir quel mal j'avois à la main droite, leva ma robe qui la cachoit, et vit avec tout l'étonnement que vous pouvez penser, qu'elle étoit coupée, et que je l'avois apportée dans un linge. Elle comprit d'abord sans peine pourquoi j'avois tant résisté aux pressantes instances qu'elle m'avoit faites,

et elle passa la nuit à s'affliger de ma disgrâce, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

« A mon réveil, je remarquai fort bien sur son visage qu'elle étoit saisie d'une vive douleur. Néanmoins, pour ne me pas chagriner, elle ne me parla de rien. Elle me fit servir un consommé de volaille qu'on m'avoit préparé par son ordre, me fit manger et boire, pour me donner, disoit-elle, les forces dont j'avois besoin. Après cela, je voulus prendre congé d'elle; mais me retenant par ma robe : « Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré. La douleur que j'en ai ne me laissera pas vivre long-temps; mais avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur. » En disant cela, elle fit appeler un officier de justice et des témoins, et me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ses gens satisfaits de leurs peines, elle ouvrit un grand coffre où étoient toutes les bourses dont je lui avois fait présent depuis le commencement de nos amours. « Elles sont toutes entières, me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : tenez, voilà la clef du coffre; vous en êtes le maître. » Je la remerciai de sa générosité et de sa bonté

« Je compte pour rien, reprit-elle, ce que je viens de faire pour vous, et je ne serai pas contente que je ne meure encore, pour vous témoigner combien je vous aime. » Je la conjurai par tout ce que l'amour a de plus puissant, d'abandonner une résolution si funeste; mais je ne pus l'en détourner; et le chagrin de me voir manchot lui causa une maladie de cinq ou six semaines, dont elle mourut.

« Après avoir regretté sa mort autant que je le devois, je me mis en possession de tous ses biens qu'elle m'avoit fait connoître; et le sésame que vous avez pris la peine de vendre pour moi en faisoit une partie.....

Scheherazade vouloit continuer sa narration; mais le jour qui paroissoit l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de son discours:

CXL^e NUIT.

Le jeune homme de Bagdad acheva de raconter son histoire de cette sorte au marchand chrétien : « Ce que vous venez d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche; je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi. Je ne puis assez reconnoître votre fidélité; et comme j'ai, Dieu merci, assez de bien, quoique j'en aie dépensé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le présent que je vous fais de la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire. Ne pouvant plus demeurer davantage au Caire, après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir compagnie, nous négocierons ensemble, et nous partagerons également le gain que nous ferons. »

« Quand le jeune homme de Bagdad eut achevé son histoire, dit le marchand chrétien, je le remerciai le mieux qu'il me fut possible du présent qu'il me faisoit; et quant à sa proposition de voyager avec lui, je lui dis que je l'acceptois très volontiers, en l'assurant que ses

intérêts me seroient toujours aussi chers que les miens.

« Nous prîmes jour pour notre départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous mîmes en chemin. Nous avons passé par la Syrie et par la Mésopotamie, traversé toute la Perse, où, après nous être arrêtés dans plusieurs villes, nous sommes enfin venus, sire, jusqu'à votre capitale. Au bout de quelque temps, le jeune homme m'ayant témoigné qu'il avoit dessein de repasser dans la Perse et de s'y établir, nous fîmes nos comptes, et nous nous séparâmes très satisfaits l'un de l'autre. Il partit; et moi, sire, je suis resté dans cette ville, où j'ai l'honneur d'être au service de votre majesté. Voilà l'histoire que j'avois à vous conter : ne la trouvez-vous pas plus surprenante que celle du bossu ? »

Le sultan de Casgar se mit en colère contre le marchand chrétien : « Tu es bien hardi, me dit-il, d'oser me faire le récit d'une histoire si peu digne de mon attention, et de la comparer à celle du bossu. Peux-tu te flatter de me persuader que les fades aventures d'un jeune débauché sont plus admirables que celles de mon bouffon? Je vais vous faire pendre tous quatre pour venger sa mort. »

A ces paroles, le pourvoyeur effrayé se jeta aux pieds du sultan : « Sire, dit-il, je supplie

votre majesté de suspendre sa juste colère, de m'écouter et de nous faire grâce à tous quatre, si l'histoire que je vais conter à votre majesté est plus belle que celle du bossu. — Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le sultan : parle. » Le pourvoyeur prit alors la parole, et dit :

HISTOIRE

RACONTÉE PAR LE POURVOYEUR DU SULTAN DE CASGAR.

« Sire, une personne de considération m'invita hier aux noces d'une de ses filles. Je ne manquai pas de me rendre chez elle sur le soir à l'heure marquée, et je me trouvai dans une assemblée de docteurs, d'officiers de justice et d'autres personnes les plus distinguées de cette ville. Après les cérémonies, on servit un festin magnifique ; on se mit à table, et chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à son goût. Il y avoit, entre autres choses, une entrée accommodée avec de l'ail, qui étoit excellente, et dont tout le monde vouloit avoir ; et comme nous remarquâmes qu'un des convives ne s'empressoit pas d'en manger quoiqu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat et à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus : « Je me garderai bien, nous dit-il, de

toucher à un ragoût où il y aura de l'ail : je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. » Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avoit causé une si grande aversion pour l'ail. Mais sans lui donner le temps de nous répondre : « Est-ce ainsi, lui dit le maître de la maison, que vous faites honneur à ma table ? Ce ragoût est délicieux, ne prétendez pas vous exempter d'en manger : il faut que vous me fassiez cette grâce, comme les autres. — Seigneur, lui repartit le convive, qui étoit un marchand de Bagdad, ne croyez pas que j'en use ainsi par une fausse délicatesse ; je veux bien vous obéir si vous le voulez absolument ; mais ce sera à condition qu'après en avoir mangé, je me laverai, s'il vous plaît, les mains quarante fois avec du kali [1], quarante autres fois avec de la cendre de la même plante, et autant de fois avec du savon. Vous ne trouverez pas mauvais que j'en use ainsi, pour ne pas contrevenir au serment que j'ai fait de ne manger jamais de ragoût à l'ail qu'à cette condition.

En achevant ces paroles, Scheherazade voyant paroître le jour, se tut ; et Schahriar se leva fort curieux de savoir pourquoi ce marchand avoit

[1] Plante qui croît au bord de la mer, qu'on recueille et qu'on brûle verte. Ses cendres sont ce qu'on nomme la soude. On appelle aussi cette plante Soude.

juré de se laver cent vingt fois après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. La sultane contenta sa curiosité de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXLI^e NUIT.

Le pourvoyeur parlant au sultan de Casgar : « Le maître du logis, poursuivit-il, ne voulant pas dispenser le marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir prêts un bassin et de l'eau avec du kali, de la cendre de la même plante, et du savon, afin que le marchand se lavât autant de fois qu'il lui plairoit. Après avoir donné cet ordre, il s'adressa au marchand : « Faites donc comme nous, lui dit-il, et mangez. Le kali, la cendre de la même plante, et le savon ne vous manqueront pas. »

« Le marchand, comme en colère de la violence qu'on lui faisoit, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à sa bouche, et le mangea avec une répugnance dont nous fûmes tous fort étonnés. Mais ce qui nous surprit davantage, c'est que nous remarquâmes qu'il n'avoit que quatre doigts et point de pouce ; et personne jusque-là ne s'en étoit encore aperçu, quoiqu'il eût déjà mangé d'autres mets. Le maître de la maison prit aussitôt la parole : « Vous n'avez point de pouce, lui dit-il ; par quel accident l'avez-vous perdu ? Il faut que ce soit à

quelque occasion dont vous ferez plaisir à la compagnie de l'entretenir. — Seigneur, répondit-il, ce n'est pas seulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai point non plus à la gauche. » En même temps il avança la main gauche, et nous fit voir que ce qu'il nous disoit étoit véritable. « Ce n'est pas tout encore, ajouta-t-il : le pouce me manque de même à l'un et à l'autre pied ; et vous pouvez m'en croire. Je suis estropié de cette manière par une aventure inouïe que je ne refuse pas de vous raconter, si vous voulez bien avoir la patience de l'entendre : elle ne vous causera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera de pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. » A ces mots, il se leva de table ; et après s'être lavé les mains cent vingt fois, il revint prendre sa place, et nous fit le récit de son histoire en ces termes :

« Vous saurez, seigneurs, que sous le règne du calife Haroun al-Raschid, mon père vivoit à Bagdad où je suis né, et passoit pour un des plus riches marchands de la ville. Mais comme c'étoit un homme attaché à ses plaisirs, qui aimoit la débauche et négligeoit le soin de ses affaires, au lieu de recueillir de grands biens à sa mort, j'eus besoin de toute l'économie imaginable pour acquitter les dettes qu'il avoit laissées. Je vins pourtant à bout de les payer toutes ; et par mes

soins, ma petite fortune commença à prendre une face assez riante.

« Un matin que j'ouvrois ma boutique, une dame montée sur une mule, accompagnée d'un eunuque, et suivie de deux esclaves, passa près de ma porte et s'arrêta. Elle mit pied à terre à l'aide de l'eunuque, qui lui prêta la main, et lui dit : « Madame, je vous l'avois bien dit que vous veniez de trop bonne heure : vous voyez qu'il n'y a encore personne au bezestein ; si vous aviez voulu me croire, vous vous seriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. » Elle regarda de toutes parts, et voyant en effet qu'il n'y avoit pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne, elle s'en approcha en me saluant, et me pria de lui permettre qu'elle s'y reposât en attendant que les autres marchands arrivassent. Je répondis à son compliment comme je devois.....

Scheherazade n'en seroit pas demeurée en cet endroit, si le jour qu'elle vit paroître ne lui eût imposé silence. Le sultan des Indes, qui souhaitoit d'entendre la suite de cette histoire, attendit avec impatience la nuit suivante.

CXLII^e NUIT.

La sultane ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade, adressa la parole au sultan : « Sire, dit-elle, le marchand continua de cette sorte le récit qu'il avoit commencé :

« La dame s'assit dans ma boutique, et remarquant qu'il n'y avoit personne que l'eunuque et moi dans tout le bezestein, elle se découvrit le visage pour prendre l'air. Je n'ai jamais rien vu de si beau : la voir et l'aimer passionnément ce fut la même chose pour moi ; j'eus toujours les yeux attachés sur elle. Il me parut que mon attention ne lui étoit pas désagréable, car elle me donna tout le temps de la regarder à mon aise ; et elle ne se couvrit le visage que lorsque la crainte d'être aperçue l'y obligea.

« Après qu'elle se fut remise dans le même état qu'auparavant, elle me dit qu'elle cherchoit plusieurs sortes d'étoffes des plus belles et des plus riches qu'elle me nomma, et elle me demanda si j'en avois. « Hélas! madame, lui répondis-je, je suis un jeune marchand qui ne fais que commencer à m'établir : je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce,

et c'est une mortification pour moi de n'avoir rien à vous présenter de ce qui vous a fait venir au bezestein ; mais pour vous épargner la peine d'aller de boutique en boutique, dès que les marchands seront venus, j'irai, si vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous souhaitez ; ils m'en diront le prix au juste ; et sans aller plus loin, vous ferez ici vos emplettes.» Elle y consentit, et j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus long-temps, que je lui faisois accroire que les marchands qui avoient les étoffes qu'elle demandoit n'étoient pas encore arrivés.

« Je ne fus pas moins charmé de son esprit que je l'avois été de la beauté de son visage ; mais il fallut enfin me priver du plaisir de sa conversation ; je courus chercher les étoffes qu'elle désiroit ; et quand elle eut choisi celles qui lui plurent, nous en arrêtâmes le prix à cinq mille dragmes d'argent monnoyé. J'en fis un paquet, que je donnai à l'eunuque, qui le mit sous son bras. Elle se leva ensuite, et partit après avoir pris congé de moi ; je la conduisis des yeux jusqu'à la porte du bezestein, et je ne cessai de la regarder qu'elle ne fût remontée sur sa mule.

« La dame n'eut pas plus tôt disparu, que je m'aperçus que l'amour m'avoit fait faire une grande faute. Il m'avoit tellement troublé l'es-

prit, que je n'avois pas pris garde qu'elle s'en alloit sans payer, et que je ne lui avois pas seulement demandé qui elle étoit, ni où elle demeuroit. Je fis réflexion pourtant que j'étois redevable d'une somme considérable à plusieurs marchands, qui n'auroient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuser auprès d'eux le mieux qu'il me fut possible, en leur disant que je connoissois la dame. Enfin je revins chez moi aussi amoureux qu'embarrassé d'une si grosse dette.....

Scheherazade, en cet endroit, vit paroître le jour, et cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXLIII^e NUIT.

« J'avois prié mes créanciers, poursuivit le marchand, de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur payement : la huitaine échue, ils ne manquèrent pas de me presser de les satisfaire. Je les suppliai de m'accorder le même délai : ils y consentirent ; mais dès le lendemain, je vis arriver la dame montée sur sa mule, avec la même suite et à la même heure que la première fois. Elle vint droit à ma boutique. « Je vous ai fait un peu attendre, me dit-elle ; mais enfin je vous apporte l'argent des étoffes que je pris l'autre jour ; portez-le chez un changeur : qu'il voie s'il est de bon aloi, et si le compte y est. » L'eunuque, qui avoit l'argent, vint avec moi chez le changeur, et la somme se trouva juste et toute de bon argent. Je revins, et j'eus encore le bonheur d'entretenir la dame jusqu'à ce que toutes les boutiques du bezestein fussent ouvertes. Quoique nous ne parlassions que de choses très communes, elle leur donnoit néanmoins un tour qui les faisoit paroître nouvelles, et qui me fit voir que je ne m'étois pas trompé,

quand, dès la première conversation, j'avois jugé qu'elle avoit beaucoup d'esprit.

« Lorsque les marchands furent arrivés, et qu'ils eurent ouvert leurs boutiques, je portai ce que je devois à ceux chez qui j'avois pris des étoffes à crédit, et je n'eus pas de peine à obtenir d'eux qu'ils m'en confiassent d'autres que la dame m'avoit demandées. J'en levai pour mille pièces d'or, et la dame emporta encore la marchandise sans la payer, sans me rien dire, ni sans se faire connoître. Ce qui m'étonnoit, c'est qu'elle ne hasardoit rien, et que je demeurois sans caution et sans certitude d'être dédommagé en cas que je ne la revisse plus. « Elle me paie une somme assez considérable, me disois-je en moi-même ; mais elle me laisse redevable d'une autre qui l'est encore davantage. Seroit-ce une trompeuse, et seroit-il possible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner ? Les marchands ne la connoissent pas ; et c'est à moi qu'ils s'adresseront. » Mon amour ne fut pas assez puissant pour m'empêcher de faire là-dessus des réflexions chagrinantes. Mes alarmes augmentèrent même de jour en jour pendant un mois entier, qui s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de la dame. Enfin, les marchands s'impatientèrent ; et pour les satisfaire, j'étois prêt à vendre tout ce que j'avois, lorsque je la vis

revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

« Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peser l'or que je vous apporte. » Ces paroles achevèrent de dissiper ma frayeur, et redoublèrent mon amour. Avant que de compter les pièces d'or, elle me fit plusieurs questions : entre autres, elle me demanda si j'étois marié. Je lui répondis que non, et que je ne l'avois jamais été. Alors, en donnant l'or à l'eunuque, elle lui dit : « Prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. » L'eunuque se mit à rire ; et m'ayant tiré à l'écart, me fit peser l'or. Pendant que je le pesois, l'eunuque me dit à l'oreille : « A vous voir, je connois parfaitement que vous aimez ma maîtresse, et je suis surpris que vous n'ayez pas la hardiesse de lui découvrir votre amour ; elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de vos étoffes ; elle ne vient ici uniquement que parce que vous lui avez inspiré une passion violente : c'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler, il ne tiendra qu'à vous de l'épouser, si vous voulez. — Il est vrai, lui répondis-je, que j'ai senti naître de l'amour pour elle, dès le premier moment que je l'ai vue ; mais je n'osois aspirer au bonheur de lui plaire. Je suis tout à elle, et je ne man-

querai pas de reconnoître le bon office que vous me rendez. »

« Enfin, j'achevai de peser les pièces d'or; et pendant que je les remettois dans le sac, l'eunuque se tourna du côté de la dame, et lui dit que j'étois très content : c'étoit le mot dont ils étoient convenus entre eux. Aussitôt la dame, qui étoit assise, se leva, et partit en me disant qu'elle m'enverroit l'eunuque, et que je n'aurois qu'à faire ce qu'il me diroit de sa part.

« Je portai à chaque marchand l'argent qui lui étoit dû, et j'attendis impatiemment l'eunuque durant quelques jours. Il arriva enfin.

« Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, voilà le jour qui paroît. » A ces mots, elle garda le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXLIVe NUIT.

« Je fis bien des amitiés à l'eunuque, dit le marchand de Bagdad, et je lui demandai des nouvelles de la santé de sa maîtresse. « Vous êtes, me répondit-il, l'amant du monde le plus heureux ; elle est malade d'amour. On ne peut avoir plus d'envie de vous voir qu'elle en a ; et si elle disposoit de ses actions, elle viendroit vous chercher, et passeroit volontiers avec vous tous les momens de sa vie. — A son air noble et à ses manières honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'étoit quelque dame de considération. — Vous ne vous êtes pas trompé dans ce jugement, répliqua l'eunuque : elle est favorite de Zobéide, épouse du calife, qui l'aime d'autant plus chèrement, qu'elle l'a élevée dès son enfance, et qu'elle se repose sur elle de toutes les emplètes qu'elle a à faire. Dans le dessein qu'elle a de se marier, elle a déclaré à l'épouse du Commandeur des croyans qu'elle avoit jeté les yeux sur vous, et lui a demandé son consentement. Zobéide lui a dit qu'elle y consentoit ; mais qu'elle vouloit vous voir auparavant, afin de juger si elle avoit fait

un bon choix, et qu'en ce cas-là, elle feroit les frais de noces. C'est pourquoi, vous voyez que votre bonheur est certain. Si vous avez plu à la favorite, vous ne plairez pas moins à la maîtresse, qui ne cherche qu'à lui faire plaisir, et qui ne voudroit pas contraindre son inclination. Il ne s'agit donc plus que de venir au palais, et c'est pour cela que vous me voyez ici : c'est à vous de prendre votre résolution. — Elle est toute prise, lui repartis-je, et je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez me conduire. — Voilà qui est bien, reprit l'eunuque ; mais vous savez que les hommes n'entrent pas dans les appartemens des dames du palais, et qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret ; la favorite en a pris de justes. De votre côté, faites tout ce qui dépendra de vous ; mais surtout soyez discret, car il y va de votre vie. »

« Je l'assurai que je ferois exactement tout ce qui me seroit ordonné. « Il faut donc, me dit-il, que ce soir, à l'entrée de la nuit, vous vous rendiez à la mosquée que Zobéide, épouse du calife, a fait bâtir sur le bord du Tigre, et que là vous attendiez qu'on vous vienne chercher. » Je consentis à tout ce qu'il voulut. J'attendis la fin du jour avec impatience ; et quand elle fut venue, je partis. J'assistai à la prière d'une heure et

demie après le soleil couché, dans la mosquée, où je demeurai le dernier.

« Je vis bientôt aborder un bateau dont tous les rameurs étoient eunuques; ils débarquèrent et apportèrent dans la mosquée plusieurs grands coffres, après quoi ils se retirèrent; il n'en resta qu'un seul, que je reconnus pour celui qui avoit toujours accompagné la dame, et qui m'avoit parlé le matin. Je vis entrer aussi la dame; j'allai au-devant d'elle, en lui témoignant que j'étois prêt à exécuter ses ordres. « Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-elle; en disant cela, elle ouvrit un des coffres, et m'ordonna de me mettre dedans : c'est une chose, ajouta-t-elle, nécessaire pour votre sûreté et pour la mienne. Ne craignez rien, et laissez-moi disposer du reste. » J'en avois trop fait pour reculer; je fis ce qu'elle désiroit, et aussitôt elle referma le coffre à la clef. Ensuite l'eunuque qui étoit dans sa confidence appela les autres eunuques qui avoient apporté les coffres, et les fit tous reporter dans le bateau; puis la dame et son eunuque s'étant rembarqués, on commença à ramer pour me mener à l'appartement de Zobéide.

« Pendant ce temps-là, je faisois de sérieuses réflexions; et considérant le danger où j'étois, je me repentis de m'y être exposé. Je fis des vœux et des prières qui n'étoient guère de saison.

« Le bateau aborda devant la porte du palais du calife ; on déchargea les coffres, qui furent portés à l'appartement de l'officier des eunuques qui garde la clef de celui des dames, et n'y laisse rien entrer sans l'avoir bien visité auparavant. Cet officier étoit couché ; il fallut l'éveiller et le faire lever.

« Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je vois le jour qui commence à paroître. » Schahriar se leva pour aller tenir son conseil, et dans la résolution d'entendre le lendemain la suite d'une histoire qu'il avoit écoutée jusque-là avec plaisir.

CXLV^e NUIT.

Quelques momens avant le jour, la sultane des Indes s'étant réveillée, poursuivit de cette manière l'histoire du marchand de Bagdad :

« L'officier des eunuques, continua-t-il, fâché de ce qu'on avoit interrompu son sommeil, querella fort la favorite de ce qu'elle revenoit si tard. « Vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il : pas un de ces coffres ne passera que je ne l'aie fait ouvrir, et que je ne l'aie exactement visité. » En même temps, il commanda aux eunuques de les apporter devant lui l'un après l'autre, et de les ouvrir. Ils commencèrent par celui où j'étois enfermé ; ils le prirent et le portèrent. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer : je me crus au dernier moment de ma vie.

« La favorite, qui avoit la clef, protesta qu'elle ne la donneroit pas, et ne souffriroit jamais qu'on ouvrît ce coffre-là. « Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobéide, votre maîtresse et la mienne. Ce coffre, particulièrement, est rempli de marchandises précieuses, que des marchands

nouvellement arrivés m'ont confiées. Il y a de plus un nombre de bouteilles d'eau de la fontaine de Zemzem [1], envoyées de la Mecque : si quelqu'une venoit à se casser, les marchandises en seroient gâtées, et vous en répondriez ; la femme du Commandeur des croyans sauroit bien se venger de votre insolence. » Enfin, elle parla avec tant de fermeté, que l'officier n'eut pas la hardiesse de s'opiniâtrer à vouloir faire la visite, ni du coffre où j'étois, ni des autres. « Passez donc, dit-il en colère ; marchez. » On ouvrit l'appartement des dames, et l'on y porta tous les coffres.

« A peine y furent-ils, que j'entendis crier tout à coup : « Voilà le calife, voilà le calife. » Ces paroles augmentèrent ma frayeur à un point que je ne sais comment je n'en mourus pas sur-le-champ : c'étoit effectivement le calife. « Qu'apportez-vous donc dans ces coffres? dit-il à la favorite. — Commandeur des croyans, répondit-elle, ce sont des étoffes nouvellement arrivées, que l'épouse de votre majesté a souhaité qu'on lui montrât. — Ouvrez, ouvrez, reprit le calife; je les veux voir aussi. » Elle voulut s'en excuser,

[1] Cette fontaine est à la Mecque; et, selon les Mahométans, c'est la source que Dieu fit paroître en faveur d'Agar, après qu'Abraham eut été obligé de la chasser. On boit de son eau par dévotion, et l'on en envoie en présent aux princes et aux princesses.

en lui représentant que ces étoffes n'étoient propres que pour des dames, et que ce seroit ôter à son épouse le plaisir qu'elle se faisoit de les voir la première. « Ouvrez, vous dis-je, répliqua-t-il, je vous l'ordonne. » Elle lui remontra encore que sa majesté, en l'obligeant à manquer à sa maîtresse, l'exposoit à sa colère. « Non, non, repartit-il, je vous promets qu'elle ne vous en fera aucun reproche. Ouvrez seulement, et ne me faites pas attendre plus long-temps. »

« Il fallut obéir ; et je sentis alors de si vives alarmes, que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Le calife s'assit, et la favorite fit porter devant lui tous les coffres l'un après l'autre, et les ouvrit. Pour tirer les choses en longueur, elle lui faisoit remarquer toutes les beautés de chaque étoffe en particulier. Elle vouloit mettre sa patience à bout; mais elle n'y réussit pas. Comme elle n'étoit pas moins intéressée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étois, elle ne s'empressoit point à le faire apporter, et il ne restoit plus que celui-là à visiter : « Achevons, dit le calife; voyons encore ce qu'il y a dans ce coffre. » Je ne puis dire si j'étois vif ou mort en ce moment; mais je ne croyois pas échapper à un si grand danger.....

Scheherazade, à ces derniers mots, vit paroître le jour : elle interrompit sa narration; mais sur la fin de la nuit suivante elle continua ainsi :

CXLVI^e NUIT.

« Lorsque la favorite de Zobéide, poursuivit le marchand de Bagdad, vit que le calife vouloit absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étois : « Pour celui-ci, dit-elle, votre majesté me fera, s'il lui plaît, la grâce de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans : ce sont des choses que je ne lui puis montrer qu'en présence de son épouse. — Voilà qui est bien, dit le calife, je suis content, faites emporter vos coffres. » Elle les fit enlever aussitôt et porter dans sa chambre, où je commençai à respirer.

« Dès que les eunuques qui les avoient apportés se furent retirés, elle ouvrit promptement celui où j'étois prisonnier. « Sortez, me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier qui conduisoit à une chambre au-dessus : montez, et allez m'attendre. » Elle n'eut pas fermé la porte sur moi, que le calife entra, et s'assit sur le coffre d'où je venois de sortir. Le motif de cette visite étoit un mouvement de curiosité qui ne me regardoit pas. Ce prince vouloit faire des questions sur ce qu'elle avoit vu et entendu dans la ville. Ils s'entretinrent tous deux assez

long-temps; après quoi il la quitta enfin, et se retira dans son appartement.

« Lorsqu'elle se vit libre, elle me vint trouver dans la chambre où j'étois monté, et me fit bien des excuses de toutes les alarmes qu'elle m'avoit causées. « Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la vôtre; vous n'en devez pas douter, puisque j'ai souffert pour l'amour de vous et pour moi qui courois le même péril. Une autre à ma place n'auroit peut-être pas eu le courage de se tirer si bien d'une occasion si délicate. Il ne falloit pas moins de hardiesse ni de présence d'esprit; ou plutôt il falloit avoir tout l'amour que j'ai pour vous, pour sortir de cet embarras; mais rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. » Après nous être entretenus quelque temps avec beaucoup de tendresse : « Il est temps, me dit-elle, de vous reposer : couchez-vous. Je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéide ma maîtresse, à quelque heure du jour; et c'est une chose facile, car le calife ne la voit que la nuit. » Rassuré par ce discours, je dormis assez tranquillement; ou si mon sommeil fut quelquefois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréables, causées par l'espérance de posséder une dame qui avoit tant d'esprit et de beauté.

« Le lendemain, la favorite de Zobéide, avant

que de me faire paroître devant sa maîtresse, m'instruisit de la manière dont je devois soutenir sa présence, me dit à peu près les questions que cette princesse me feroit, et me dicta les réponses que j'y devois faire. Après cela, elle me conduisit dans une salle où tout étoit d'une propreté, d'une richesse et d'une magnificence surprenantes. Je n'y étois pas entré, que vingt dames esclaves, d'un âge déjà avancé, toutes vêtues d'habits riches et uniformes, sortirent du cabinet de Zobéide, et vinrent se ranger devant un trône en deux files égales, avec une grande modestie. Elles furent suivies de vingt autres dames toutes jeunes, et habillées de la même sorte que les premières, avec cette différence pourtant, que leurs habits avoient quelque chose de plus galant. Zobéide parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, et si chargée de pierreries et de toutes sortes de joyaux, qu'à peine pouvoit-elle marcher. Elle alla s'asseoir sur le trône. J'oubliois de vous dire que sa dame favorite l'accompagnoit, et qu'elle demeura debout à sa droite, pendant que les dames esclaves, un peu plus éloignées, étoient en foule des deux côtés du trône.

« Dès que la femme du calife fut assise, les esclaves qui étoient entrées les premières me firent signe d'approcher. Je m'avançai au milieu

des deux rangs qu'elles formoient, et me prosternai la tête contre le tapis qui étoit sous les pieds de la princesse. Elle m'ordonna de me relever, et me fit l'honneur de s'informer de mon nom, de ma famille et de l'état de ma fortune, à quoi je satisfis assez à son gré. Je m'en aperçus non seulement à son air, elle me le fit même connoître par les choses qu'elle eut la bonté de me dire. « J'ai bien de la joie, me dit-elle, que ma fille (c'est ainsi qu'elle appeloit sa dame favorite), car je la regarde comme telle, après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente; je l'approuve et je consens que vous vous mariez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos noces, mais auparavant, j'ai besoin de ma fille pour dix jours; pendant ce temps-là, je parlerai au calife et obtiendrai son consentement, et vous demeurerez ici : on aura soin de vous.....

En achevant ces paroles, Scheherazade aperçut le jour et cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

CXLVII^e NUIT.

« Je demeurai donc dix jours dans l'appartement des dames du calife, continua le marchand de Bagdad. Durant tout ce temps-là, je fus privé du plaisir de voir la dame favorite; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'ailleurs d'être très satisfait.

« Zobéide entretint le calife de la résolution qu'elle avoit prise de marier sa favorite; et ce prince, en lui laissant la liberté de faire là-dessus ce qui lui plairoit, accorda une somme considérable à la favorite pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés, Zobéide fit dresser le contrat de mariage qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des noces se firent : on appela les musiciens, les danseurs et les danseuses, et il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie du mariage, la dame favorite fut conduite au bain d'un côté, et moi d'un autre; et sur le soir m'étant mis à table, on me servit toutes sortes de mets et de ragoûts, entre autres un ragoût à l'ail, comme celui dont on vient de

me forcer de manger. Je le trouvai si bon, que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais, pour mon malheur, m'étant levé de table, je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver; et c'étoit une négligence qui ne m'étoit jamais arrivée jusqu'alors.

« Comme il étoit nuit, on supplea à la clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instrumens se firent entendre, on dansa, on fit mille jeux : tout le palais retentissoit de cris de joie. On nous introduisit, ma femme et moi, dans une grande salle, où l'on nous fit asseoir sur deux trônes. Les femmes qui la servoient lui firent changer plusieurs fois d'habits, et lui peignirent le visage de différentes manières, selon la coutume pratiquée au jour des noces; et chaque fois qu'on lui changeoit d'habillement, on me la faisoit voir.

« Enfin toutes ces cérémonies finirent, et l'on nous conduisit dans la chambre nuptiale. Dès qu'on nous y eut laissés seuls, je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser; mais au lieu de répondre à mes transports, elle me repoussa fortement, et se mit à faire des cris épouvantables qui attirèrent bientôt dans la chambre toutes les dames de l'appartement, qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étois demeuré immobile,

sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. « Notre chère sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé depuis le peu de temps que nous vous avons quittée? Apprenez-le-nous, afin que nous vous secourions. — Otez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux ce vilain homme que voilà. — Hé, madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colère? — Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, et vous ne vous êtes pas lavé les mains! Croyez-vous que je veuille souffrir qu'un homme si malpropre s'approche de moi pour m'empester? Couchez-le par terre, ajouta-t-elle en s'adressant aux dames, et qu'on m'apporte un nerf de bœuf. » Elles me renversèrent aussitôt, et tandis que les unes me tenoient par les bras et les autres par les pieds, ma femme, qui avoit été servie en diligence, me frappa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux dames : « Prenez-le : qu'on l'envoie au lieutenant de police, et qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail. » A ces paroles, je m'écriai : « Grand Dieu! je suis rompu et brisé de coups, et pour surcroît d'affliction, on me condamne encore à avoir la main coupée! Et pourquoi? pour avoir mangé d'un ragoût à l'ail, et pour avoir oublié de me laver les mains!

Quelle colère pour un si petit sujet! Peste soit du ragoût à l'ail! Maudits soient le cuisinier qui l'a apprêté, et celui qui l'a servi! »

La sultane Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva en riant de toute sa force de la colère de la dame favorite, et fort curieux d'apprendre le dénoûment de cette histoire.

CXLVIII^e NUIT.

Le lendemain, Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi le fil de son discours de la nuit précédente :

« Toutes les dames, dit le marchand de Bagdad, qui m'avoient vu recevoir mille coups de nerf de bœuf, eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de me faire couper la main. « Notre chère sœur et notre bonne dame, dirent-elles à la favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. C'est un homme, à la vérité, qui ne sait pas vivre, qui ignore votre rang et les égards que vous méritez ; mais nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise, et de la lui pardonner. — Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle, je veux qu'il apprenne à vivre, et qu'il porte des marques si sensibles de sa malpropreté, qu'il ne s'avisera de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail sans se souvenir ensuite de se laver les mains. » Elles ne se rebutèrent pas de son refus ; elles se jetèrent à ses pieds, et lui baisant la main : « Notre bonne dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, modérez votre colère, et accordez-nous la grâce que nous

vous demandons. » Elle ne leur répondit rien, mais elle se leva; et après m'avoir dit mille injures, elle sortit de la chambre. Toutes les dames la suivirent, et me laissèrent seul dans une affliction inconcevable.

« Je demeurai dix jours sans voir personne qu'une vieille esclave qui venoit m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. « Elle est malade, me dit la vieille esclave, de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer. Pourquoi aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver les mains après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail? — Est-il possible, dis-je alors en moi-même, que la délicatesse de ces dames soit si grande, et qu'elles soient si vindicatives pour une faute si légère? » J'aimois cependant ma femme, malgré sa cruauté, et je ne laissai pas de la plaindre.

« Un jour l'esclave me dit : « Votre épouse est guérie, elle est allée au bain, et elle m'a dit qu'elle vous viendroit voir demain. Ainsi, ayez encore patience, et tâchez de vous accommoder à son humeur. C'est d'ailleurs une personne très sage, très raisonnable et très chérie de toutes les dames qui sont auprès de Zobéide, notre respectable maîtresse. »

« Véritablement ma femme vint le lendemain et me dit d'abord : « Il faut que je sois bien bonne

de venir vous revoir après l'offense que vous m'avez faite. Mais je ne puis me résoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aie puni comme vous le méritez, pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. » En achevant ces mots, elle appela des dames qui me couchèrent par terre par son ordre; et après qu'elles m'eurent lié, elle prit un rasoir, et eut la barbarie de me couper elle-même les quatre pouces. Une des dames appliqua d'une certaine racine pour arrêter le sang; mais cela n'empêcha pas que je ne m'évanouisse par la quantité que j'en avois perdu, et par le mal que j'avois souffert.

« Je revins de mon évanouissement, et l'on me donna du vin à boire pour me faire reprendre des forces. « Ah, madame! dis-je alors à mon épouse, si jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu d'une fois, je me laverai les mains cent vingt fois avec du kali, de la cendre de la même plante, et du savon. — Hé bien, dit ma femme, à cette condition, je veux bien oublier le passé, et vivre avec vous comme avec mon mari. »

« Voilà, seigneur, ajouta le marchand de Bagdad en s'adressant à la compagnie, la raison pourquoi vous avez vu que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui étoit devant moi.....

Le jour qui commençoit à paroître ne permit pas à Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais le lendemain elle reprit la parole dans ces termes :

CXLIX^e NUIT.

Sire, le marchand de Bagdad acheva de raconter ainsi son histoire :

« Les dames n'appliquèrent pas seulement sur mes plaies de la racine que j'ai dite pour étancher le sang, elles y mirent aussi du baume de la Mecque, qu'on ne pouvoit pas soupçonner d'être falsifié, puisqu'elles l'avoient pris dans l'apothicairerie du calife. Par la vertu de ce baume admirable, je fus parfaitement guéri en peu de jours, et nous demeurâmes ensemble, ma femme et moi, dans la même union que si je n'eusse jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avois toujours joui de ma liberté, je m'ennuyois fort d'être enfermé dans le palais du calife ; néanmoins je n'en voulois rien témoigner à mon épouse, de peur de lui déplaire. Elle s'en aperçut ; elle ne demandoit pas mieux elle-même que d'en sortir. La reconnoissance seule la retenoit auprès de Zobéide. Mais elle avoit de l'esprit, et elle représenta si bien à sa maîtresse la contrainte où j'étois de ne pas vivre dans la ville avec les gens de ma condition, comme j'avois toujours fait, que cette bonne princesse aima

mieux se priver du plaisir d'avoir auprès d'elle sa favorite, que de ne lui pas accorder ce que nous souhaitions tous deux également.

« C'est pourquoi, un mois après notre mariage, je vis paroître mon épouse avec plusieurs eunuques qui portoient chacun un sac d'argent. Quand ils se furent retirés : « Vous ne m'avez rien marqué, dit-elle, de l'ennui que vous cause le séjour de la cour; mais je m'en suis fort bien aperçue, et j'ai heureusement trouvé moyen de vous rendre content. Zobéide, ma maîtresse, nous permet de nous retirer du palais, et voilà cinquante mille sequins dont elle nous fait présent pour nous mettre en état de vivre commodément dans la ville. Prenez-en dix mille, et allez nous acheter une maison. »

« J'en eus bientôt trouvé une pour cette somme; et l'ayant fait meubler magnifiquement, nous y allâmes loger. Nous prîmes un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, et nous nous donnâmes un fort bel équipage. Enfin, nous commençâmes à mener une vie fort agréable; mais elle ne fut pas de longue durée. Au bout d'un an, ma femme tomba malade, et mourut en peu de jours.

« J'aurois pu me remarier et continuer de vivre honorablement à Bagdad; mais l'envie de voir le monde m'inspira un autre dessein. Je

vendis ma maison; et après avoir acheté plusieurs sortes de marchandises, je me joignis à une caravane, et passai en Perse. De là, je pris la route de Samarcande [1], d'où je suis venu m'établir en cette ville. »

« Voilà, sire, dit le pourvoyeur qui parloit au sultan de Çasgar, l'histoire que raconta hier ce marchand de Bagdad à la compagnie où je me trouvai. « Cette histoire, dit le sultan, a quelque chose d'extraordinaire; mais elle n'est pas comparable à celle du petit bossu. » Alors le médecin juif s'étant avancé, se prosterna devant le trône de ce prince, et lui dit en se relevant : « Sire, si votre majesté veut avoir aussi la bonté de m'écouter, je me flatte qu'elle sera satisfaite de l'histoire que j'ai à lui conter. — Hé bien, parle, lui dit le sultan; mais si elle n'est pas plus surprenante que celle du bossu, n'espère pas que je te donne la vie.....

La sultane Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit ainsi son discours :

[1] Samarcande, ancienne et grande ville d'Asie, au pays des Usbecks, capitale du royaume du même nom, avec une académie célèbre et un château où Tamerlan faisoit sa résidence ordinaire. On y fait un grand commerce, surtout des fruits exquis qui viennent dans son terrain. Elle est dans une belle situation sur la rivière de Sogde, assez près des frontières de Perse.

CLe NUIT.

Sire, dit Scheherazade, le médecin juif voyant le sultan de Casgar disposé à l'entendre, prit ainsi la parole :

HISTOIRE RACONTÉE PAR LE MÉDECIN JUIF.

« Sire, pendant que j'étudiois en médecine à Damas, et que je commençois à y exercer ce bel art avec quelque réputation, un esclave me vint chercher pour aller voir un malade chez le gouverneur de la ville. Je m'y rendis, et l'on m'introduisit dans une chambre où je trouvai un jeune homme très bien fait, fort abattu du mal qu'il souffroit. Je le saluai en m'asseyant près de lui; il ne répondit point à mon compliment, mais il me fit signe des yeux pour me marquer qu'il m'entendoit, et qu'il me remercioit. « Seigneur, lui dis-je, je vous prie de me donner la main, que je vous tâte le pouls. » Au lieu de tendre la main droite, il me présenta la gauche, de quoi je fus extrêmement surpris. « Voilà, dis-je en moi-même, une grande ignorance, de ne savoir pas que l'on présente la main droite à un médecin, et non pas la gauche. » Je ne laissai pas

de lui tâter le pouls; et après avoir écrit une ordonnance, je me retirai.

« Je continuai mes visites pendant neuf jours; et toutes les fois que je lui voulus tâter le pouls, il me tendit la main gauche. Le dixième jour, il me parut se bien porter, et je lui dis qu'il n'avoit plus besoin que d'aller au bain. Le gouverneur de Damas qui étoit présent, pour me marquer combien il étoit content de moi, me fit revêtir en sa présence d'une robe très riche, en me disant qu'il me faisoit médecin de l'hôpital de la ville, et médecin ordinaire de sa maison, où je pouvois aller librement manger à sa table quand il me plairoit.

« Le jeune homme me fit aussi de grandes amitiés, et me pria de l'accompagner au bain. Nous y entrâmes; et quand ses gens l'eurent déshabillé, je vis que la main droite lui manquoit. Je remarquai même qu'il n'y avoit pas long-temps qu'on la lui avoit coupée : c'étoit aussi la cause de sa maladie que l'on m'avoit cachée; et tandis qu'on y appliquoit des médicamens propres à le guérir promptement, on m'avoit appelé pour empêcher que la fièvre qui l'avoit pris n'eût de mauvaises suites. Je fus assez surpris et fort affligé de le voir en cet état; il le remarqua bien sur mon visage. « Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main

coupée; je vous en dirai quelque jour le sujet, et vous entendrez une histoire des plus surprenantes. »

« Après que nous fûmes sortis du bain, nous nous mîmes à table, nous nous entretînmes ensuite, et il me demanda s'il pouvoit, sans altérer sa santé, s'aller promener hors de la ville, au jardin du gouverneur. Je lui répondis que non seulement il le pouvoit, mais qu'il lui étoit même très salutaire de prendre l'air. « Si cela est, répliqua-t-il, et que vous vouliez bien me tenir compagnie, je vous conterai là mon histoire. » Je repartis que j'étois tout à lui le reste de la journée. Aussitôt, il commanda à ses gens d'apporter de quoi faire la collation; puis nous partîmes et nous nous rendîmes au jardin du gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade; et après nous être assis sur un tapis que ses gens étendirent sous un arbre qui faisoit un bel ombrage, le jeune homme me fit de cette sorte le récit de son histoire :

« Je suis né à Moussoul, et ma famille est une des plus considérables de la ville. Mon père étoit l'aîné de dix enfans que mon aïeul laissa en mourant, tous en vie et mariés. Mais de ce grand nombre de frères, mon père fut le seul qui eut des enfans, encore n'eut-il que moi. Il prit un très grand soin de mon éducation, et me fit ap-

prendre tout ce qu'un enfant de ma condition ne devoit pas ignorer.....

« Mais, sire, dit Scheherazade en s'arrêtant en cet endroit, l'aurore qui paroît m'impose silence. » A ces mots elle se tut, et le sultan se leva.

CLI^e NUIT.

Le lendemain, Scheherazade reprit la suite de son discours de la nuit précédente. Le médecin juif, dit-elle, continuant de parler au sultan de Casgar :

« Le jeune homme de Moussoul, ajouta-t-il, poursuivit ainsi son histoire :

« J'étois déjà grand, et je commençois à fréquenter le monde, lorsqu'un vendredi je me trouvai à la prière de midi avec mon père et mes oncles, dans la grande mosquée de Moussoul. Après la prière, tout le monde se retira, hors mon père et mes oncles, qui s'assirent sur le tapis qui régnoit par toute la mosquée. Je m'assis aussi avec eux ; et s'entretenant de plusieurs choses, la conversation tomba insensiblement sur les voyages. Ils vantèrent les beautés et les singularités de quelques royaumes et de leurs villes principales ; mais un de mes oncles dit, que si l'on en vouloit croire le rapport uniforme d'une infinité de voyageurs, il n'y avoit pas au monde un plus beau pays que l'Égypte, et un plus beau fleuve que le Nil ; et ce qu'il en raconta m'en donna une si grande idée, que dès ce

moment, je conçus le désir d'y voyager. Ce que mes autres oncles purent dire pour donner la préférence à Bagdad et au Tigre, en appelant Bagdad le véritable séjour de la religion musulmane et la métropole de toutes les villes de la terre, ne fit pas la même impression sur moi. Mon père appuya le sentiment de celui de ses frères qui avoit parlé en faveur de l'Égypte, ce qui me causa beaucoup de joie. « Quoi qu'on en veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a pas vu l'Égypte n'a pas vu ce qu'il y a de plus singulier au monde. La terre y est toute d'or, c'est-à-dire si fertile, qu'elle enrichit ses habitans. Toutes les femmes y charment, ou par leur beauté, ou par leurs manières agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un fleuve plus admirable? Quelle eau fut jamais plus légère et plus délicieuse? Le limon même qu'il entraîne avec lui dans son débordement n'engraisse-t-il pas les campagnes, qui produisent sans travail mille fois plus que les autres terres avec toute la peine que l'on prend à les cultiver? Écoutez ce qu'un poète, obligé d'abandonner l'Égypte, disoit aux Égyptiens :

« Votre Nil vous comble tous les jours de « biens; c'est pour vous uniquement qu'il vient « de si loin. Hélas! en m'éloignant de vous, mes « larmes vont couler aussi abondamment que « ses eaux. Vous allez continuer de jouir de ses

« douceurs, tandis que je suis condamné à m'en « priver malgré moi. »

« Si vous regardez, ajouta mon père, du côté de l'isle que forment les deux branches du Nil les plus grandes, quelle variété de verdure, quel émail de toutes sortes de fleurs, quelle quantité prodigieuse de villes, de bourgades, de canaux et de mille autres objets agréables! Si vous tournez les yeux de l'autre côté en remontant vers l'Éthiopie, combien d'autres sujets d'admiration! Je ne puis mieux comparer la verdure de tant de campagnes arrosées par les différens canaux du Nil, qu'à des émeraudes brillantes enchâssées dans de l'argent. N'est-ce pas la ville de l'univers la plus vaste, la plus peuplée et la plus riche, que le grand Caire? Que d'édifices magnifiques, tant publics que particuliers! Si vous allez jusqu'aux pyramides, vous serez saisis d'étonnement; vous demeurerez immobiles à l'aspect de ces masses de pierres d'une grosseur énorme qui s'élèvent jusqu'aux cieux! Vous serez obligés d'avouer qu'il faut que les Pharaons qui ont employé à les construire tant de richesses et tant d'hommes, aient surpassé tous les monarques qui sont venus après eux, non seulement en Égypte, mais sur la terre même, en magnificence et en invention, pour avoir laissé des monumens si dignes de leur mémoire. Ces monumens

si anciens, que les savans ne sauroient convenir entre eux du temps qu'on les a élevés, subsistent encore aujourd'hui, et dureront autant que les siècles. Je passe sous silence les villes maritimes du royaume d'Égypte, comme Damiette, Rosette, Alexandrie, où je ne sais combien de nations vont chercher mille sortes de grains et de toiles, et mille autres choses pour la commodité et les délices des hommes. Je vous en parle avec connoissance : j'y ai passé quelques années de ma jeunesse, que je compterai tant que je vivrai pour les plus agréables de toute ma vie. »

Scheherazade parloit ainsi lorsque la lumière du jour qui commençoit à naître vint frapper ses yeux : elle demeura aussitôt dans le silence; mais sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

CLII^e NUIT.

« Mes oncles n'eurent rien à répliquer à mon père, poursuivit le jeune homme de Moussoul, et demeurèrent d'accord de tout ce qu'il venoit de dire du Nil, du Caire et de tout le royaume d'Égypte. Pour moi, j'en eus l'imagination si remplie, que je n'en dormis pas de la nuit. Peu de temps après, mes oncles firent bien connoître eux-mêmes combien ils avoient été frappés du discours de mon père. Ils lui proposèrent de faire tous ensemble le voyage d'Égypte : il accepta la proposition ; et comme ils étoient de riches marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisoient les préparatifs de leur départ : j'allai trouver mon père ; je le suppliai, les larmes aux yeux, de me permettre de l'accompagner et de m'accorder un fonds de marchandises pour en faire le débit moi-même. « Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le voyage d'Égypte : la fatigue en est trop grande ; et de plus, je suis persuadé que vous vous y perdriez. » Ces paroles ne m'ôtèrent pas l'envie de voyager ; j'employai le crédit de

mes oncles auprès de mon père : ils obtinrent enfin que j'irois seulement jusqu'à Damas, où ils me laisseroient pendant qu'ils continueroient leur voyage jusqu'en Égypte. « La ville de Damas, dit mon père, a aussi ses beautés, et il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusque-là. » Quelque désir que j'eusse de voir l'Égypte, après ce que je lui en avois ouï dire, il étoit mon père, je me soumis à sa volonté.

« Je partis donc de Moussoul avec mes oncles et lui. Nous traversâmes la Mésopotamie; nous passâmes l'Euphrate; nous arrivâmes à Alep, où nous séjournâmes peu de jours; et de là, nous nous rendîmes à Damas, dont l'abord me surprit très agréablement. Nous logeâmes tous dans un même khan. Je vis une ville grande, peuplée, remplie de beau monde et très bien fortifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces jardins délicieux qui sont aux environs, comme nous le pouvons voir d'ici; et nous convînmes que l'on avoit raison de dire que Damas étoit au milieu d'un paradis. Mes oncles enfin songèrent à continuer leur route; ils prirent soin auparavant de vendre mes marchandises; ce qu'ils firent si avantageusement pour moi, que j'y gagnai cinq cents pour cent. Cette vente produisit une somme

considérable, dont je fus ravi de me voir possesseur.

« Mon père et mes oncles me laissèrent donc à Damas, et poursuivirent leur voyage. Après leur départ, j'eus une grande attention à ne pas dépenser mon argent inutilement. Je louai néanmoins une maison magnifique : elle étoit toute de marbre, ornée de peintures à feuillage d'or et d'azur ; elle avoit un jardin où l'on voyoit de très beaux jets d'eau. Je la meublai, non pas à la vérité aussi richement que la magnificence du lieu le demandoit, mais du moins assez proprement pour un jeune homme de ma condition. Elle avoit autrefois appartenu à un des principaux seigneurs de la ville, nommé Modoun Abdalraham, et elle appartenoit alors à un riche marchand joaillier, à qui je n'en payois que deux scherifs [1] par mois. J'avois un assez grand nombre de domestiques ; je vivois honorablement, je donnois quelquefois à manger aux gens avec qui j'avois fait connoissance, et quelquefois j'allois manger chez eux : c'est ainsi que je passois le temps à Damas en attendant le retour de mon père. Aucune passion ne troubloit mon repos ; et le commerce des honnêtes gens faisoit mon unique occupation.

« Un jour que j'étois assis à la porte de ma

[1] Un scherif vaut autant qu'un sequin.

maison, et que je prenois le frais, une dame fort proprement habillée, et qui paroissoit fort bien faite, vint à moi, et me demanda si je ne vendois pas des étoffes. En disant cela, elle entra dans le logis.....

En cet endroit, Scheherazade voyant qu'il étoit jour, se tut; et la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes:

CLIII^e NUIT.

« Quand je vis, dit le jeune homme de Moussoul, que la dame étoit entrée dans ma maison, je me levai, je fermai la porte, et la fis entrer dans une salle où je la priai de s'asseoir. « Madame, lui dis-je, j'ai eu des étoffes qui étoient dignes de vous être montrées; mais je n'en ai plus présentement, et j'en suis très fâché. » Elle ôta le voile qui lui couvroit le visage, et fit briller à mes yeux une beauté dont la vue me fit sentir des mouvemens que je n'avois point encore éprouvés. « Je n'ai pas besoin d'étoffes, me répondit-elle, je viens seulement pour vous voir et passer la soirée avec vous, si vous l'avez pour agréable: je ne vous demande qu'une légère collation.

« Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits et des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit; enfin, je n'avois point encore passé de nuit si agréablement que je passai celle-là. Le lendemain matin, je voulus mettre dix scherifs dans la main de la dame; mais elle la retira brusquement. « Je ne

suis pas venue vous voir dans un esprit d'intérêt, et vous me faites une injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi, autrement je ne vous reverrai plus. » En même temps elle tira dix scherifs de sa bourse, et me força de les prendre. « Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après le coucher du soleil. » A ces mots, elle prit congé de moi; et je sentis qu'en partant elle emportoit mon cœur avec elle.

« Au bout de trois jours, elle ne manqua pas de venir à l'heure marquée, et je ne manquai pas de la recevoir avec toute la joie d'un homme qui l'attendoit impatiemment. Nous passâmes la soirée et la nuit comme la première fois; et le lendemain, en me quittant, elle promit de me revenir voir encore dans trois jours; mais elle ne voulut point partir que je n'eusse reçu dix nouveaux scherifs.

« Étant revenue pour la troisième fois, et lorsque le vin nous eut échauffés tous deux, elle me dit: « Mon cher cœur, que pensez-vous de moi? Ne suis-je pas belle et amusante? — Madame, lui répondis-je, cette question, ce me semble, est assez inutile : toutes les marques d'amour que je vous donne doivent vous persuader que je vous aime. Je suis charmé de vous voir et de vous posséder! Vous êtes ma reine, ma sultane! Vous faites tout le bonheur de ma vie! — Ah! je

suis assurée, me dit-elle, que vous cesseriez de tenir ce langage, si vous aviez vu une dame de mes amies qui est plus jeune et plus belle que moi! Elle a l'humeur si enjouée, qu'elle feroit rire les gens les plus mélancoliques. Il faut que je vous l'amène ici. Je lui ai parlé de vous; et sur ce que je lui en ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a priée de lui procurer ce plaisir; mais je n'ai pas osé la satisfaire sans vous en avoir parlé auparavant. — Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira; mais quelque chose que vous me puissiez dire de votre amie, je défie tous ses attraits de vous ravir mon cœur, qui est si fortement attaché à vous, que rien n'est capable de l'en détacher. — Prenez-y bien garde, répliqua-t-elle; je vous avertis que je vais mettre votre amour à une étrange épreuve. »

« Nous en demeurâmes là, et le lendemain en me quittant, au lieu de dix scherifs, elle m'en donna quinze que je fus obligé d'accepter. « Souvenez-vous, me dit-elle, que vous aurez dans deux jours une nouvelle hôtesse, songez à la bien recevoir; nous viendrons à l'heure accoutumée, après le coucher du soleil. » Je fis orner la salle, et préparer une belle collation pour le jour où elles devoient venir.....

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante, elle reprit la parole dans ces termes:

CLIVe NUIT.

Sire, le jeune homme de Moussoul continuant de raconter son histoire au médecin juif :

« J'attendis, dit-il, les deux dames avec impatience, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilèrent l'une et l'autre ; et si j'avois été surpris de la beauté de la première, j'eus sujet de l'être bien davantage lorsque je vis son amie. Elle avoit des traits réguliers, un visage parfait, un teint vif, et des yeux si brillans, que j'en pouvois à peine soutenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisoit, et la suppliai de m'excuser si je ne la recevois pas comme elle le méritoit. « Laissons là les complimens, me dit-elle ; ce seroit à moi à vous en faire sur ce que vous avez permis que mon amie m'amenât ici ; mais puisque vous voulez bien me souffrir, quittons les cérémonies, et ne songeons qu'à nous réjouir. »

« Comme j'avois donné ordre qu'on nous servît la collation dès que les dames seroient arrivées, nous nous mîmes bientôt à table. J'étois vis-à-vis de la nouvelle venue, qui ne cessoit de me regarder en souriant. Je ne pus résister à ses

regards vainqueurs ; et elle se rendit maîtresse de mon cœur sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant; et loin de se contraindre, elle me dit des choses assez vives.

« L'autre dame, qui nous observoit, n'en fit d'abord que rire. « Je vous l'avois bien dit, s'écria-t-elle en m'adressant la parole, que vous trouveriez mon amie charmante, et je m'aperçois que vous avez déjà violé le serment que vous m'avez fait de m'être fidèle. — Madame, lui répondis-je en riant aussi comme elle, vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je manquois de civilité pour une dame que vous m'avez amenée et que vous chérissez; vous pourriez me reprocher l'une et l'autre que je ne saurois pas faire les honneurs de ma maison.

« Nous continuâmes de boire; mais à mesure que le vin nous échauffoit, la nouvelle dame et moi nous nous agacions avec si peu de retenue, que son amie en conçut une jalousie violente, dont elle nous donna bientôt une marque bien funeste. Elle se leva, et sortit en nous disant qu'elle alloit revenir; mais peu de momens après, la dame qui étoit restée avec moi changea de visage ; il lui prit de grandes convulsions ; et enfin elle rendit l'âme entre mes bras, tandis que j'appelois du monde pour m'aider à la secourir.

Je sors aussitôt, je demande l'autre dame; mes gens me dirent qu'elle avoit ouvert la porte de la rue, et qu'elle s'en étoit allée. Je soupçonnai alors, et rien n'étoit plus véritable, que c'étoit elle qui avoit causé la mort de son amie. Effectivement, elle avoit eu l'adresse et la malice de mettre d'un poison très violent dans la dernière tasse qu'elle lui avoit présentée elle-même.

« Je fus vivement affligé de cet accident. « Que ferai-je? dis-je alors en moi-même. Que vais-je devenir? » Comme je crus qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, je fis lever par mes gens, à la clarté de la lune et sans bruit, une des grandes pièces de marbre dont la cour de ma maison étoit pavée, et fis creuser en diligence une fosse où ils enterrèrent le corps de la jeune dame. Après qu'on eut remis la pièce de marbre, je pris un habit de voyage avec tout ce que j'avois d'argent, et je fermai tout, jusqu'à la porte de ma maison, que je scellai et cachetai de mon sceau. J'allai trouver le marchand joaillier qui en étoit le propriétaire; je lui payai ce que je lui devois de loyer, avec une année d'avance; et lui donnant la clef, je le priai de me la garder. « Une affaire pressante, lui dis-je, m'oblige à m'absenter pour quelque temps; il faut que j'aille trouver mes oncles au Caire. » Enfin, je pris congé de lui; et dans le moment, je montai à

cheval, et partis avec mes gens qui m'attendoient.....

Le jour qui commençoit à paroître imposa silence à Scheherazade en cet endroit. La nuit suivante elle reprit son discours de cette sorte:

CLV^e NUIT.

« Mon voyage fut heureux, poursuivit le jeune homme de Moussoul; j'arrivai au Caire sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. J'y trouvai mes oncles, qui furent fort étonnés de me voir. Je leur dis pour excuse que je m'étois ennuyé de les attendre, et que ne recevant d'eux aucunes nouvelles, mon inquiétude m'avoit fait entreprendre ce voyage. Ils me reçurent fort bien, et promirent de faire en sorte que mon père ne me sût pas mauvais gré d'avoir quitté Damas sans sa permission. Je logeai avec eux dans le même khan, et vis tout ce qu'il y avoit de beau à voir au Caire.

« Comme ils avoient achevé de vendre leurs marchandises, ils parloient de s'en retourner à Moussoul, et ils commençoient déjà à faire les préparatifs de leur départ; mais n'ayant pas vu tout ce que j'avois envie de voir en Égypte, je quittai mes oncles, et allai me loger dans un quartier fort éloigné de leur khan, et je ne parus point qu'ils ne fussent partis. Ils me cherchèrent long-temps par toute la ville; mais ne me trouvant point, ils jugèrent que le remords d'être

venu en Égypte contre la volonté de mon père, m'avoit obligé de retourner à Damas sans leur en rien dire, et ils partirent dans l'espérance de m'y rencontrer, et de me prendre en passant.

« Je restai donc au Caire après leur départ, et j'y demeurai trois ans pour satisfaire pleinement la curiosité que j'avois de voir toutes les merveilles de l'Égypte. Pendant ce temps-là, j'eus soin d'envoyer de l'argent au marchand joaillier, en lui mandant de me conserver sa maison; car j'avois dessein de retourner à Damas, et de m'y arrêter encore quelques années. Il ne m'arriva point d'aventure au Caire qui mérite de vous être racontée; mais vous allez, sans doute, être fort surpris de celle que j'éprouvai quand je fus de retour à Damas.

« En arrivant en cette ville, j'allai descendre chez le marchand joaillier, qui me reçut avec joie, et qui voulut m'accompagner lui-même jusque dans ma maison, pour me faire voir que personne n'y étoit entré pendant mon absence. En effet, le sceau étoit encore en son entier sur la serrure. J'entrai, et trouvai toutes choses dans le même état où je les avois laissées.

« En nettoyant et en balayant la salle où j'avois mangé avec les dames, un de mes gens trouva un collier d'or en forme de chaîne, où il y avoit d'espace en espace dix perles très grosses et très

parfaites; il me l'apporta, et je le reconnus pour celui que j'avois vu au cou de la jeune dame qui avoit été empoisonnée. Je compris qu'il s'étoit détaché, et qu'il étoit tombé sans que je m'en fusse aperçu. Je ne pus le regarder sans verser des larmes, en me souvenant d'une personne si aimable, et que j'avois vue mourir d'une manière si funeste. Je l'enveloppai et le mis précieusement dans mon sein.

« Je passai quelques jours à me remettre de la fatigue de mon voyage; après quoi, je commençai à voir les gens avec qui j'avois fait autrefois connoissance. Je m'abandonnai à toutes sortes de plaisirs, et insensiblement je dépensai tout mon argent. Dans cette situation, au lieu de vendre mes meubles, je résolus de me défaire du collier; mais je me connoissois si peu en perles, que je m'y pris fort mal, comme vous l'allez entendre.

« Je me rendis au bezestein, où tirant à part un crieur, et lui montrant le collier, je lui dis que je le voulois vendre, et que je le priois de le faire voir aux principaux joailliers. Le crieur fut surpris de voir ce bijou. « Ah, la belle chose! s'écria-t-il, après l'avoir regardé long-temps avec admiration. Jamais nos marchands n'ont rien vu de si riche! Je vais leur faire un grand plaisir; et vous ne devez pas douter qu'ils ne le mettent

à un haut prix à l'envi l'un de l'autre. » Il me mena à une boutique, et il se trouva que c'étoit celle du propriétaire de ma maison. « Attendez-moi ici, me dit le crieur, je reviendrai bientôt vous apporter la réponse. »

« Tandis qu'avec beaucoup de secret il alla de marchand en marchand montrer le collier, je m'assis près du joaillier, qui fut bien aise de me voir, et nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes. Le crieur revint; et me prenant en particulier, au lieu de me dire qu'on estimoit le collier pour le moins deux mille scherifs, il m'assura qu'on n'en vouloit donner que cinquante. « C'est qu'on m'a dit, ajouta-t-il, que les perles étoient fausses : voyez si vous voulez le donner à ce prix-là. » Comme je le crus sur sa parole, et que j'avois besoin d'argent : « Allez, lui dis-je; je m'en rapporte à ce que vous me dites, et à ceux qui s'y connoissent mieux que moi : livrez-le, et m'en apportez l'argent tout à l'heure. »

« Le crieur m'étoit venu offrir cinquante scherifs de la part du plus riche joaillier du bezestein, qui n'avoit fait cette offre que pour me sonder et savoir si je connoissois bien la valeur de ce que je mettois en vente. Ainsi, il n'eut pas plus tôt appris ma réponse, qu'il mena le crieur avec lui chez le lieutenant de police, à

qui montrant le collier : « Seigneur, dit-il, voilà un collier qu'on m'a volé; et le voleur, déguisé en marchand, a eu la hardiesse de venir l'exposer en vente, et il est actuellement dans le bezestein. Il se contente, poursuivit-il, de cinquante scherifs pour un joyau qui en vaut deux mille : rien ne sauroit mieux prouver que c'est un voleur. »

« Le lieutenant de police m'envoya arrêter sur-le-champ ; et lorsque je fus devant lui, il me demanda si le collier qu'il tenoit à la main n'étoit pas celui que je venois de mettre en vente au bezestein. Je lui répondis qu'oui. « Et est-il vrai, reprit-il, que vous le voulez livrer pour cinquante scherifs? » J'en demeurai d'accord. « Hé bien, dit-il alors d'un ton moqueur, qu'on lui donne la bastonnade : il nous dira bientôt, avec son bel habit de marchand, qu'il n'est qu'un franc voleur ; qu'on le batte jusqu'à ce qu'il l'avoue. » La violence des coups de bâton me fit faire un mensonge : je confessai, contre la vérité, que j'avois volé le collier ; et aussitôt le lieutenant de police me fit couper la main.

« Cela causa un grand bruit dans le bezestein, et je fus à peine de retour chez moi, que je vis arriver le propriétaire de la maison. « Mon fils, me dit-il, vous paroissez un jeune homme si sage et si bien élevé, comment est-il possible

que vous ayez commis une action aussi indigne que celle dont je viens d'entendre parler? Vous m'avez instruit vous-même de votre bien, et je ne doute pas qu'il ne soit tel que vous me l'avez dit. Que ne m'avez-vous demandé de l'argent? je vous en aurois prêté; mais après ce qui vient d'arriver, je ne puis souffrir que vous logiez plus long-temps dans ma maison: prenez votre parti; allez chercher un autre logement. » Je fus extrêmement mortifié de ces paroles; je priai le joaillier, les larmes aux yeux, de me permettre de rester encore trois jours dans sa maison; ce qu'il m'accorda.

« Hélas! m'écriai-je, quel malheur et quel affront! Oserai-je retourner à Moussoul? Tout ce que je pourrai dire à mon père sera-t-il capable de lui persuader que je suis innocent? »

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle continua cette histoire dans ces termes:

CLVI^e NUIT.

« Trois jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune homme de Moussoul, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du lieutenant de police avec le propriétaire de ma maison et le marchand qui m'avoit accusé faussement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenoit; mais au lieu de me répondre, ils me lièrent et me garrottèrent en m'accablant d'injures, en me disant que le collier appartenoit au gouverneur de Damas, qui l'avoit perdu depuis plus de trois ans, et qu'en même temps une de ses filles avoit disparu. Jugez de l'état où je me trouvai en apprenant cette nouvelle! Je pris néanmoins ma résolution. « Je dirai la vérité au gouverneur, disois-je en moi-même; ce sera à lui de me pardonner ou de me faire mourir. »

« Lorsqu'on m'eut conduit devant lui, je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion, et j'en tirai un bon augure. Il me fit délier; et puis s'adressant au marchand joaillier, mon accusateur, et au propriétaire de ma maison : « Est-ce là, leur dit-il, l'homme qui a ex-

posé en vente le collier de perles? » Ils ne lui eurent pas plus tôt répondu que oui, qu'il dit : « Je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier, et je suis fort étonné qu'on lui ait fait une si grande injustice. » Rassuré par ces paroles : « Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis en effet très innocent. Je suis persuadé même que le collier n'a jamais appartenu à mon accusateur, que je n'ai jamais vu, et dont l'horrible perfidie est cause qu'on m'a traité si indignement. Il est vrai que j'ai confessé que j'avois fait le vol; mais j'ai fait cet aveu contre ma conscience, pressé par les tourmens, et pour une raison que je suis prêt à vous dire, si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. — J'en sais déjà assez, répliqua le gouverneur, pour vous rendre tout à l'heure une partie de la justice qui vous est due. Qu'on ôte d'ici, continua-t-il, le faux accusateur, et qu'il souffre le même supplice qu'il a fait souffrir à ce jeune homme, dont l'innocence m'est connue. »

« On exécuta sur-le-champ l'ordre du gouverneur. Le marchand joaillier fut emmené et puni comme il le méritoit. Après cela, le gouverneur ayant fait sortir tout le monde, me dit: « Mon fils, racontez-moi sans crainte de quelle manière ce collier est tombé entre vos mains, et ne me déguisez rien. » Alors, je lui découvris

tout ce qui s'étoit passé, et lui avouai que j'avois mieux aimé passer pour un voleur, que de révéler cette tragique aventure. « Grand Dieu! s'écria le gouverneur dès que j'eus achevé de parler, vos jugemens sont incompréhensibles, et nous devons nous y soumettre sans murmurer! Je reçois avec une soumission entière le coup dont il vous a plu de me frapper. » Ensuite m'adressant la parole : « Mon fils, me dit-il, après avoir écouté la cause de votre disgrâce, dont je suis très affligé, je veux vous faire aussi le récit de la mienne. Apprenez que je suis père de ces deux dames dont vous venez de m'entretenir..... »

En achevant ces derniers mots, Scheherazade vit paroître le jour; elle interrompit sa narration, et sur la fin de la nuit suivante elle continua de cette manière :

CLVII^e NUIT.

Sire, dit-elle, voici le discours que le gouverneur de Damas tint au jeune homme de Moussoul : « Mon fils, dit-il, sachez donc que la première dame qui a eu l'effronterie de vous aller chercher jusque chez vous étoit l'aînée de toutes mes filles. Je l'avois mariée au Caire à un de ses cousins, au fils de mon frère. Son mari mourut; elle revint chez moi corrompue par mille méchancetés qu'elle avoit apprises en Égypte. Avant son arrivée, sa cadette, qui est morte d'une manière si déplorable entre vos bras, étoit fort sage, et ne m'avoit jamais donné aucun sujet de me plaindre de ses mœurs. Son aînée fit avec elle une liaison étroite, et la rendit insensiblement aussi méchante qu'elle. Le jour qui suivit la mort de sa cadette, comme je ne la vis pas en me mettant à table, j'en demandai des nouvelles à son aînée qui étoit revenue au logis; mais au lieu de me répondre, elle se mit à pleurer si amèrement, que j'en conçus un présage funeste. Je la pressai de m'instruire de ce que je voulois savoir. « Mon père, me répondit-elle en sanglotant, je ne puis vous dire autre chose,

sinon que ma sœur prit hier son plus bel habit, son beau collier de perles, sortit, et n'a point paru depuis. » Je fis chercher ma fille par toute la ville, mais je ne pus rien apprendre de son malheureux destin. Cependant l'aînée, qui se repentoit sans doute de sa fureur jalouse, ne cessa de s'affliger et de pleurer la mort de sa sœur : elle se priva même de toute nourriture, et mit fin par là à ses déplorables jours. Voilà, continua le gouverneur, quelle est la condition des hommes; tels sont les malheurs auxquels ils sont exposés! Mais, mon fils, ajouta-t-il, comme nous sommes tous deux également infortunés, unissons nos déplaisirs, ne nous abandonnons point l'un l'autre. Je vous donne en mariage une troisième fille que j'ai : elle est plus jeune que ses sœurs, et ne leur ressemble nullement par sa conduite. Elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eue; et je puis vous assurer qu'elle est d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne, et après ma mort, vous serez vous et elle mes seuls héritiers. »

« Seigneur, lui dis-je, je suis confus de toutes vos bontés, et je ne pourrai jamais vous en marquer assez de reconnoissance. — Brisons là, interrompit-il, ne consumons pas le temps en vains discours. » En disant cela, il fit appeler des té-

moins; ensuite j'épousai sa fille sans cérémonie.

« Il ne se contenta pas d'avoir fait punir le marchand joaillier qui m'avoit faussement accusé, il fit confisquer à mon profit tous ses biens, qui sont très considérables. Enfin, depuis que vous venez chez le gouverneur, vous avez pu voir en quelle considération je suis auprès de lui. Je vous dirai de plus qu'un homme envoyé par mes oncles en Égypte exprès pour m'y chercher, ayant en passant découvert que j'étois en cette ville, me rendit hier une lettre de leur part. Ils me mandent la mort de mon père, et m'invitent à aller recueillir sa succession à Moussoul; mais comme l'alliance et l'amitié du gouverneur m'attachent à lui, et ne me permettent pas de m'en éloigner, j'ai renvoyé l'exprès avec une procuration pour me faire tenir tout ce qui m'appartient. Après ce que vous venez d'entendre, j'espère que vous me pardonnerez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie, en vous présentant la main gauche au lieu de la droite. »

« Voilà, dit le médecin juif au sultan de Casgar, ce que me raconta le jeune homme de Moussoul. Je demeurai à Damas tant que le gouverneur vécut; après sa mort, comme j'étois à la fleur de mon âge, j'eus la curiosité de voyager. Je parcourus toute la Perse, et allai dans les Indes;

et enfin je suis venu m'établir dans votre capitale, où j'exerce avec honneur la profession de médecin. »

Le sultan de Casgar trouva cette dernière histoire assez agréable. « J'avoue, dit-il au juif, que ce que tu viens de raconter est extraordinaire : mais franchement, l'histoire du bossu l'est encore davantage et bien plus réjouissante; ainsi, n'espère pas que je te donne la vie non plus qu'aux autres; je vais vous faire pendre tous quatre. — Attendez de grâce, sire, s'écria le tailleur en s'avançant et se prosternant aux pieds du sultan : puisque votre majesté aime les histoires plaisantes, celle que j'ai à lui conter ne lui déplaira pas. — Je veux bien t'écouter aussi, lui dit le sultan; mais ne te flatte pas que je te laisse vivre, à moins que tu ne me dises quelque aventure plus divertissante que celle du bossu. » Alors le tailleur, comme s'il eût été sûr de son fait, prit la parole avec confiance, et commença son récit dans ces termes :

HISTOIRE QUE RACONTA LE TAILLEUR.

« Sire, un bourgeois de cette ville me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnoit hier matin à ses amis : je me rendis chez lui de très bonne heure, et j'y trouvai environ vingt personnes.

« Nous n'attendions plus que le maître de la maison, qui étoit sorti pour quelque affaire, lorsque nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très proprement habillé, fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous; et pour faire honneur au maître du logis, nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le sofa. Il étoit prêt à le faire, lorsque, apercevant un barbier qui étoit de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière, et voulut sortir. Le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. « Où allez-vous? lui dit-il. Je vous amène avec moi pour me faire l'honneur d'être d'un festin que je donne à mes amis, et à peine êtes-vous entré que vous voulez sortir. — Seigneur, répondit le jeune homme, au nom de Dieu, je vous supplie de ne me pas retenir, et de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable barbier que voilà : quoiqu'il soit né dans un pays où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Éthiopien; mais il a l'âme encore plus noire et plus horrible que le visage.....

Le jour qui parut en cet endroit empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais la nuit suivante elle reprit ainsi sa narration :

CLVIII^e NUIT.

« Nous demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le tailleur, et nous commençâmes à concevoir une très mauvaise opinion du barbier, sans savoir si le jeune étranger avoit raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisoit un si horrible portrait. Le maître de la maison pria l'étranger de nous apprendre le sujet qu'il avoit de haïr le barbier.

« Seigneurs, nous dit alors le jeune homme, vous saurez que ce maudit barbier est cause que je suis boiteux, et qu'il m'est arrivé la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer; c'est pourquoi j'ai fait serment d'abandonner tous les lieux où il seroit, et de ne pas demeurer même dans une ville où il demeureroit : c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad où je le laissai, et que j'ai fait un si long voyage pour venir m'établir en cette ville, au milieu de la Grande-Tartarie, comme en un endroit où je me flattois de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici : cela m'oblige, seigneurs, à me

priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre ville dès aujourd'hui, et m'aller cacher, si je puis, dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vue. »

« En achevant ces paroles, il voulut nous quitter; mais le maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec nous, et de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avoit pour le barbier, qui, pendant tout ce temps-là, avoit les yeux baissés et gardoit le silence. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison, et enfin le jeune homme, cédant à nos instances, s'assit sur le sofa, et après avoir tourné le dos au barbier, de peur de le voir, nous raconta ainsi son histoire :

« Mon père tenoit dans la ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premières charges; mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvoit mériter. Il n'eut que moi d'enfant; et quand il mourut, j'avois déjà l'esprit formé, et j'étois en âge de disposer des grands biens qu'il m'avoit laissés. Je ne les dissipai point follement; j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

« Je n'avois point encore eu de passion, et loin d'être sensible à l'amour, j'avouerai, peut-être à ma honte, que j'évitois avec soin le commerce des femmes. Un jour que j'étois dans une

rue, je vis venir devant moi une grande troupe de dames; pour ne les pas rencontrer, j'entrai dans une petite rue devant laquelle je me trouvois, et je m'assis sur un banc près d'une porte. J'étois vis-à-vis d'une fenêtre où il y avoit un vase de très belles fleurs, et j'avois les yeux attachés dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit : je vis paroître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi; et en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un souris qui m'inspira autant d'amour pour elle que j'avois eu d'aversion jusque-là pour toutes les femmes. Après avoir arrosé ses fleurs, et m'avoir lancé un regard plein de charmes, qui acheva de me percer le cœur, elle referma sa fenêtre, et me laissa dans un trouble et dans un désordre inconcevables.

« J'y serois demeuré bien long-temps, si le bruit que j'entendis dans la rue ne m'eût pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, et vis que c'étoit le premier cadi de la ville, monté sur une mule, et accompagné de cinq ou six de ses gens : il mit pied à terre à la porte de la maison dont la jeune dame avoit ouvert une fenêtre; il y entra, ce qui me fit juger qu'il étoit son père.

« Je revins chez moi dans un état bien diffé-

rent de celui où j'étois lorsque j'en étois sorti : agité d'une passion d'autant plus violente, que je n'en avois jamais senti l'atteinte, je me mis au lit avec une grosse fièvre, qui répandit une grande affliction dans ma maison. Mes parens, qui m'aimoient, alarmés d'une maladie si prompte, accoururent en diligence, et m'importunèrent fort pour en apprendre la cause, que je me gardois bien de leur dire. Mon silence leur causa une inquiétude que les médecins ne purent dissiper, parce qu'ils ne connoissoient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remèdes, au lieu de diminuer.

« Mes parens commençoient à désespérer de ma vie, lorsqu'une vieille dame de leur connoissance, informée de ma maladie, arriva. Elle me considéra avec beaucoup d'attention; et après m'avoir examiné, elle connut, je ne sais par quel hasard, le sujet de ma maladie. Elle les prit en particulier, les pria de la laisser seule avec moi, et de faire retirer tous mes gens.

« Tout le monde étant sorti de la chambre, elle s'assit au chevet de mon lit : « Mon fils, me dit-elle, vous vous êtes obstiné jusqu'à présent à cacher la cause de votre mal; mais je n'ai pas besoin que vous me la déclariez : j'ai assez d'expérience pour pénétrer ce secret, et vous ne me désavouerez pas quand je vous aurai dit que c'est

l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison, pourvu que vous me fassiez connoître qui est l'heureuse dame qui a su toucher un cœur aussi insensible que le vôtre; car vous avez la réputation de ne pas aimer les dames, et je n'ai pas été la dernière à m'en apercevoir; mais enfin, ce que j'avois prévu est arrivé; et je suis ravie de trouver l'occasion d'employer mes talens à vous tirer de peine....

« Mais, sire, dit la sultane Scheherazade en cet endroit, je vois qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt, fort impatient d'entendre la suite d'une histoire dont il avoit écouté le commencement avec plaisir.

CLIX^e NUIT.

Sire, dit le lendemain Scheherazade, le jeune homme boiteux poursuivant son histoire :

« La vieille dame, dit-il, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse ; mais quoiqu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osois découvrir le fond de mon cœur. Je me tournai seulement du côté de la dame, et poussai un profond soupir, sans lui rien dire. « Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de me parler, ou si c'est manque de confiance en moi ? Doutez-vous de l'effet de ma promesse ? Je pourrois vous citer une infinité de jeunes gens de votre connoissance qui ont été dans la même peine que vous, et que j'ai soulagés. »

« Enfin, la bonne dame me dit tant d'autres choses encore, que je rompis le silence ; je lui déclarai mon mal ; je lui appris l'endroit où j'avois vu l'objet qui le causoit, et lui expliquai toutes les circonstances de mon aventure. « Si vous réussissez, lui dis-je, et que vous me procuriez le bonheur de voir cette beauté charmante, et de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter sur ma reconnois-

sance. — Mon fils, me répondit la vieille dame, je connois la personne dont vous me parlez; elle est, comme vous l'avez fort bien jugé, fille du premier cadi de cette ville. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez : c'est la plus belle et la plus aimable dame de Bagdad; mais, ce qui me chagrine, c'est qu'elle est très fière et d'un très difficile accès. Vous savez combien nos gens de justice sont exacts à faire observer les dures lois qui retiennent les femmes dans une contrainte si gênante : ils le sont encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles, et le cadi que vous avez vu est lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble. Comme ils ne font que prêcher à leurs filles que c'est un grand crime de se montrer aux hommes, elles en sont si fortement prévenues pour la plupart, qu'elles n'ont des yeux dans les rues que pour se conduire, lorsque la nécessité les oblige à sortir. Je ne dis pas absolument que la fille du premier cadi soit de cette humeur; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que de celui du père. Plût à Dieu que vous aimassiez quelque autre dame! je n'aurois pas tant de difficultés à surmonter que j'en prévois. J'y emploierai néanmoins tout mon savoir-faire; mais il faudra du temps pour y réussir. Cependant, ne laissez

pas de prendre courage, et ayez de la confiance en moi. »

« La vieille me quitta; et comme je me représentai vivement tous les obstacles dont elle venoit de me parler, la crainte que j'eus qu'elle ne réussît pas dans son entreprise augmenta mon mal. Elle revint le lendemain, et je lus sur son visage qu'elle n'avoit rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : « Mon fils, je ne m'étois pas trompée; j'ai à surmonter autre chose que la vigilance d'un père : vous aimez un objet insensible qui se plaît à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer; elle ne veut pas leur donner le moindre soulagement. Elle m'a écoutée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait souffrir; mais dès que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir et de l'entretenir, elle m'a dit, en me jetant un regard terrible : « Vous êtes bien hardie « de me faire cette proposition; je vous défends « de me revoir jamais, si vous voulez me tenir « de pareils discours. »

« Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la vieille, je ne suis pas aisée à rebuter; et pourvu que la patience ne vous manque pas, j'espère que je viendrai à bout de mon dessein.

« Pour abréger ma narration, dit le jeune

homme, je vous dirai que cette bonne messagère fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus irrita mon mal à un point, que les médecins m'abandonnèrent absolument. J'étois donc regardé comme un homme qui n'attendoit que la mort, lorsque la vieille vint me donner la vie.

« Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : « Songez au présent que vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte. » Ces paroles produisirent un effet merveilleux : je me levai sur mon séant, et lui répondis avec transport : « Le présent ne vous manquera pas. Qu'avez-vous à me dire? — Mon cher seigneur, reprit-elle, vous n'en mourrez pas, et j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé, et fort content de moi. Hier lundi, j'allai chez la dame que vous aimez, et je la trouvai en bonne humeur ; je pris d'abord un visage triste, je poussai de profonds soupirs en abondance, et laissai couler quelques larmes. « Ma bonne mère, me dit-elle, qu'avez-vous ? « Pourquoi paroissez-vous si affligée? » Hélas ! ma chère et honorable dame, lui répondis-je, je viens de chez le jeune seigneur de qui je vous parlois l'autre jour; c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous : c'est un grand dom-

mage, je vous assure, et il y a bien de la cruauté de votre part. « Je ne sais, répliqua-t-elle, pour-« quoi vous voulez que je sois cause de sa mort? « Comment puis-je y avoir contribué? — Comment? lui repartis-je. Hé, ne vous disois-je pas l'autre jour qu'il étoit assis devant votre fenêtre lorsque vous l'ouvrîtes pour arroser votre vase de fleurs? Il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous représente tous les jours; depuis ce moment, il languit, et son mal s'est tellement augmenté, qu'il est enfin réduit au pitoyable état que j'ai eu l'honneur de vous dire.....

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante elle poursuivit dans ces termes l'histoire du jeune boiteux de Bagdad :

CLX^e NUIT.

Sire, la vieille dame continuant de rapporter au jeune homme malade d'amour l'entretien qu'elle avoit eu avec la fille du cadi :

« Vous vous souvenez bien, madame, ajoutai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lorsque je voulus vous parler de sa maladie, et vous proposer un moyen de le délivrer du danger où il étoit : je retournai chez lui après vous avoir quittée ; et il ne connut pas plus tôt, en me voyant, que je ne lui apportois pas une réponse favorable, que son mal redoubla. Depuis ce temps-là, madame, il est prêt à perdre la vie, et je ne sais si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui. »

« Voilà ce que je lui dis, ajouta la vieille. La crainte de votre mort l'ébranla, et je vis son visage changer de couleur. « Ce que vous me « racontez, dit-elle, est-il bien vrai? et n'est-il « effectivement malade que pour l'amour de moi? — Ah! madame, repartis-je, cela n'est que trop véritable. Plût à Dieu que cela fût faux! — Et « croyez-vous, reprit-elle, que l'espérance de « me voir et de me parler pût contribuer à le

« tirer du péril où il est? — Peut-être bien, lui dis-je; et si vous me l'ordonnez, j'essaierai ce remède. — Hé bien, répliqua-t-elle en soupi-« rant, faites-lui donc espérer qu'il me verra; « mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres « faveurs, à moins qu'il n'aspire à m'épouser, et « que mon père ne consente à notre mariage. — Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté : je vais trouver ce jeune seigneur, et lui annoncer qu'il aura le plaisir de vous entretenir. — Je ne vois pas un temps plus commode à lui « faire cette grâce, dit-elle, que vendredi pro-« chain, pendant que l'on fera la prière de midi. « Qu'il observe quand mon père sera sorti pour « y aller, et qu'il vienne aussitôt se présenter « devant la maison, s'il se porte assez bien pour « cela. Je le verrai arriver par ma fenêtre, et je « descendrai pour lui ouvrir. Nous nous entre-« tiendrons durant le temps de la prière, et il se « retirera avant le retour de mon père. »

« Nous sommes au mardi, continua la vieille : vous pouvez jusqu'à vendredi reprendre vos forces, et vous disposer à cette entrevue. » A mesure que la bonne dame parloit, je sentois diminuer mon mal, ou plutôt je me trouvai guéri à la fin de son discours.

« Prenez, lui dis-je, en lui donnant ma bourse qui étoit toute pleine : c'est à vous seule que je

dois ma guérison ; je tiens cet argent mieux employé que celui que j'ai donné aux médecins, qui n'ont fait que me tourmenter pendant ma maladie.

« La dame m'ayant quitté, je me sentis assez de force pour me lever. Mes parens, ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens, et se retirèrent chez eux.

« Le vendredi matin, la vieille arriva dans le temps que je commençois à m'habiller et que je choisissois l'habit le plus propre de ma garde-robe. « Je ne vous demande pas, me dit-elle, comment vous vous portez : l'occupation où je vous vois me fait assez connoître ce que je dois penser là-dessus ; mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier cadi? — Cela consumeroit trop de temps, lui répondis-je ; je me contenterai de faire venir un barbier, et de me faire raser la tête et la barbe. » Aussitôt, j'ordonnai à un de mes esclaves d'en chercher un qui fût habile dans sa profession, et fort expéditif.

« L'esclave m'amena ce malheureux barbier que vous voyez, qui me dit, après m'avoir salué : « Seigneur, il me paroît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. » Je lui répondis que je sortois d'une maladie. « Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux,

et que sa grâce vous accompagne toujours. — J'espère, lui répliquai-je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. — Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie Dieu qu'il vous conserve la santé. Dites-moi présentement de quoi il s'agit; j'ai apporté mes rasoirs et mes lancettes : souhaitez-vous que je vous rase ou que je vous tire du sang? — Je viens de vous dire, repris-je, que je sors de maladie; et vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser ; dépêchez-vous, et ne perdons pas le temps à discourir, car je suis pressé, et l'on m'attend à midi précisément.....

Scheherazade se tut en achevant ces paroles à cause du jour qui paroissoit. Le lendemain elle reprit son discours de cette manière :

CLXIe NUIT.

« Le barbier, dit le jeune boiteux de Bagdad, employa beaucoup de temps à déplier sa trousse et à préparer ses rasoirs : au lieu de mettre de l'eau dans son bassin, il tira de sa trousse un astrolabe fort propre, sortit de ma chambre, et alla au milieu de la cour d'un pas grave prendre la hauteur du soleil. Il revint avec la même gravité, et en rentrant : « Vous serez bien aise, seigneur, me dit-il, d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au vendredi dix-huitième de la lune de safar, de l'an 653 [1], depuis la retraite de notre grand prophète de la Mecque à Médine, et de l'an 7320 [2] de l'époque du grand Iskender aux

[1] Cette année 653 de l'hégire, époque commune à tous les mahométans, répond à l'an 1255, depuis la naissance de J. C. On peut conjecturer de là, que ces contes ont été composés en arabe vers ce temps.

[2] Pour ce qui est de l'an 7320, l'auteur s'est trompé dans cette supposition. L'an 653 de l'hégire, et 1255 de J. C. ne tombe qu'en l'an 1557 de l'ère, ou époque des Seleucides, la même que celle d'Alexandre-le-Grand, qui est ici appelé Iskender aux deux cornes, selon l'expression des Arabes.

deux cornes, et que la conjonction de Mars et de Mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur temps qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il est, pour vous faire raser. Mais d'un autre côté, cette même conjonction est d'un mauvais présage pour vous : elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une incommodité qui vous durera le reste de vos jours. Vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur ; je serois fâché qu'il vous arrivât. »

« Jugez, seigneurs, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier si babillard et si extravagant ! Quel fâcheux contre-temps pour un amant qui se préparoit à un rendez-vous ! J'en fus choqué. « Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère, de vos avis et de vos prédictions. Je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'astrologie ; vous êtes venu ici pour me raser : ainsi, rasez-moi, ou vous retirez, que je fasse venir un autre barbier. »

« Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel sujet avez-vous de vous mettre en colère ? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas, et que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès ? Vous n'avez demandé

qu'un barbier, et vous avez en ma personne le meilleur barbier de Bagdad, un médecin expérimenté, un chimiste très profond, un astrologue qui ne se trompe point, un grammairien achevé, un parfait rhétoricien, un logicien subtil, un mathématicien accompli dans la géométrie, dans l'arithmétique, dans l'astronomie et dans tous les raffinemens de l'algèbre; un historien qui sait l'histoire de tous les royaumes de l'univers. Outre cela, je possède toutes les parties de la philosophie : j'ai dans ma mémoire toutes nos lois et toutes nos traditions. Je suis poète, architecte : mais que ne suis-je pas! Il n'y a rien de caché pour moi dans la nature. Feu monsieur votre père, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, étoit bien persuadé de mon mérite : il me chérissoit, me caressoit, et ne cessoit de me citer dans toutes les compagnies où il se trouvoit, comme le premier homme du monde. Je veux par reconnoissance et par amitié pour lui m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, et vous garantir de tous les malheurs dont les astres pourront vous menacer. »

« A ce discours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire. « Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun, et voulez-vous commencer à me raser? »

En cet endroit, Scheherazade cessa de poursuivre l'histoire du boiteux de Bagdad, parce qu'elle aperçut le jour; mais la nuit suivante elle en reprit ainsi la suite :

CLXII^e NUIT.

Le jeune boiteux continuant son histoire : « Seigneur, me répliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appelant babillard : tout le monde au contraire me donne l'honorable titre de silencieux. J'avois six frères, que vous auriez pu, avec raison, appeler babillards ; et afin que vous les connoissiez, l'aîné se nommoit Bacbouc, le second Bakbarah, le troisième Bakhac, le quatrième Alcouz, le cinquième Alnaschar, et le sixième Schacabac. C'étoient des discoureurs importuns ; mais moi, qui suis leur cadet, je suis grave et concis dans mes discours. »

« De grâce, seigneurs, mettez-vous à ma place : quel parti pouvois-je prendre en me voyant si cruellement assassiné ? « Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisoit la dépense de ma maison, qu'il s'en aille et me laisse en repos : je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. — Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours ? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher ; c'est vous qui m'avez fait venir ; et cela étant ainsi, je jure, foi de musulman, que

je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aie rasé. Si vous ne connoissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute. Feu monsieur votre père me rendoit plus de justice : toutes les fois qu'il m'envoyoit querir pour lui tirer du sang, il me faisoit asseoir auprès de lui ; et alors c'étoit un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenois. Je le tenois dans une admiration continuelle ; je l'enlevois ; et quand j'avois achevé : « Ah ! s'écrioit-il, vous êtes une source « inépuisable de science ! Personne n'approche « de la profondeur de votre savoir ! — Mon cher « seigneur, lui répondois-je, vous me faites plus « d'honneur que je ne mérite. Si je dis quelque « chose de beau, j'en suis redevable à l'audience « favorable que vous avez la bonté de me donner : « ce sont vos libéralités qui m'inspirèrent toutes « ces pensées sublimes qui ont le bonheur de « vous plaire. » Un jour, qu'il étoit charmé d'un discours admirable que je venois de lui faire : « Qu'on lui donne, dit-il, cent pièces d'or, « et qu'on le revête d'une de mes plus riches « robes. » Je reçus ce présent sur-le-champ : aussitôt, je tirai son horoscope, et je le trouvai le plus heureux du monde. Je poussai même encore plus loin la reconnoissance, car je lui tirai du sang avec les ventouses. »

Le barbier n'en demeura pas là ; il enfila un

autre discours qui dura une grosse demi-heure. Fatigué de l'entendre, et chagrin de voir que le temps s'écouloit sans que j'en fusse plus avancé, je ne savois plus que lui dire. « Non, m'écriai-je, il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens.....

La clarté du jour qui se faisoit voir dans l'appartement de Schahriar obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le lendemain elle continua son récit de cette manière :

CLXIII^e NUIT.

« Je crus, dit le jeune boiteux de Bagdad, que je réussirois mieux en prenant le barbier par la douceur. « Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez là tous vos beaux discours, et m'expédiez promptement : une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déjà dit. » A ces mots, il se mit à rire. « Ce seroit une chose bien louable, dit-il, si notre esprit demeuroit toujours dans la même situation, si nous étions toujours sages et prudens : je veux croire néanmoins, que si vous vous êtes mis en colère contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur ; c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions, et vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre père et de votre aïeul : ils venoient me consulter dans toutes leurs affaires ; et je puis dire, sans vanité, qu'ils se louoient fort de mes conseils. Voyez-vous, seigneur, on ne réussit presque jamais dans ce qu'on entreprend, si l'on n'a recours aux avis des personnes éclairées. On ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne

conseil d'un habile homme. Je vous suis tout acquis, et vous n'avez qu'à me commander. »

« Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tête, et qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire? Rasez-moi donc, ou retirez-vous. » En disant cela, je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

« Quand il vit que j'étois fâché tout de bon : « Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas; nous allons commencer. » Effectivement, il me lava la tête, et se mit à me raser; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir, qu'il s'arrêta pour me dire : « Seigneur, vous êtes prompt; vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi, à cause de mon âge, de ma science et de mes vertus éclatantes..... »

« Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, et ne parlez plus. — C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous presse; je vais parier que je ne me trompe pas. — Hé, il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis; vous devriez déjà m'avoir rasé. — Modérez votre ardeur, répliqua-t-il; vous n'avez peut-être pas bien pensé à

ce que vous allez faire : quand on fait les choses avec précipitation, on s'en repent presque toujours. Je voudrois que vous me disiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je vous en dirois mon sentiment. Vous avez du temps de reste, puisque l'on ne vous attend qu'à midi, et qu'il ne sera midi que dans trois heures. — Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je : les gens d'honneur et de parole préviennent le temps qu'on leur a donné ; mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous, je tombe dans les défauts des barbiers babillards : achevez vite de me raser. »

« Plus je témoignois d'empressement, et moins il en avoit à m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe ; puis laissant son astrolabe, il reprit son rasoir.....

Scheherazade voyant paroître le jour, garda le silence. La nuit suivante elle poursuivit ainsi l'histoire commencée :

CLXIVe NUIT.

« Le barbier, continua le jeune boiteux, quitta encore son rasoir, prit une seconde fois son astrolabe, et me laissa à demi rasé pour aller voir quelle heure il étoit précisément. Il revint. « Seigneur, me dit-il, je savois bien que je ne me trompois pas; il y a encore trois heures jusqu'à midi, j'en suis assuré, ou toutes les règles de l'astronomie sont fausses. — Juste ciel! m'écriai-je, ma patience est à bout; je n'y puis plus tenir. Maudit barbier, barbier de malheur, peu s'en faut que je ne me jette sur toi, et que je ne t'étrangle! — Doucement, monsieur, me dit-il d'un air froid, sans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez donc pas de retomber malade? Ne vous emportez pas, vous allez être servi dans un moment. » En disant ces paroles, il remit son astrolabe dans sa trousse, reprit son rasoir, qu'il repassa sur le cuir qu'il avoit attaché à sa ceinture, et recommença de me raser; mais en me rasant, il ne put s'empêcher de parler. « Si vous vouliez, seigneur, me dit-il, m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerois quelque conseil

dont vous pourriez vous trouver bien. » Pour le contenter, je lui dis que des amis m'attendoient à midi pour me régaler et se réjouir avec moi du retour de ma santé.

« Quand le barbier entendit parler de régal : « Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres ! s'écria-t-il. Vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi ; je l'avois oublié, et je n'ai encore fait aucun préparatif. — Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aille manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni ; je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera : je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez, car j'en ai d'excellent dans ma cave ; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser ; et souvenez-vous qu'au lieu que mon père vous faisoit des présens pour vous entendre parler, je vous en fais moi pour vous faire taire. »

« Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnois. « Dieu vous récompensera, s'écria-t-il, de la grâce que vous me faites ; mais montrez-moi tout à l'heure ces provisions, afin que je voie s'il y aura de quoi bien régaler mes amis : je veux qu'ils soient contens de la bonne chère que je leur ferai. — J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, et de quoi

faire quatre entrées. » Je donnai ordre à un esclave d'apporter tout cela sur-le-champ avec quatre grandes cruches de vin. « Voilà qui est bien, reprit le barbier ; mais il faudroit des fruits et de quoi assaisonner la viande. » Je lui fis encore donner ce qu'il demandoit. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre ; et comme cet examen dura près d'une demi-heure, je pestois, j'enrageois ; mais j'avois beau pester et enrager, le bourreau ne s'en pressoit pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, et me rasa quelques momens ; puis s'arrêtant tout à coup : « Je n'aurois jamais cru, seigneur, me dit-il, que vous fussiez si libéral : je commence à connoître que feu votre père revit en vous. Certes, je ne méritois pas les grâces dont vous me comblez, et je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnoissance. Car, seigneur, afin que vous le sachiez, je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout, qui frotte le monde au bain ; à Sali, qui vend des pois chiches grillés, par les rues ; à Salouz, qui vend des fèves ; à Akerscha, qui vend des herbes ; à Abou-Mekarès, qui arrose les rues pour abattre la poussière ; et à Cassem de la garde du calife : tous ces gens-là n'engendrent point de mélancolie ; ils ne sont ni fâcheux ni

querelleurs; plus contens de leur sort que le calife au milieu de toute sa cour, ils sont toujours gais, prêts à chanter et à danser, et ils ont chacun leur chanson et leur danse particulière, dont ils divertissent toute la ville de Bagdad; mais ce que j'estime le plus en eux, c'est qu'ils ne sont pas grands parleurs, non plus que votre esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez, seigneur, voici la chanson et la danse de Zantout qui frotte le monde au bain; regardez-moi, et voyez si je sais bien l'imiter.....

Scheherazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le lendemain elle poursuivit sa narration dans ces termes:

CLXV^e NUIT.

« Le barbier chanta la chanson et dansa la danse de Zantout, continua le jeune boiteux; et quoi que je pusse dire pour l'obliger à finir ses bouffonneries, il ne cessa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avoit nommés. Après cela, s'adressant à moi : « Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens; si vous m'en croyez, vous serez des nôtres, et vous laisserez là vos amis, qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, et vous feront retomber dans une maladie pire que celle dont vous sortez; au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir. »

« Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. « Je voudrois, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'accepterois la proposition que vous me faites; j'irois de bon cœur me réjouir avec vous; mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui; je serai plus libre un autre jour, et nous ferons cette partie. Achevez de me raser, et hâtez-vous de vous en retourner : vos amis sont déjà peut-être dans votre

maison. — Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir. Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en seriez si content, que vous renonceriez pour eux à vos amis. — Ne parlons plus de cela, lui répondis-je; je ne puis être de votre festin. »

« Je ne gagnai rien par la douceur. « Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aille avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné; mes amis mangeront, si bon leur semble, je reviendrai aussitôt. Je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul; vous méritez bien que j'aie pour vous cette complaisance. — Ciel! m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme si fâcheux! Au nom du grand Dieu vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns! Allez trouver vos amis : buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que personne m'accompagne. Aussi-bien, il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu; on n'y veut que moi. — Vous vous moquez, seigneur, repartit-il : si vos amis vous ont convié à un festin,

quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner? Vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire, et qui sait divertir agréablement une compagnie. Quoi que vous me puissiez dire, la chose est résolue, je vous accompagnerai malgré vous. »

« Ces paroles, seigneurs, me jetèrent dans un grand embarras. « Comment me déferai-je de ce maudit barbier? disois-je en moi-même. Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation. » D'ailleurs, j'entendois qu'on appeloit déjà pour la première fois à la prière de midi, et qu'il étoit temps de partir; ainsi je pris le parti de ne dire mot, et de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors, il acheva de me raser; et cela étant fait, je lui dis : « Prenez quelques uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions, et revenez, je vous attends; je ne partirai pas sans vous. »

« Il sortit enfin, et j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois : je me hâtai de me mettre en chemin; mais le malicieux barbier, qui avoit jugé de mon intention, s'étoit contenté d'aller avec mes gens jusqu'à la vue de sa maison, et de les voir entrer chez lui. Il s'étoit caché à un coin de la rue pour m'observer et me suivre. En effet,

quand je fus arrivé à la porte du cadi, je me retournai et l'aperçus à l'entrée de la rue : j'en eus un chagrin mortel.

« La porte du cadi étoit à demi ouverte ; et en entrant, je vis la vieille dame qui m'attendoit et qui, après avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étois amoureux ; mais à peine commençois-je à l'entretenir, que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre, et vit au travers de la jalousie, que c'étoit le cadi son père qui revenoit de la prière. Je regardai aussi en même temps, et j'aperçus le barbier assis vis-à-vis, au même endroit d'où j'avois vu la jeune dame.

« J'eus alors deux sujets de crainte, l'arrivée du cadi, et la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son père ne montoit à sa chambre que très rarement ; et que, comme elle avoit prévu que ce contre-temps pourroit arriver, elle avoit songé au moyen de me faire sortir sûrement ; mais l'indiscrétion du malheureux barbier me causoit une grande inquiétude ; et vous allez voir que cette inquiétude n'étoit pas sans fondement.

« Dès que le cadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avoit méritée. L'esclave poussoit de grands cris qu'on

entendoit de la rue. Le barbier crut que c'étoit moi qui criois et qu'on maltraitoit. Prévenu de cette pensée, il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussière sur sa tête, appelle au secours tout le voisinage, qui vient à lui aussitôt. On lui demande ce qu'il a, et quel secours on peut lui donner. « Hélas! s'écrie-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron! » Et sans rien dire davantage, il court jusque chez moi, en criant toujours de même, et revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent avec une fureur qui n'est pas concevable à la porte du cadi, qui envoya un esclave pour voir ce que c'étoit; mais l'esclave, tout effrayé, retourne vers son maître : « Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, et commencent à enfoncer la porte. »

« Le cadi courut aussitôt lui-même ouvrir la porte, et demanda ce qu'on lui vouloit. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolemment : « Maudit cadi, chien de cadi, quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître? Que vous a-t-il fait? — Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi aurois-je assassiné votre maître que je ne connois pas, et qui ne m'a point offensé? Voilà ma maison ouverte : entrez, voyez, cherchez. — Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier; j'ai entendu

ses cris il n'y a qu'un moment. — Mais encore, répliqua le cadi, quelle offense m'a pu faire votre maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites? Est-ce qu'il est dans ma maison? Et s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit? — Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, repartit le barbier; je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, et lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière de midi; vous en avez sans doute été averti; vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris, et lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves; mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément : le calife en sera informé, et en fera bonne et brième justice. Laissez-le sortir, et nous le rendez tout à l'heure, sinon nous allons entrer et vous l'arracher à votre honte. — Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi, ni de faire un si grand éclat : si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer et le chercher, je vous en donne la permission. » Le cadi n'eut pas achevé ces mots, que le barbier et mes gens se jetèrent dans la maison comme des furieux, et se mirent à me chercher partout.....

Scheherazade, en cet endroit, ayant aperçu le jour, cessa de parler. Schahriar se leva en riant du zèle indiscret du barbier, et fort curieux de

savoir ce qui s'étoit passé dans la maison du cadi, et par quel accident le jeune homme pouvoit être devenu boiteux. La sultane satisfit sa curiosité le lendemain, et reprit la parole dans ces termes :

CLXVI^e NUIT.

Le tailleur continua de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il avoit commencée.

« Sire, dit-il, le jeune boiteux poursuivit ainsi : « Comme j'avois entendu tout ce que le barbier avoit dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand coffre vide, où je me jetai, et que je fermai sur moi. Le barbier, après avoir fureté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étois. Il s'approcha du coffre, l'ouvrit, et dès qu'il m'eut aperçu, le prit, le chargea sur sa tête et l'emporta; il descendit d'un escalier assez haut dans une cour qu'il traversa promptement, et enfin il gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portoit, le coffre vint à s'ouvrir par malheur; et alors ne pouvant souffrir la honte d'être exposé aux regards et aux huées de la populace qui nous suivoit, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation, que je me blessai à la jambe, de manière que je suis demeuré boiteux depuis ce temps-là. Je ne sentis pas d'abord tout mon mal, et ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peu-

ple par une prompte fuite. Je lui jetai même des poignées d'or et d'argent dont ma bourse étoit pleine, et tandis qu'il s'occupoit à les ramasser, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier profitant de la ruse dont je m'étois servi pour me débarrasser de la foule, me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force : « Arrêtez, seigneur; pourquoi courez-vous si vite? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous a fait, à vous qui êtes si généreux et à qui nous avons tant d'obligations, mes amis et moi! Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse? Voilà ce qui vous est arrivé par votre faute; et si de mon côté je ne m'étois pas obstiné à vous suivre, pour voir où vous alliez, que seriez-vous devenu? Où allez-vous donc, seigneur? Attendez-moi. »

« C'est ainsi que le malheureux barbier parloit tout haut dans la rue. Il ne se contentoit pas d'avoir causé un si grand scandale dans le quartier du cadi, il vouloit encore que toute la ville en eût connoissance. Dans la rage où j'étois, j'avois envie de l'attendre pour l'étrangler; mais je n'aurois fait par là que rendre ma confusion plus éclatante. Je pris un autre parti : comme je m'aperçus que sa voix me livroit en spectacle

à une infinité de gens qui paroissoient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtoient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan dont le concierge m'étoit connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avoit attiré. « Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grâce d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. » Il me le promit, et me tint parole; mais ce ne fut pas sans peine, car l'obstiné barbier vouloit entrer malgré lui, et ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures; et jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer, à tous ceux qu'il rencontroit, le grand service qu'il prétendoit m'avoir rendu.

« Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me pria de lui apprendre mon aventure. Je la lui racontai. Ensuite, je le priai à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. « Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous? — Je ne veux point y retourner, lui répondis-je : ce détestable barbier ne manqueroit pas de m'y venir trouver; j'en serois tous les jours obsédé, et je mourrois à la fin de chagrin de l'avoir incessamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer davantage en cette ville. Je prétends

aller où ma mauvaise fortune me voudra conduire. » Effectivement, dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir besoin pour voyager, et du reste de mon bien j'en fis une donation à mes parens.

« Je partis donc de Bagdad, seigneurs, et je suis venu jusqu'ici. J'avois lieu d'espérer que je ne rencontrerois point ce pernicieux barbier dans un pays si éloigné du mien; et cependant, je le trouve parmi vous. Ne soyez donc point surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause que je suis boiteux, et réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes parens, de mes amis et de ma patrie. » En achevant ces paroles, le jeune boiteux se leva et sortit. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir qu'il avoit de lui avoir donné, quoique innocemment, un si grand sujet de mortification.

Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de son histoire. Nous jetâmes les yeux sur le barbier, et dîmes qu'il avoit tort, si ce que nous venions d'entendre étoit véritable. « Messieurs, nous répondit-il en levant la tête qu'il avoit toujours tenue baissée jusqu'alors, le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a

entretenus, vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'accord. Mais quoi qu'il vous ait pu dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait : je vous en rends juges vous-mêmes. Ne s'étoit-il pas jeté dans le péril? et, sans mon secours, en seroit-il sorti si heureusement? Il est bien heureux d'en être quitte pour une jambe incommodée. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginois qu'on le maltraitoit? A-t-il raison de se plaindre de moi et de me dire des injures si atroces? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats. Il m'accuse d'être un babillard; c'est une pure calomnie : de sept frères que nous étions, je suis celui qui parle le moins et qui ai le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, seigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire et la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention.

HISTOIRE DU BARBIER.

« Sous le règne du calife Mostanser Billah [1], prince si fameux par ses immenses libéralités envers les pauvres, dix voleurs obsédoient les chemins des environs de Bagdad, et faisoient

[1] Le calife Mostanser Billah fut élevé à cette dignité l'an 640 de l'hégire, c'est-à-dire l'an 1226 de Jésus-Christ. Il fut le trente-septième calife de la race des Abassides.

depuis long-temps des vols et des cruautés inouïes. Le calife, averti d'un si grand désordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du baïram, et lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix.....

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, pour avertir le sultan des Indes que le jour commençoit à paroître. Ce prince se leva, et la nuit suivante la sultane reprit son histoire de cette manière :

CLXVII^e NUIT.

« Le juge de police, continua le barbier, fit ses diligences et mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le propre jour du baïram. Je me promenois alors sur le bord du Tigre; je vis dix hommes assez richement habillés, qui s'embarquoient dans un bateau. J'aurois connu que c'étoient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnoient; mais je ne regardai qu'eux; et prévenu que c'étoient des gens qui alloient se réjouir et passer la fête en festin, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudroient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, et l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le temps de rentrer en moi-même et de m'apercevoir que j'avois mal jugé d'eux. Au sortir du bateau, nous fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lièrent et nous menèrent devant le calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire : que m'eût-il servi de parler et de faire quelque résistance? C'eût été le moyen de me faire maltraiter

par les gardes, qui ne m'auroient pas écouté; car ce sont des brutaux qui n'entendent point raison. J'étois avec des voleurs; c'étoit assez pour leur faire croire que j'en devois être un.

« Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtiment de ces dix scélérats. « Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. » Aussitôt le bourreau nous rangea sur une file à la portée de sa main, et par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs, en commençant par le premier; et quand il vint à moi, il s'arrêta. Le calife voyant que le bourreau ne me frappoit pas, se mit en colère : « Ne t'ai-je pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs? Pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf? — Commandeur des croyans, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre majesté : voilà dix corps par terre et autant de têtes que j'ai coupées; elle peut les faire compter. » Lorsque le calife eut vu lui-même que le bourreau disoit vrai, il me regarda avec étonnement, et ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur : « Bon vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts? » Je lui répondis : « Commandeur des croyans, je vais vous faire un aveu véritable. J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes dont

le châtiment vient de faire éclater la justice de votre majesté; je me suis embarqué avec elles, persuadé que c'étoient des gens qui alloient se régaler ensemble pour célébrer ce jour qui est le plus célèbre de notre religion. »

« Le calife ne put s'empêcher de rire de mon aventure; et tout au contraire de ce jeune boiteux qui me traite de babillard, il admira ma discrétion et ma contenance à garder le silence. « Commandeur des croyans, lui dis-je, que votre majesté ne s'étonne pas si je me suis tu dans une occasion qui auroit excité la démangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particulière de me taire; et c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie; enfin, cette vertu fait toute ma gloire et mon bonheur. — J'ai bien de la joie, me dit le calife en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étoient vos frères : vous ressembloient-ils? — En aucune manière, lui repartis-je; ils étoient tous plus babillards les uns que les autres; et quant à la figure, il y avoit encore grande différence entre eux et moi : le premier étoit bossu; le second, brèche-dent; le troisième, borgne;

le quatrième, aveugle; le cinquième avoit les oreilles coupées; et le sixième, les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feroient juger de leurs caractères, si j'avois l'honneur de les raconter à votre majesté. » Comme il me parut que le calife ne demandoit pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre.

HISTOIRE

DU PREMIER FRÈRE DU BARBIER.

« Sire, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appeloit Bacbouc le bossu, étoit tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique vis-à-vis d'un moulin; et comme il n'avoit point encore fait de pratiques, il avoit bien de la peine à vivre de son travail. Le meunier, au contraire, étoit fort à son aise, et possédoit une très belle femme. Un jour mon frère, en travaillant dans sa boutique, leva la tête et aperçut à une fenêtre du moulin la meunière qui regardoit dans la rue. Il la trouva si belle qu'il en fut enchanté. Pour la meunière, elle ne fit nulle attention à lui; elle ferma sa fenêtre et ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever les yeux vers le moulin, en travaillant. Il se piqua

les doigts plus d'une fois, et son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lorsqu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espéroit toujours que la meunière se feroit voir encore; mais enfin il fut obligé de la fermer et de se retirer à sa petite maison, où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin, et qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent : la meunière ne parut qu'un moment de toute la journée. Mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième jour, il eut sujet d'être plus content que les deux autres. La meunière jeta les yeux sur lui par hasard, et le surprit dans une attention à la considérer, qui lui fit connoître ce qui se passoit dans son cœur.....

Le jour qui paroissoit obligea Scheherazade d'interrompre son récit en cet endroit. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CLXVIII^e NUIT.

Sire, le barbier continuant l'histoire de son frère aîné :

« Commandeur des croyans, poursuivit-il, en parlant toujours au calife Mostanser Billah, vous saurez que la meunière n'eut pas plus tôt pénétré les sentimens de mon frère, qu'au lieu de s'en fâcher, elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant; mon frère la regarda de même, mais d'une manière si plaisante, que la meunière referma la fenêtre au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fît connoître à mon frère qu'elle le trouvoit ridicule. L'innocent Bacbouc interpréta cette action à son avantage, et ne manqua pas de se flatter qu'on l'avoit vu avec plaisir.

« La meunière prit donc la résolution de se réjouir de mon frère. Elle avoit une pièce d'une assez belle étoffe, dont il y avoit déjà long-temps qu'elle vouloit se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de broderie de soie, et la lui envoya par une jeune esclave qu'elle avoit. L'esclave, bien instruite, vint à la boutique du tailleur. « Ma maîtresse vous salue, lui

dit-elle, et vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte, sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même temps; elle change souvent d'habit, et c'est une pratique dont vous serez très content. » Mon frère ne douta plus que la meunière ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyoit du travail, immédiatement après ce qui s'étoit passé entre elle et lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avoit lu dans le fond de son cœur, et de l'assurer du progrès qu'il avoit fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il alloit tout quitter pour elle, et que l'habit seroit prêt pour le lendemain matin. En effet, il y travailla avec tant de diligence, qu'il l'acheva le même jour.

« Le lendemain, la jeune esclave vint voir si l'habit étoit fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui disant : « J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse, pour avoir négligé son habit; je veux l'engager, par ma diligence, à ne se servir désormais que de moi. » La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller; puis, se retournant, elle dit tout bas à mon frère : « A propos, j'oubliois de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée; ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens, et de vous demander comment vous avez passé la nuit; pour elle,

la pauvre femme, elle vous aime si fort qu'elle n'en a pas dormi. — Dites-lui, répondit avec transport mon benêt de frère, que j'ai pour elle une passion si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. » Après ce compliment de la part de la meunière, il crut devoir se flatter qu'elle ne le laisseroit pas languir dans l'attente de ses faveurs.

« Il n'y avoit pas un quart d'heure que l'esclave avoit quitté mon frère, lorsqu'il la vit revenir avec une pièce de satin. « Ma maîtresse, lui dit-elle, est très satisfaite de son hâbit, il lui va le mieux du monde; mais comme il est très beau et qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plus tôt, de cette pièce de satin.—Cela suffit, répondit Bacbouc; il sera fait aujourd'hui, avant que je sorte de ma boutique; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. » La meunière se montra souvent à sa fenêtre, et prodigua ses charmes à mon frère, pour lui donner du courage. Il faisoit beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre; mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avoit déboursé pour les accompagnemens de l'habit et du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un et de l'autre. Cependant, ce malheureux amant qu'on amusoit et qui ne s'en

apercevoit pas, n'avoit rien mangé de tout ce jour-là, et fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnoie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant, dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le meunier souhaitoit de lui parler « Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous, en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès, afin que la liaison qu'elle veut former entre lui et vous, serve à faire réussir ce que vous désirez également l'un et l'autre. Mon frère se laissa persuader, et alla au moulin avec l'esclave. Le meunier le reçut fort bien, et lui présentant une pièce de toile : « J'ai besoin de chemises, lui dit-il; voilà de la toile, je voudrois bien que vous m'en fissiez vingt; s'il y a du reste, vous me le rendrez.....

Scheherazade, frappée tout à coup par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante elle poursuivit ainsi l'histoire de Bacbouc.

CLXIX^e NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meunier, qui lui donna ensuite une autre pièce de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bacbouc les porta au meunier, qui lui demanda ce qu'il lui falloit pour sa peine; sur quoi mon frère dit qu'il se contenteroit de vingt dragmes d'argent. Le meunier appela aussitôt la jeune esclave, et lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnoie qu'il alloit donner étoit de poids. L'esclave, qui avoit le mot, regarda mon frère en colère, pour lui marquer qu'il alloit tout gâter s'il recevoit de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin et qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avoit cousu les chemises et les caleçons. Au sortir de chez le meunier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payoit pas. Je lui donnai quelque monnoie que j'avois dans ma bourse, et cela le fit subsister durant quelques jours : il est vrai qu'il ne vivoit

que de bouillie, et qu'encore n'en mangeoit-il pas tout son soûl.

« Un jour, il entra chez le meunier, qui étoit occupé à faire aller son moulin, et qui, croyant qu'il venoit demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune esclave, qui étoit présente, lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter, et le fit répondre au meunier qu'il ne venoit pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le meunier l'en remercia, et lui donna une robe de dessus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le meunier tira sa bourse; la jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frère : « Voisin, dit-il au meunier, rien ne presse; nous compterons une autre fois.» Ainsi, cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est-à-dire amoureux, affamé, et sans argent.

« La meunière étoit avare et méchante; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frère de ce qui lui étoit dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avoit pour elle; et voici comme ils s'y prirent. Le meunier invita Bacbouc un soir à souper, et après l'avoir assez mal régalé, il lui dit : « Frère, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. » En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit où il y avoit un lit. Il le laissa là, et se retira avec

sa femme dans le lieu où ils avoient coutume de coucher. Au milieu de la nuit, le meunier vint trouver mon frère : « Voisin, lui dit-il, dormez-vous ? Ma mule est malade, et j'ai bien du blé à moudre ; vous me feriez beaucoup de plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. » Bacbouc, pour lui marquer qu'il étoit homme de bonne volonté, lui répondit qu'il étoit prêt à lui rendre ce service, qu'on n'avoit seulement qu'à lui montrer comment il falloit faire. Alors le meunier l'attacha par le milieu du corps, de même qu'une mule, pour faire tourner le moulin ; et lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins : « Marchez, voisin, lui dit-il. — Hé pourquoi me frappez-vous ? lui dit mon frère. — C'est pour vous encourager, répondit le meunier, car sans cela ma mule ne marche pas. » Bacbouc fut étonné de ce traitement ; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours, il voulut se reposer ; mais le meunier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui disant : « Courage, voisin, ne vous arrêtez pas, je vous prie ; il faut marcher sans prendre haleine, autrement vous gâteriez ma farine. »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte :

CLXX^e NUIT.

« Le meunier obligea mon frère à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit, continua le barbier. A la pointe du jour, il le laissa sans le détacher, et se retira à la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque temps en cet état. A la fin, la jeune esclave vint, qui le détacha. « Ah! que nous vous avons plaint, ma bonne maîtresse et moi! s'écria la perfide. Nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. » Le malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il étoit fatigué et moulu de coups; mais il regagna sa maison en faisant une ferme résolution de ne plus songer à la meunière.

« Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le calife. « Allez, me dit-il, retournez chez vous; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. — Commandeur des croyans, repris-je, je supplie votre majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. » Le calife m'ayant témoigné par

son silence qu'il étoit disposé à m'écouter, je continuai en ces termes :

HISTOIRE

DU SECOND FRÈRE DU BARBIER.

« Mon second frère, qui s'appeloit Bakbarah le Brèche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda. « J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire; je vous prie de vous arrêter un moment. » Il s'arrêta, en lui demandant ce qu'elle lui vouloit. « Si vous avez le temps de venir avec moi, reprit-elle, je vous mènerai dans un palais magnifique, où vous verrez une dame plus belle que le jour ; elle vous recevra avec beaucoup de plaisir, et vous présentera la collation avec d'excellent vin : il n'est pas besoin de vous en dire davantage. — Ce que vous me dites est-il bien vrai ? répliqua mon frère. — Je ne suis pas une menteuse, repartit la vieille ; je ne vous propose rien qui ne soit véritable ; mais écoutez ce que j'exige de vous : il faut que vous soyez sage, que vous parliez peu, et que vous ayez une complaisance infinie. » Bakbarah ayant accepté la condition, elle marcha devant, et il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais, où il y avoit beaucoup d'officiers et de domestiques

Quelques uns voulurent arrêter mon frère; mais la vieille ne leur eut pas plus tôt parlé, qu'ils le laissèrent passer. Alors, elle se retourna vers mon frère, et lui dit : « Souvenez-vous au moins que la jeune dame chez qui je vous amène aime la douceur et la retenue : elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. » Bakbarah la remercia de cet avis, et promit d'en profiter.

« Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'étoit un grand bâtiment en carré, qui répondoit à la magnificence du palais; une galerie régnoit à l'entour, et l'on voyoit au milieu un très beau jardin. La vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni, et lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit avertir de son arrivée la jeune dame.

« Mon frère, qui n'étoit jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offroient à sa vue; et jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyoit, il avoit de la peine à contenir sa joie. Il entendit bientôt un grand bruit, qui étoit causé par une troupe d'esclaves enjouées, qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, et il aperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisoit aisément reconnoître pour leur maîtresse par les égards qu'on avoit pour

elle. Bakbarah, qui s'étoit attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant, les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui; et lorsque la jeune dame fut près du sofa, mon frère, qui s'étoit levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur; et puis l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un ton riant : « Je suis ravie de vous voir, et je vous souhaite tout le bien que vous pouvez désirer. — Madame, répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paroître devant vous. — Il me semble que vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, et que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble. »

« Elle commanda aussitôt que l'on servît la collation. En même temps, on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits et de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves et mon frère. Comme il étoit placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvroit la bouche pour manger, elle s'apercevoit qu'il étoit brèche-dent, et elle le faisoit remarquer aux esclaves, qui en rioient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de temps en temps levoit la tête pour la regarder, et qui la voyoit rire, s'imagina que c'étoit de la joie qu'elle avoit

de sa venue, et se flatta que bientôt elle écarteroit ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. Elle jugea bien qu'il avoit cette pensée; et prenant plaisir à l'entretenir dans une erreur si agréable, elle lui dit des douceurs, et lui présenta de sa propre main de tout ce qu'il y avoit de meilleur.

« La collation achevée, on se leva de table. Dix esclaves prirent des instrumens, et commencèrent à jouer et à chanter; d'autres se mirent à danser. Mon frère, pour faire l'agréable, dansa aussi, et la jeune dame même s'en mêla. Après qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre haleine. La jeune dame se fit donner un verre de vin, et regarda mon frère en souriant, pour lui marquer qu'elle alloit boire à sa santé. Il se leva et demeura debout pendant qu'elle but. Lorsqu'elle eut bu, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir, et le présenta à mon frère, afin qu'il lui fît raison. »

Scheherazade vouloit poursuivre son récit; mais remarquant qu'il étoit jour, elle cessa de parler. La nuit suivante, elle reprit la parole, et dit au sultan des Indes:

CLXXIe NUIT.

Sire, le barbier continuant l'histoire de Bakbarah :

« Mon frère, dit-il, prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baisant, et but debout en reconnoissance de la faveur qu'elle lui avoit faite. Ensuite, la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle, et commença de le caresser. Elle lui passa la main derrière la tête, en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimoit le plus heureux homme du monde; il étoit tenté de badiner aussi avec cette charmante personne; mais il n'osoit prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avoient les yeux sur lui, et qui ne cessoient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets; et à la fin, lui en appliqua un si rudement, qu'il en fut scandalisé. Il en rougit, et se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avoit amené le regarda d'une manière à lui faire connoître qu'il avoit tort, et qu'il ne se souvenoit pas de l'avis qu'elle lui avoit donné d'avoir de la complaisance. Il reconnut sa faute; et pour la réparer, il se rapprocha de

la jeune dame, en feignant de ne s'en être pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, et continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves, qui ne cherchoient qu'à la divertir, se mirent de la partie : l'une donnoit au pauvre Bakbarah des nasardes de toute sa force, l'autre lui tiroit les oreilles à les lui arracher, et d'autres enfin lui appliquoient des soufflets qui passoient la raillerie. Mon frère souffroit tout cela avec une patience admirable; il affectoit même un air gai, et regardant la vieille avec un souris forcé : « Vous l'avez bien dit, disoit-il, que je trouverois une dame toute bonne, tout agréable, toute charmante! Que je vous ai d'obligations! — Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille ; laissez faire, vous verrez bien autre chose. » La jeune dame prit alors la parole, et dit à mon frère : « Vous êtes un brave homme : je suis ravie de trouver en vous tant de douceur et tant de complaisance pour mes petits caprices, et une humeur si conforme à la mienne. — Madame, repartit Bakbarah, charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, et vous pouvez à votre gré disposer de moi. — Que vous me faites de plaisir, répliqua la dame, en me marquant tant de soumission! Je suis contente de vous, et je veux que vous le soyez

aussi de moi. Qu'on lui apporte, ajouta-t-elle, le parfum et l'eau de rose.» A ces mots, deux esclaves se détachèrent, et revinrent bientôt après, l'une avec une cassolette d'argent où il y avoit du bois d'aloës le plus exquis dont elle le parfuma, et l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage et dans les mains. Mon frère ne se possédoit pas, tant il étoit aise de se voir traiter si honorablement.

« Après cette cérémonie, la jeune dame commanda aux esclaves qui avoient déjà joué des instrumens et chanté, de recommencer leurs concerts. Elles obéirent; et pendant ce temps-là, la dame appela une autre esclave, et lui ordonna d'emmener mon frère avec elle, en lui disant: « Faites-lui ce que vous savez; et quand vous aurez achevé, ramenez-le moi.» Bakbarah, qui entendit cet ordre, se leva promptement, et s'approchant de la vieille qui s'étoit aussi levée pour accompagner l'esclave et lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui vouloit faire. « C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille : elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme; et cette esclave qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, et vous habiller en femme. — On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra, répliqua mon frère,

j'y consens, parce que je pourrai me laver ensuite; mais pour me faire raser, vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserois-je paroître après cela sans moustache? — Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous, reprit la vieille; vous gâteriez vos affaires, qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir? » Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille, et sans dire un seul mot, il se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache, et l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne put aller jusque là : « Oh! pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. » L'esclave lui représenta qu'il étoit inutile de lui avoir ôté sa moustache, s'il ne vouloit pas consentir qu'on lui rasât la barbe; qu'un visage barbu ne convenoit pas avec un habillement de femme; et qu'elle s'étonnoit qu'un homme qui étoit sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad, fît quelque attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons; elle menaça mon frère de la disgrâce de la jeune dame. Enfin,

elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

« Lorsqu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui se prit si fort à rire en le voyant, qu'elle se renversa sur le sofa où elle étoit assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains, si bien que mon frère demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame se releva, et sans cesser de rire, lui dit : « Après la complaisance que vous avez eue pour moi, j'aurois tort de ne pas vous aimer de tout mon cœur ; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi : c'est de danser comme vous voilà. » Il obéit ; et la jeune dame et ses esclaves dansèrent avec lui en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque temps, elles se jetèrent toutes sur le misérable, et lui donnèrent tant de soufflets, tant de coups de poing et de coups de pied, qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever, pour ne pas lui donner le temps de se fâcher du mauvais traitement qu'on venoit de lui faire. « Consolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes enfin arrivé au bout des souffrances, et vous allez en recevoir le prix.....

Le jour qui paroissoit déjà imposa silence en cet endroit à la sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

CLXXII^e NUIT.

« La vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah. « Il ne vous reste plus, ajouta-t-elle, qu'une seule chose à faire, et ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume, lorsqu'elle a un peu bu, comme aujourd'hui, de ne se pas laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soient nus en chemise. Quand ils sont en cet état, elle prend un peu d'avantage, et se met à courir devant eux par la galerie, et de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils l'aient attrapée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelque avantage qu'elle puisse prendre, léger et dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vite en chemise; déshabillez-vous sans faire de façons. »

« Mon bon frère en avoit trop fait pour reculer. Il se déshabilla, et cependant la jeune dame se fit ôter sa robe, et demeura en jupon pour courir plus légèrement. Lorsqu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, et se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non sans exci-

ter les ris de toutes les esclaves qui frappoient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avoit pris d'abord, en gagnoit encore sur mon frère. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, et puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui étoit connu. Bakbarah, qui la suivoit toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçut enfin une lumière vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussitôt. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe et sans moustache. Ils commencèrent à frapper des mains, à le huer, et quelques uns coururent après lui et lui cinglèrent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêtèrent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hasard, et le promenèrent par la ville, exposé à la risée de toute la populace.

« Pour comble de malheur, en passant devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avoient vu sortir mon frère dans l'état où il étoit, par une porte de

l'appartement des femmes du grand-vizir, qui donnoit sur leur rue. Là dessus, le juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, et le fit conduire hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais.

« Voilà, Commandeur des croyans, dis-je au calife Mostanser Billah, l'aventure de mon second frère, que je voulois raconter à votre majesté. Il ne savoit pas que les dames de nos seigneurs les plus puissans se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de semblables piéges.....

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. La nuit suivante elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXIII^e NUIT.

SIRE, le barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisième frère.

HISTOIRE

DU TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Commandeur des croyans, dit-il au calife, mon troisième frère, qui se nommoit Bakbac, étoit aveugle, et sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il alloit de porte en porte demander l'aumône. Il avoit une si longue habitude de marcher seul dans les rues, qu'il n'avoit pas besoin de conducteur. Il avoit coutume de frapper aux portes, et de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour, il frappa à la porte d'une maison; le maître du logis qui étoit seul, s'écria : « Qui est là? » Mon frère ne répondit rien à ces paroles, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui étoit à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre, et demande à mon frère ce qu'il veut. « Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. —

Vous êtes aveugle, ce me semble? reprit le maître de la maison. — Hélas! oui, repartit mon frère. — Tendez la main, » lui dit le maître. Mon frère la lui présenta, croyant aller recevoir l'aumône; mais le maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'étoit pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivoit ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître lui quitta la main, se mit à sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitoit. « Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandois quelque chose pour l'amour de Dieu. — Bon aveugle, répliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue. — Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, et m'épargner la peine de monter. — Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas dès la première fois lorsque vous frappez, et qu'on vous demande qui est là? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle? — Que voulez-vous donc faire de moi? dit mon frère. — Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. — Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, répliqua Bakbac. — L'escalier est devant vous, repartit le maître; des-

cendez seul si vous voulez. » Mon frère se mit à descendre; mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit bien du mal aux reins et à la tête en glissant jusqu'au bas. Il se releva avec assez de peine, et sortit en se plaignant et en murmurant contre le maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

« Comme il sortoit du logis, deux aveugles de ses camarades qui passoient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avoit. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé; et après leur avoir dit que toute la journée il n'avoit rien reçu : « Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun, pour m'acheter de quoi souper. » Les deux aveugles y consentirent, il les mena chez lui.

« Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frère avoit été si maltraité, étoit un voleur, homme naturellement adroit et malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avoit dit à ses camarades; c'est pourquoi il descendit, les suivit et entra avec eux dans une méchante maison où logeoit mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : « Frères, il faut, s'il vous plaît, fermer la porte, et prendre garde s'il n'y a pas ici quelque étranger avec nous. »

A ces paroles, le voleur fut fort embarrassé; mais apercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher, il s'y prit et se soutint en l'air, pendant que les aveugles fermèrent la porte, et firent le tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons. Lorsque cela fut fait, et qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde et alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui, se croyant seul avec les aveugles, leur dit : « Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis long-temps tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille dragmes, et que nous les mîmes en dix sacs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. » En disant cela, il mit la main à côté de lui sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un après l'autre, et les donnant à ses camarades : « Les voilà, poursuivit-il; vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier; ou bien nous allons les compter si vous souhaitez. » Ses camarades lui ayant répondu qu'ils se fioient bien à lui, il ouvrit un des sacs et en tira dix dragmes; les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

« Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place; après quoi un des aveugles lui dit qu'il

n'étoit pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avoit assez de provisions pour eux trois par la charité des bonnes gens. En même temps il tira de son bissac du pain, du fromage et quelques fruits, mit tout cela sur une table, et puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui étoit à la droite de mon frère, choisissoit ce qu'il y avoit de meilleur, et mangeoit avec eux; mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, et s'écria aussitôt : « Nous sommes perdus : il y a un étranger avec nous!» En parlant de la sorte, il étendit la main, et saisit le voleur par le bras; il se jeta sur lui en criant au voleur et en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi et à frapper le voleur, qui, de son côté, se défendit le mieux qu'il put. Comme il étoit fort et vigoureux, et qu'il avoit l'avantage de voir où il adressoit ses coups, il en portoit de furieux tantôt à l'un et tantôt à l'autre, quand il pouvoit en avoir la liberté; et il crioit au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit, enfoncèrent la porte, et eurent bien de la peine à séparer les combattans; mais enfin en étant venus à bout, ils leur demandèrent le sujet de leur différend. « Seigneurs, s'écria mon frère qui n'avoit pas quitté le voleur, cet homme que je tiens est un

voleur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. » Le voleur, qui avoit fermé les yeux dès qu'il avoit vu paroître les voisins, feignit d'être aveugle, et dit alors : « Seigneurs, c'est un menteur; je vous jure par le nom de Dieu et par la vie du calife, que je suis leur associé, et qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi, et je demande justice. » Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation, et les menèrent tous quatre au juge de police.

« Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle : « Seigneur, puisque vous êtes commis pour administrer la justice de la part du calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades et moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, et qu'on commence par moi. » Mon frère voulut parler; mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton.....

A ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain :

CLXXIVe NUIT.

« On mit donc le voleur sous le bâton, dit le barbier, et il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups; mais faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, et bientôt après il ouvrit l'autre en criant miséricorde, et en suppliant le juge de police de faire cesser les coups. Le juge voyant que le voleur le regardoit les yeux ouverts, en fut fort étonné. « Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle? — Seigneur, répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important, si vous voulez me faire grâce, et me donner pour gage que vous me tiendrez parole l'anneau que vous avez au doigt, et qui vous sert de cachet. Je suis prêt à vous révéler tout le mystère. »

« Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, et promit de lui faire grâce. « Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, seigneur, que mes camarades et moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, et pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de leur

foiblesse. Je vous confesse encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille dragmes en société; j'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part; ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré que je voulois me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse; et sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jetés sur moi, et m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoins les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice, seigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cents dragmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité de ce que j'avance, faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçu, vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi. »

« Mon frère et les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible; mais le juge ne daigna pas les écouter. « Scélérats, leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens sous prétexte d'exciter leur charité, et que vous commettez de si méchantes actions? — C'est une imposture, s'écria mon frère; il est faux qu'aucun de nous voie clair. Nous en prenons Dieu à témoin! »

« Tout ce que put dire mon frère fut inutile,

ses camarades et lui reçurent chacun deux cents coups de bâton. Le juge attendoit toujours qu'ils ouvrissent les yeux, et attribuoit à une grande obstination ce qui n'étoit que l'effet d'une impuissance absolue. Pendant ce temps-là, le voleur disoit aux aveugles : « Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, et n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. » Puis s'adressant au juge de police : « Seigneur, lui dit-il, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, et que jamais ils n'ouvriront les yeux : ils veulent, sans doute, éviter la honte qu'ils auroient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verroient. Il vaut mieux leur faire grâce, et envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille dragmes qu'ils ont cachées. »

« Le juge n'eut garde d'y manquer ; il fit accompagner le voleur par un de ses gens qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cents dragmes au voleur, et retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère et de ses compagnons, il en eut pitié, et se contenta de les bannir. Je n'eus pas plus tôt appris ce qui étoit arrivé à mon frère, que je courus après lui. Il me raconta son malheur, et je le ramenai secrètement dans la ville. J'aurois bien pu le justifier auprès du juge de police, et faire punir le voleur comme il le méritoit ; mais je n'osai l'entre-

prendre, de peur de m'attirer à moi-même quelque mauvaise affaire.

« Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le calife n'en rit pas moins que de celles qu'il avoit déjà entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose; mais sans attendre qu'on exécutât son ordre, je commençai l'histoire de mon quatrième frère.

HISTOIRE

DU QUATRIEME FRERE DU BARBIER.

« Alcouz étoit le nom de mon quatrième frère. Il devint borgne à l'occasion que j'aurai l'honneur de dire à votre majesté. Il étoit boucher de profession; il avoit un talent particulier pour élever et dresser des béliers à se battre, et par ce moyen il s'étoit acquis la connoissance et l'amitié des principaux seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, et qui ont pour cet effet des béliers chez eux. Il étoit d'ailleurs fort achalandé; il avoit toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie, parce qu'il étoit fort riche, et qu'il n'épargnoit rien pour avoir la meilleure.

Un jour qu'il étoit dans sa boutique, un vieillard qui avoit une longue barbe blanche vint acheter six livres de viande, lui en donna l'ar-

gent, et s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, si blanc et si bien monnoyé, qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas, durant cinq mois, de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, et de la payer en pareille monnoie, que mon frère continua de mettre à part.

« Au bout de cinq mois, Alcouz voulant acheter une quantité de moutons et les payer avec cette belle monnoie, ouvrit le coffre; mais au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond, à la place où il l'avoit mise. Il se donna de grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissoit. « Plût à Dieu, s'écria mon frère en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement avec son air hypocrite! » Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, qu'il le vit venir de loin; il courut au-devant de lui avec précipitation, et mettant la main sur lui: « Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide! Écoutez la friponnerie que ce méchant homme m'a faite. » En même temps, il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'étoit assemblée autour de lui, ce qu'il avoit déjà conté

à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit froidement : « Vous feriez fort bien de me laisser aller et de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en fasse un plus sanglant dont je serois fâché. — Hé! qu'avez-vous à dire contre moi ? lui répliqua mon frère. Je suis un honnête homme dans ma profession, et je ne vous crains pas. — Vous voulez donc que je le publie? reprit le vieillard du même ton. Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine ! — Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frère. — Non, non, dit alors le vieillard ; à l'heure que je vous parle, il y a un homme égorgé et attaché au dehors de votre boutique, comme un mouton ; qu'on y aille, et l'on verra si je dis la vérité. »

« Avant que d'ouvrir le coffre où étoient les feuilles, mon frère avoit tué un mouton ce jour-là, l'avoit accommodé et exposé hors de sa boutique, selon sa coutume. Il protesta que ce que disoit le vieillard étoit faux ; mais malgré ses protestations, la populace crédule se laissant prévenir contre un homme accusé d'un fait si atroce, voulut en être éclaircie sur-le-champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'as-

sura de lui-même, et courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé et attaché, comme l'accusateur l'avoit dit; car ce vieillard, qui étoit magicien, avoit fasciné les yeux de tout le monde, comme il les avoit fascinés à mon frère, pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avoit données.

« A ce spectacle, un de ceux qui tenoient Alcouz, lui dit, en lui appliquant un grand coup de poing : « Comment, méchant homme, c'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair humaine? » Et le vieillard, qui ne l'avoit pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes même qui purent approcher de lui ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de police, à qui l'on présenta le prétendu cadavre, que l'on avoit détaché et apporté pour servir de témoin contre l'accusé. « Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens, et qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous fassiez un châtiment exemplaire. » Le juge de police entendit mon frère avec patience; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi, qu'il traita mon frère d'imposteur; et s'en rapportant au témoignage de ses yeux,

il lui fit donner cinq cents coups de bâton.

« Ensuite, l'ayant obligé de lui dire où étoit son argent, il lui enleva tout ce qu'il avoit, et le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville, trois jours de suite, monté sur un chameau.....

« Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade à Schahriar, la clarté du jour que je vois paroître m'impose silence. Elle se tut; et la nuit suivante elle continua d'entretenir le sultan des Indes dans ces termes :

CLXXV^e NUIT.

Sire, le barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz :

« Je n'étois pas à Bagdad, dit-il, lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se retira dans un lieu écarté, où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avoit le dos meurtri; car c'étoit sur le dos qu'on l'avoit frappé. Lorsqu'il fut en état de marcher, il se rendit la nuit, par des chemins détournés, à une ville où il n'étoit connu de personne, et il y prit un logement d'où il ne sortoit presque pas. A la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un faubourg, où il entendit tout à coup un grand bruit de cavaliers qui venoient derrière lui. Il étoit alors par hasard près de la porte d'une grande maison; et comme, après ce qui lui étoit arrivé, il appréhendoit tout, il craignit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter : c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher; et après l'avoir refermée, il entra dans une grande cour, où il n'eut pas plus tôt paru, que deux domestiques vinrent à lui, et le pre-

nant au collet : « Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous! Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernières nuits, que nous n'en avons pas dormi; et vous n'avez épargné notre vie, que parce que nous avons su nous garantir de votre mauvais dessein. »

« Vous pouvez bien penser que mon frère fut fort surpris de ce compliment. « Bonnes gens, leur dit-il, je ne sais ce que vous me voulez, et vous me prenez sans doute pour un autre. — Non, non, répliquèrent-ils, nous n'ignorons pas que vous et vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avoit, et de l'avoir réduit à la mendicité, vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lorsque vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. » En disant cela, ils le fouillèrent, et trouvèrent qu'il avoit un couteau sur lui. « Oh, oh! s'écrièrent-ils en le prenant, oserez-vous dire encore que vous n'êtes pas un voleur? — Hé quoi! leur répondit mon frère, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur? Écoutez mon histoire, ajouta-t-il : au lieu d'avoir une mauvaise opinion de moi, vous serez touchés de mes malheurs. » Bien éloignés de l'écouter,

ils se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent son habit et lui déchirèrent sa chemise. Alors voyant les cicatrices qu'il avoit au dos : « Ah! chien, dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme, et ton dos nous fait voir le contraire! — Hélas! s'écria mon frère, il faut que mes péchés soient bien grands, puisque, après avoir été déjà maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable! »

« Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ses plaintes ; ils le menèrent au juge de police, qui lui dit : « Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main? — Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis l'homme du monde le plus innocent, et je suis perdu si vous ne me faites la grâce de m'écouter patiemment : personne n'est plus digne de compassion que moi. — Seigneur, interrompit alors un des domestiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maisons pour piller et assassiner les gens? Si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. » En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère et le fit voir au juge, qui, sans autre information, commanda sur-le-champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules, et ensuite le fit promener par la ville sur un chameau, et crier devant lui : « Voilà de

« quelle manière on châtie ceux qui entrent par « force dans les maisons. »

« Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes qui le rencontrèrent après cette seconde disgrâce, m'avertirent du lieu où il étoit. J'allai l'y trouver, et le ramenai à Bagdad secrètement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir.

« Le calife Mostanser Billah, poursuivit le barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose et me renvoyer ; mais sans donner le temps d'exécuter son ordre, je repris la parole, et lui dis : « Mon souverain seigneur et maître, vous voyez bien que je parle peu ; et puisque votre majesté m'a fait la grâce de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir encore entendre les aventures de mes deux autres frères ; j'espère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une histoire complète qui ne sera pas indigne de votre bibliothéque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommoit Alnaschar.....

« Mais je m'aperçois qu'il est jour, dit en cet endroit Scheherazade. » Elle garda le silence, et reprit ainsi son discours la nuit suivante :

CLXXVI^e NUIT.

Sire, le barbier continua de parler en ces termes :

HISTOIRE

DU CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Alnaschar, tant que vécut notre père, fut très paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avoit pas honte de la demander le soir, et de vivre le lendemain de ce qu'il avoit reçu. Notre père mourut accablé de vieillesse, et nous laissa pour tout bien sept cents dragmes d'argent. Nous partageâmes également, de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnaschar, qui n'avoit jamais possédé tant d'argent à la fois, se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en feroit. Il se consulta long-temps lui-même là-dessus, et il se détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla chercher chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, et choisit une fort petite boutique où il s'assit, le panier devant lui, et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter sa marchandise.

Dans cette attitude, les yeux attachés sur son panier, il se mit à rêver, et dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendu d'un tailleur qu'il avoit pour voisin : « Ce panier, dit-il, me coûte cent dragmes, et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents dragmes en le vendant en détail, et de ces deux cents dragmes que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents. Ainsi, j'amasserai par la suite du temps quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes, j'irai aisément jusqu'à huit. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai aussitôt la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles, et de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'acheterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux : je ferai bonne chère et du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instrumens, de danseurs et de danseuses. Je n'en demeurerai pas là, et j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille dragmes. Lorsque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'estimerai autant qu'un prince, et j'enverrai demander en mariage la fille du grand-vizir, en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sa-

gesse, de l'esprit et de toutes les autres qualités de sa fille; et enfin, que je lui donnerai mille pièces d'or pour la première nuit de nos noces. Si le vizir étoit assez malhonnête pour me refuser sa fille, ce qui ne sauroit arriver, j'irois l'enlever à sa barbe, et l'amenerois malgré lui chez moi. Dès que j'aurai épousé la fille du grand-vizir, je lui acheterai dix eunuques noirs des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince; et, monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans et de perles, je marcherai par la ville accompagné d'esclaves devant et derrière moi, et me rendrai à l'hôtel du vizir, aux yeux des grands et des petits qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le vizir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche; et le grand-vizir, en me recevant comme son gendre, me cédera sa place et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, et la lui présentant : « Voilà, lui dirai-je, les mille pièces d'or « que j'ai promises pour la première nuit de mon « mariage. » Et lui offrant l'autre : « Tenez, ajou-

« terai-je, je vous en donne encore autant, pour « vous marquer que je suis homme de parole, « et que je donne plus que je ne promets. » Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité. Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter de sa part par quelque officier sur la visite que j'aurai faite au vizir son père; j'honorerai l'officier d'une belle robe, et le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas, et je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti; et quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu; et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront : « Notre cher « seigneur et maître, voilà votre épouse, votre « humble servante devant vous : elle attend que

« vous la caressiez, et elle est bien mortifiée de « ce que vous ne daignez pas seulement la re- « garder ; elle est fatiguée d'être si long-temps de- « bout ; dites-lui au moins de s'asseoir. » Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise et leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds, et après qu'elles y auront demeuré un temps considérable à me supplier de me laisser fléchir, je leverai enfin la tête et jetterai sur elle un regard distrait ; puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la meneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit ; et moi, cependant, je me leverai de mon côté, et prendrai un habit plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge ; elles me tiendront le même discours, et je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier et solliciter avec autant d'instances et aussi long-temps que la première fois. Je commencerai, dès le premier jour de mes noces, à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de sa vie.....

La sultane Scheherazade se tut à ces paroles, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain, et dit au sultan des Indes :

CLXXVII^e NUIT.

Sire, le barbier babillard poursuivit ainsi l'histoire de son cinquième frère :

« Après les cérémonies de nos noces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens qui sera près de moi, une bourse de cinq cents pièces d'or que je donnerai aux coiffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain, elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris et de mon orgueil à sa mère, femme du grand-vizir, et j'en aurai la joie au cœur. Sa mère viendra me trouver, me baisera les mains avec respect, et me dira : « Seigneur, (car elle n'osera m'appeler son gendre, de peur de me déplaire en me parlant si familièrement) « je vous supplie de ne pas dédaigner de re- « garder ma fille, et de vous approcher d'elle : « je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous « plaire, et qu'elle vous aime de toute son âme. » Mais ma belle-mère aura beau parler, je ne lui répondrai pas une syllabe, et je demeurerai

ferme dans ma gravité. Alors, elle se jettera à mes pieds, me les baisera plusieurs fois, et me dira : « Seigneur, seroit-il possible que vous soup-« çonnassiez la sagesse de ma fille ? Je vous assure « que je l'ai toujours eue devant les yeux, et que « vous êtes le premier homme qui l'ait jamais « vue en face. Cessez de lui causer une si grande « mortification, faites-lui la grâce de la regarder, « de lui parler, et de la fortifier dans la bonne « intention qu'elle a de vous satisfaire en toute « chose. » Tout cela ne me touchera point ; ce que voyant ma belle-mère, elle prendra un verre de vin, et le mettant à la main de sa fille, mon épouse : « Allez, lui dira-t-elle, présentez-lui « vous-même ce verre de vin ; il n'aura peut-être « pas la cruauté de le refuser d'une si belle main. » Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout et toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle verra que je ne tournerai point la vue de son côté, et que je persisterai à la dédaigner, elle me dira, les larmes aux yeux : « Mon cœur, ma chère « âme, mon aimable seigneur, je vous conjure « par les faveurs dont le ciel vous comble, de « me faire la grâce de recevoir ce verre de vin « de la main de votre très humble servante. » Je me garderai bien de la regarder encore, et de lui répondre. « Mon charmant époux, continuera-« t-elle en redoublant ses pleurs et en m'appro-

« chant le verre de la bouche, je ne cesserai pas « que je n'aie obtenu que vous buviez. » Alors, fatigué de ses prières, je lui lancerai un regard terrible, et lui donnerai un bon soufflet sur la joue, en la repoussant du pied si vigoureusement, qu'elle ira tomber bien loin au-delà du sofa.

« Mon frère étoit tellement absorbé dans ses visions chimériques, qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

« Le tailleur son voisin, qui avoit entendu l'extravagance de son discours, fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. « Oh! que tu es un indigne homme! dit-il à mon frère. Ne devrois-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs et les charmes d'une si aimable personne. Si j'étois à la place du grand-vizir, ton beau-père, je te ferois donner cent coups de nerf de bœuf, et te ferois promener par la ville avec l'éloge que tu mérites. »

« Mon frère, à cet accident si funeste pour

lui, rentra en lui-même; et voyant que c'étoit par son orgueil insupportable qu'il lui étoit arrivé, il se frappa le visage, déchira ses habits, et se mit à pleurer en poussant des cris qui firent bientôt assembler les voisins, et arrêter les passans qui alloient à la prière de midi. Comme c'étoit un vendredi, il y alloit plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant, la vanité qu'il s'étoit mise en tête, s'étoit dissipée avec son bien; et il pleuroit encore son sort amèrement, lorsqu'une dame de considération, montée sur une mule richement caparaçonnée, vint à passer par là. L'état où elle vit mon frère excita sa compassion. Elle demanda qui il étoit, et ce qu'il avoit à pleurer. On lui dit seulement que c'étoit un pauvre homme qui avoit employé le peu d'argent qu'il possédoit à l'achat d'un panier de verrerie, que ce panier étoit tombé et que toute la verrerie s'étoit cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnoit: « Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. » L'eunuque obéit, et mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cents pièces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame; et après avoir fermé sa boutique, où sa pré-

sence n'étoit plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

« Il faisoit de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venoit de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappoit; et ayant reconnu à la voix que c'étoit une femme, il ouvrit. « Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander : voilà le temps de la prière, je voudrois bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plaît, entrer chez vous, et me donnez un vase d'eau. » Mon frère envisagea cette femme, et vit que c'étoit une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandoit. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place; et toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue et étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-là, fit sa prière; et lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frère, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu; puis s'étant relevée, elle lui souhaita toute sorte de biens.....

L'aurore, dont la clarté commençoit à paroître, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. La nuit suivante elle reprit ainsi son discours, en faisant toujours parler le barbier ;

CLXXVIII^e NUIT.

La vieille souhaita toute sorte de biens à mon frère; elle le remercia de son honnêteté. Comme elle étoit habillée assez pauvrement, et qu'elle s'humilioit fort devant lui, il crut qu'elle lui demandoit l'aumône, et il lui présenta deux pièces d'or. La vieille se retira en arrière avec surprise, comme si mon frère lui eût fait une injure. « Grand Dieu! lui dit-elle, que veut dire ceci? Seroit-il possible, seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône? Reprenez votre argent, je n'en ai pas besoin, Dieu merci; j'appartiens à une jeune dame de cette ville qui est pourvue d'une beauté charmante, et qui est avec cela très riche; elle ne me laisse manquer de rien. »

« Mon frère ne fut pas assez fin pour s'apercevoir de l'adresse de la vieille, qui n'avoit refusé les deux pièces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda si elle ne pourroit pas lui procurer l'honneur de voir cette dame : « Très volontiers, lui répondit-elle; elle sera bien aise de vous épouser, et de vous mettre en pos-

session de tous ses biens, en vous faisant maître de sa personne : prenez votre argent et suivez-moi. » Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent, et presque aussitôt une femme belle et riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cents pièces d'or, et se laissa conduire par la vieille.

« Elle marcha devant lui, et il la suivit de loin, jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. Il la rejoignit dans le temps qu'une jeune esclave grecque ouvroit. La vieille le fit entrer le premier, et passer au travers d'une cour bien pavée, et l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avoit fait concevoir de la maîtresse de la maison. Pendant que la vieille alla avertir la jeune dame, il s'assit; et comme il avoit chaud, il ôta son turban et le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame qui le surprit bien plus par sa beauté que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'aperçut. La dame le pria d'un air gracieux de prendre sa place, en s'asseyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir; et après lui avoir dit quelques douceurs : « Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajouta-t-elle; venez, donnez-moi la main. » A ces mots elle lui présenta la sienne, et le mena dans une

chambre écartée, où elle s'entretint encore quelque temps avec lui; puis elle le quitta en lui disant : « Demeurez, je suis à vous dans un moment. » Il attendit; mais au lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, et regardant mon frère d'un œil terrible : « Que fais-tu ici? » lui dit-il fièrement. Alnaschar, à cet aspect, fut tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portoit, et lui déchargea plusieurs coups de sabre, dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage de ses sens. Le noir le croyant mort, demanda du sel; l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin. Ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffroit, de ne donner aucun signe de vie. Le noir et l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille, qui avoit fait tomber mon frère dans le piége, vint le prendre par les pieds, et le traîna jusqu'à une trappe qu'elle ouvrit. Elle le jeta dedans, et il se trouva dans un lieu souterrain, avec plusieurs corps de gens qui avoient été assassinés. Il s'en aperçut dès qu'il fut revenu à lui, car la violence de sa chute lui avoit ôté le sentiment. Le sel dont ses plaies avoient été frottées, lui conserva la vie. Il

reprit peu à peu assez de force pour se soutenir; et au bout de deux jours ayant ouvert la trappe durant la nuit, et remarqué dans la cour un endroit propre à se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paroître la détestable vieille qui ouvrit la porte de la rue, et partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vît pas, il ne sortit de ce coupe-gorge que quelques momens après elle, et il vint se réfugier chez moi, où il m'apprit toutes les aventures qui lui étoient arrivées en si peu de temps.

« Au bout d'un mois, il fut parfaitement guéri de ses blessures, par les remèdes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se venger de la vieille qui l'avoit trompé si cruellement. Pour cet effet, il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cents pièces d'or; et, au lieu d'or, il la remplit de morceaux de verre.....

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit; mais le lendemain elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar :

CLXXIX^e NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, attacha le sac de verre autour de lui avec sa ceinture, se déguisa en vieille, et prit un sabre, qu'il cacha sous sa robe. Un matin, il rencontra la vieille qui se promenoit déjà par la ville, en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda, et contrefaisant la voix d'une femme : « N'auriez-vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter? Je suis une femme de Perse nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cents pièces d'or; je voudrois bien voir si elles sont de poids. — Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me suivre, je vous menerai chez mon fils qui est changeur; il se fera un plaisir de vous les peser lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de temps, afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. » Mon frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avoit introduit la première fois, et la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

« La vieille mena mon frère dans la salle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit

faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme du vilain esclave noir : « Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi et me suis. » En disant ces mots, il marcha devant pour le mener au lieu où il vouloit le massacrer. Alnaschar se leva, le suivit ; et tirant son sabre de dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou par derrière, si adroitement qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussitôt d'une main, et de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain où il le jeta avec la tête. L'esclave grecque, accoutumée à ce manége, se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel ; mais quand elle vit Alnaschar le sabre à la main, et qui avoit quitté le voile dont il s'étoit couvert le visage, elle laissa tomber le bassin et s'enfuit ; mais mon frère courant plus fort qu'elle, la joignit et lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, et il se saisit d'elle avant qu'elle eût le temps de lui échapper. « Perfide ! s'écria-t-il, me reconnois-tu ? — Hélas ! seigneur, répondit-elle en tremblant, qui êtes-vous ? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. — Je suis, dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver et faire ta prière d'hypocrite : t'en souvient-il ? » Alors, elle se mit à genoux pour lui demander pardon ; mais il la coupa en quatre pièces.

« Il ne restoit plus que la dame qui ne savoit

rien de ce qui venoit de se passer chez elle. Il la chercha, et la trouva dans une chambre où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paroître. Elle lui demanda la vie, et il eut la générosité de la lui accorder. « Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchans que ceux dont je viens de me venger si justement? — J'étois, lui répondit-elle, la femme d'un honnête marchand, et la maudite vieille, dont je ne connoissois pas la méchanceté, me venoit voir quelquefois. « Madame, me dit-elle « un jour, nous avons de belles noces chez nous; « vous y prendriez beaucoup de plaisir, si vous « vouliez nous faire l'honneur de vous y trou- « ver. » Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent pièces d'or. Je la suivis; elle me mena dans cette maison, où je trouvai ce noir qui me retint par force; et il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur. — De la manière dont ce détestable noir se gouvernoit, reprit mon frère, il faut qu'il ait amassé bien des richesses. — Il y en a tant, repartit-elle, que vous serez riche à jamais, si vous pouvez les emporter : suivez-moi et vous les verrez. » Elle conduisit Alnaschar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or, qu'il considéra avec une admiration dont il ne pouvoit

revenir. « Allez, dit-elle, et amenez assez de monde pour emporter tout cela. » Mon frère ne se le fit pas dire deux fois; il sortit, et ne fut dehors qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les amena avec lui; et en arrivant à la maison, il fut fort étonné de trouver la porte ouverte; mais il le fut bien davantage, lorsque, étant entré dans la chambre où il avoit vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame, plus rusée et plus diligente que lui, les avoit fait enlever et avoit disparu elle-même. Au défaut des coffres et pour ne pas s'en retourner les mains vides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres et dans les garde-meubles, où il y en avoit beaucoup plus qu'il ne lui en falloit pour le dédommager des cinq cents pièces d'or qui lui avoient été volées. Mais en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins qui avoient reconnu mon frère et vu les porteurs aller et venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement qui leur avoit paru suspect. Alnaschar passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain matin, comme il sortoit du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. « Venez avec nous, lui dirent-ils; notre maître veut vous parler. » Mon frère les pria de se

donner un moment de patience, et leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais au lieu de l'écouter, ils le lièrent et le forcèrent de marcher avec eux. Ils rencontrèrent dans une rue un ancien ami de mon frère qui les arrêta, et s'informa d'eux pour quelle raison ils l'emmenoient; il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher et rapporter au juge de police qu'ils ne l'avoient pas trouvé; mais il ne put rien obtenir d'eux, et ils menèrent Alnaschar au juge de police.....

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes:

CLXXX^e NUIT.

« Sire, quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frère devant le juge de police, ce magistrat lui dit : « Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que vous fîtes porter hier chez vous? — Seigneur, répondit Alnaschar, je suis prêt à vous dire la vérité; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à votre clémence, et de vous supplier de me donner votre parole qu'il ne me sera rien fait. — Je vous la donne, » répliqua le juge. Alors, mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui étoit arrivé, et tout ce qu'il avoit fait depuis que la vieille étoit venue faire sa prière chez lui, jusqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avoit laissée après avoir tué le noir, l'esclave grecque et la vieille. A l'égard de ce qu'il avoit fait emporter chez lui, il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des cinq cents pièces d'or qu'on lui avoit volées.

« Le juge, sans rien promettre à mon frère, envoya chez lui quelques uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avoit; et lorsqu'on lui

eut rapporté qu'il n'y restoit plus rien, et que tout avoit été mis dans son garde-meuble, il commanda aussitôt à mon frère de sortir de la ville, et de n'y revenir de sa vie, parce qu'il craignoit que s'il y demeuroit, il n'allât se plaindre de son injustice au calife. Cependant, Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer, et sortit de la ville pour se réfugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent, et le mirent nu comme la main. Je n'eus pas plus tôt appris cette fâcheuse nouvelle, que je pris un habit et allai le trouver où il étoit. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai et le fis entrer secrètement dans la ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres frères. »

HISTOIRE

DU SIXIÈME FRERE DU BARBIER.

« Il ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avoit eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent dragmes d'argent qu'il avoit eues en partage, de même que ses autres frères, de sorte qu'il s'étoit vu fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittoit avec adresse, et il s'étudioit surtout à se pro-

curer l'entrée des grandes maisons par l'entremise des officiers et des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres, et s'attirer leur compassion.

« Un jour qu'il passoit devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissoit voir une cour très spacieuse où il y avoit une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entre eux, et lui demanda à qui appartenoit cet hôtel. « Bon homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous pour me faire cette demande? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connoître que c'est l'hôtel d'un Barmecide? Mon frère, à qui la générosité et la libéralité des Barmecides étoient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avoit plus d'un, et les pria de lui donner l'aumône. « Entrez, lui dirent-ils; personne ne vous en empêche, et adressez-vous vous-même au maître de la maison, il vous renverra content. »

Mon frère ne s'attendoit pas à tant d'honnêteté; il en remercia les portiers, et entra, avec leur permission, dans l'hôtel, qui étoit si vaste, qu'il mit beaucoup de temps à gagner l'appartement du Barmecide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en carré, d'une très belle architecture, et entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres, avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui

réjouissoient la vue. Les appartemens d'en bas qui régnoient à l'entour étoient presque tous à jour. Ils se fermoient avec de grands rideaux pour garantir du soleil, et on les ouvroit pour prendre le frais quand la chaleur étoit passée.

« Un lieu si agréable auroit causé de l'admiration à mon frère, s'il eût eu l'esprit plus content qu'il ne l'avoit. Il avança, et entra dans une salle richement meublée et ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur, où il aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur; ce qui lui fit juger que c'étoit le maître de la maison. En effet, c'étoit le seigneur Barmecide lui-même, qui lui dit d'une manière obligeante qu'il étoit le bien-venu, et lui demanda ce qu'il souhaitoit. « Seigneur, lui répondit mon frère d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes et généreuses comme vous. » Il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à ce seigneur, qui étoit recommandable par mille belles qualités.

« Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frère; et portant ses deux mains à son estomac, comme pour déchirer son habit en signe de douleur: « Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Bagdad, et qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité que vous dites? Voilà ce

que je ne puis souffrir. » A ces démonstrations, mon frère, prévenu qu'il alloit lui donner une marque singulière de sa libéralité, lui donna mille bénédictions, et lui souhaita toute sorte de biens. — Il ne sera pas dit, reprit le Barmecide, que je vous abandonne, et je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. — Seigneur, répliqua mon frère, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. — Est-il bien vrai, repartit le Barmecide, que vous soyez à jeun à l'heure qu'il est? Hélas! le pauvre homme, il meurt de faim! Holà, garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vite le bassin et l'eau; que nous nous lavions les mains. » Quoique aucun garçon ne parût, et que mon frère ne vît ni bassin ni eau, le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus; et en faisant cela, il disoit à mon frère: « Approchez donc, lavez-vous avec moi. » Schacabac jugea bien par là que le seigneur Barmecide aimoit à rire; et comme il entendoit lui-même la raillerie, et qu'il n'ignoroit pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches, s'ils en veulent tirer bon parti, il s'approcha, et fit comme lui.

« Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte à manger, et qu'on ne fasse point attendre. » En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien ap-

porté, il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche, et de mâcher à vide, en disant à mon frère: « Mangez, mon hôte, je vous en prie; agissez aussi librement que si vous étiez chez vous; mangez donc: pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite bouche. — Pardonnez-moi, seigneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de temps, et que je fais assez bien mon devoir. — Que dites-vous de ce pain? reprit le Barmecide, ne le trouvez-vous pas excellent? — Ah, seigneur! repartit mon frère qui ne voyoit pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. — Mangez-en donc tout votre soûl, répliqua le seigneur Barmecide; je vous assure que j'ai acheté cinq cents pièces d'or la boulangère qui me fait de si bon pain.....

Scheherazade vouloit continuer; mais le jour qui paroissoit l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière:

CLXXXI^e NUIT.

« Le Barmecide, dit le barbier, après avoir parlé de l'esclave sa boulangère, et vanté son pain, que mon frère ne mangeoit qu'en idée, s'écria : « Garçon, apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frère (encore qu'aucun garçon n'eût paru), goûtez de ce nouveau mets, et me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du blé mondé qui fût mieux accommodé que celui-là. — Il est admirable, lui répondit mon frère; aussi je m'en donne comme il faut. — Que vous me faites plaisir! reprit le seigneur Barmecide. Je vous conjure, par la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger, de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez si fort à votre goût. » Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce, accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches, et des figues sèches; ce qui fut apporté comme le plat de viande de mouton. « L'oie est bien grasse, dit le Barmecide, mangez-en seulement une cuisse et une aile. Il faut ménager votre appétit, car il nous revient encore beaucoup d'autres choses. » Effec-

tivement, il demanda plusieurs autres plats de différentes sortes, dont mon frère, en mourant de faim, continua de faire semblant de manger. Mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches qu'il ordonna qu'on servît, et qui fut servi de même que les plats précédens. « Oh! pour ce mets, dit le seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi : je veux que vous vous en rassasiez. » En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, et l'approchant de la bouche de mon frère : « Tenez, lui dit-il, avalez cela : vous allez juger si j'ai tort de vous vanter ce plat. » Mon frère allongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avaler avec un extrême plaisir. « Je savois bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. — Rien au monde n'est plus exquis, repartit mon frère : franchement, c'est une chose délicieuse que votre table. — Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmecide ; je crois que vous n'en serez pas moins content que de l'agneau. Hé bien, qu'en pensez-vous ? — Il est merveilleux, répondit Schacabac : on y sent tout à la fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre et les herbes les plus odorantes ; et toutes ces odeurs sont si bien ménagées, que l'une

n'empêche pas qu'on ne sente l'autre. Quelle volupté! — Faites honneur à ce ragoût, répliqua le Barmecide; mangez-en donc, je vous en prie. Holà, garçon, ajouta-t-il en haussant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. — Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frère : en vérité, seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage; je n'en puis plus. »

« Qu'on desserve donc, dit alors le Barmecide, et qu'on apporte les fruits. » Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir; après quoi reprenant la parole : « Goûtez de ces amandes, poursuivit-il : elles sont bonnes et fraîchement cueillies. » Ils firent l'un et l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes, et qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmecide invitant mon frère à prendre d'autres choses : « Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes. Choisissez ce qui vous plaira. » Puis avançant la main, comme s'il eût présenté quelque chose : « Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. » Schacabac fit semblant de prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas. — Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide; et en cela, comme en tout ce qui se

fait dans ma maison, rien n'est épargné. » Il excita encore mon frère à manger : « Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paroît que vous n'avez guère mangé. — Seigneur, lui repartit mon frère, qui avoit mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne saurois manger un seul morceau de plus. »

Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous buvions [1]. Vous boirez bien du vin ? — Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. — Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. — J'en boirai donc par complaisance, repartit Schacabac. A ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, et même contre le respect qui vous est dû; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin; je me conten-

[1] Les Orientaux, et particulièrement les mahométans, ne boivent qu'après le repas. Néanmoins, pour apaiser la soif qui peut survenir en mangeant, on leur sert des eaux rafraîchissantes, de sorbets, de pêches, de cerises, de framboises, etc.

terai de boire de l'eau. — Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. » En même temps, il commanda qu'on en apportât; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits. Il fit semblant de se verser à boire et de boire le premier; puis, faisant semblant de verser à boire pour mon frère, et de lui présenter le verre : « Buvez à ma santé, lui dit-il; sachons un peu si vous trouverez ce vin bon. » Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près, comme pour voir si la couleur du vin étoit belle, et de se le porter au nez pour juger si l'odeur en étoit agréable; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide, pour lui marquer qu'il prenoit la liberté de boire à sa santé, et enfin, il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. « Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent; mais il n'est pas assez fort, ce me semble. — Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez qu'à parler : il y en a dans ma cave de plusieurs sortes. Voyez si vous serez content de celui-ci. » A ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même, et puis à mon frère. Il fit cela tant de fois, que Schacabac, feignant que le vin l'avoit échauffé, contrefit l'homme ivre, leva la main et frappa le Barmecide à la tête, si

rudement, qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore; mais le Barmecide présentant la main pour éviter le coup, lui cria : « Êtes-vous fou? » Alors mon frère se retenant, lui dit : « Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave, et de lui donner un grand festin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger; il ne falloit pas me faire boire de vin, car je vous avois bien dit que je pourrois vous manquer de respect. J'en suis très fâché, et je vous en demande mille pardons. »

« A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide, au lieu de se mettre en colère, se mit à rire de toute sa force. « Il y a long-temps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère.....

« Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, je ne prends pas garde qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt; et la nuit suivante la sultane continua de parler dans ces termes :

CLXXXII^e NUIT.

Sire, le barbier poursuivant l'histoire de son sixième frère :

Le Barmecide, ajouta-t-il, fit mille caresses à Schacabac. « Non-seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné, je veux même désormais que nous soyons amis, et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur, et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout; mais nous allons manger réellement. » En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques qui parurent, d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement, et mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avoit goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin, et en même temps, un nombre d'esclaves, belles et richement habillées, entrèrent et chantèrent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin Schacabac eut tout sujet d'être content des bontés et des honnêtetés du Barmecide, qui le goûta, en usa

avec lui familièrement, et lui fit donner un habit de sa garde-robe.

« Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut, et n'ayant pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince. On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avoit amassés; de sorte que se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pèlerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pèlerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur, la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bédouins[1] supérieur à celui des

[1] Les Bédouins sont des tribus nomades qui vivent dans les déserts, campés sous des tentes, où ils mènent une vie toute conforme aux traditions qu'ils ont reçues de leurs ancêtres dès les temps les plus reculés. Ils sont tous pâtres et soldats, et préfèrent leur liberté, quelque périlleuse qu'elle soit, à l'aisance qu'ils trouveroient dans les grandes villes. On a vainement cherché jusqu'à ce jour à les subjuguer : leur conquête coûteroit plus de sang et de peines qu'il n'y aura jamais de profit à les réduire en corps de nation. Comme tous les peuples des déserts, ils ont acquis en histoire naturelle les connoissances utiles à leur vie de

pèlerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bédouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitoit inutilement. « Je suis votre esclave, lui disoit-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » Enfin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère, et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bédouin fut impitoyable; et de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il avoit compté, il prit son couteau et lui fendit les lèvres pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyoit avoir faite.

« Le Bédouin avoit une femme assez jolie, et souvent, quand il alloit faire ses courses, il lais-

sauvages. Ils savent découvrir les sources, connoissent la propriété des plantes, et supportent avec courage tous les dangers et les privations que l'homme éprouve isolé de la société.

Il arrive quelquefois à ces mêmes Arabes de piller les caravanes; mais jamais ils n'ôtent la vie aux voyageurs qu'ils dépouillent, à moins qu'ils n'en éprouvent de la résistance, ou qu'ils n'aient été blessés par eux. Quelquefois même ils exercent l'hospitalité envers leurs victimes, et on les a vus souvent servir de guides à une caravane qu'ils avoient pillée, de crainte que les malheureux qui la composoient ne périssent dans le désert.

soit mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oublioit rien pour consoler mon frère de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisoit assez connoître qu'elle l'aimoit; mais il n'osoit répondre à sa passion, de peur de s'en repentir, et il évitoit de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchoit l'occasion d'être seule avec lui. Elle avoit une si grande habitude de badiner et de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyoit, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observoit, s'avisa, pour ses péchés, de badiner aussi avec elle. Le Bédouin s'imagina aussitôt qu'ils vivoient tous deux dans une intelligence criminelle; et ce soupçon le mettant en fureur, il se jeta sur mon frère; et après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne déserte où il le laissa. La montagne étoit sur le chemin de Bagdad, de sorte que les passans qui l'avoient rencontré, me donnèrent avis du lieu où il étoit. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avoit besoin, et le ramenai dans la ville. »

« Voilà ce que je racontai au calife Mostanser Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. « C'est présen-

tement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné, à juste titre, le surnom de silencieux : personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins, je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez, et que je n'entende plus parler de vous. » Je cédai à la nécessité, et voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le calife étoit mort; je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas un seul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoins de son ingratitude, et de la manière injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnoissance, il a mieux aimé me fuir et s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'étoit plus à Bagdad, quoique personne ne me sût dire au vrai de quel côté il avoit tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-temps que je cours de province en province; et lorsque j'y pensois le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendois pas à le voir si irrité contre moi.....

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, se tut; et la nuit suivante elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

CLXXXIII^e NUIT.

Sire, le tailleur acheva de raconter au sultan de Casgar l'histoire du jeune boiteux et du barbier de Bagdad, de la manière que j'eus l'honneur de dire hier à votre majesté :

« Quand le barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avoit pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Néanmoins, nous voulûmes qu'il demeurât avec nous, et qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avoit préparé. Nous nous mîmes donc à table, et nous nous réjouîmes jusqu'à la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Alors toute la compagnie se sépara, et je vins travailler à ma boutique en attendant qu'il fût temps de m'en retourner chez moi.

« Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu, à demi ivre, se présenta devant ma boutique, qu'il chanta et joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerois pas de divertir ma femme; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, et j'en servis un morceau au bossu, qui le mangea sans prendre garde

qu'il y avoit une arête. Il tomba devant nous sans sentiment. Après avoir en vain essayé de le secourir, dans l'embarras où nous mit un accident si funeste, et dans la crainte qu'il nous causa, nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous, et nous le fîmes adroitement recevoir chez le médecin juif. Le médecin juif le descendit dans la chambre du pourvoyeur, et le pourvoyeur le porta dans la rue, où l'on a cru que le marchand l'avoit tué. Voilà, sire, ajouta le tailleur, ce que j'avois à dire pour satisfaire votre majesté. C'est à elle à prononcer si nous sommes dignes de sa clémence ou de sa colère, de la vie ou de la mort. »

Le sultan de Casgar laissa voir sur son visage un air content qui redonna la vie au tailleur et à ses camarades. « Je ne puis disconvenir, dit-il, que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune boiteux, de celle du barbier et des aventures de ses frères, que de l'histoire de mon bouffon. Mais avant de vous renvoyer chez vous tous quatre, et qu'on enterre le corps du bossu, je voudrois voir ce barbier qui est cause que je vous pardonne. Puisqu'il se trouve dans ma capitale, il est aisé de contenter ma curiosité. » En même temps, il dépêcha un huissier pour l'aller chercher avec le tailleur, qui savoit où il pourroit être.

L'huissier et le tailleur revinrent bientôt, et

amenèrent le barbier qu'ils présentèrent au sultan. Le barbier étoit un vieillard qui pouvoit avoir quatre-vingt-dix ans. Il avoit la barbe et les sourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes et le nez fort long. Le sultan ne put s'empêcher de rire en le voyant. « Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous saviez des histoires merveilleuses, voudriezvous bien m'en raconter quelques unes? — Sire, lui répondit le barbier, laissons là, s'il vous plaît, pour le présent, les histoires que je puis savoir. Je supplie très humblement votre majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle ce chrétien, ce juif, ce musulman, et ce bossu mort que je vois là étendu par terre. » Le sultan sourit de la liberté du barbier, et lui répliqua : « Qu'est-ce que cela vous importe? — Sire, repartit le barbier, il m'importe de faire la demande que je fais, afin que votre majesté sache que je ne suis pas un grand parleur comme quelques uns le prétendent, mais un homme justement appelé le silencieux.....

Scheherazade, frappée par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement du sultan des Indes, garda le silence en cet endroit, et reprit son discours la nuit suivante en ces termes :

CLXXXIVe NUIT.

Sire, le sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit bossu, puisqu'il paroissoit le souhaiter avec ardeur. Lorsque le barbier l'eut entendue, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avoit là-dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenoit pas. « Véritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante; mais je suis bien aise d'examiner de près ce bossu. » Il s'en approcha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux; et après l'avoir attentivement regardée, il fit tout à coup un si grand éclat de rire et avec si peu de retenue, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il étoit devant le sultan de Casgar. Puis se relevant sans cesser de rire : « On le dit bien, et avec raison, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être écrite en lettres d'or, c'est celle de ce bossu. »

A ces paroles, tout le monde regarda le barbier comme un bouffon, ou comme un vieillard qui avoit l'esprit égaré. « Homme silencieux, lui

dit le sultan, parlez-moi : qu'avez vous donc à rire si fort? — Sire, répondit le barbier, je jure par l'humeur bienfaisante de votre majesté, que ce bossu n'est pas mort; il est encore en vie; et je veux passer pour un extravagant, si je ne vous le fais voir à l'heure même. » En achevant ces mots, il prit une boîte où il y avoit plusieurs remèdes, qu'il portoit sur lui pour s'en servir dans l'occasion, et il en tira une petite fiole balsamique dont il frotta long-temps le cou du bossu. Ensuite, il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents; et après lui avoir ouvert la bouche, il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes, avec quoi il tira le morceau de poisson et l'arête qu'il fit voir à tout le monde. Aussitôt le bossu éternua, étendit les bras et les pieds, ouvrit les yeux, et donna plusieurs autres signes de vie.

Le sultan de Casgar et tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération, furent moins surpris de voir revivre le bossu, après avoir passé une nuit entière et la plus grande partie du jour sans donner aucun signe de vie, que du mérite et de la capacité du barbier, qu'on commença, malgré ses défauts, à regarder comme un grand personnage. Le sultan, ravi de joie et d'admiration, ordonna que l'histoire du bossu fût mise par écrit avec celle du barbier, afin que

CLXXXV^e NUIT.

Dinarzade, toujours soigneuse d'éveiller sa sœur, l'appela cette nuit à l'heure ordinaire. « Ma chère sœur, lui dit-elle, le jour paroîtra bientôt; je vous supplie, en attendant, de nous raconter quelqu'une de ces histoires agréables que vous savez. — Il n'en faut pas chercher d'autre, dit Schahriar, que celle des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun al-Raschid. — Sire, dit Scheherazade, je vais contenter votre curiosité. » En même temps elle commença de cette manière :

HISTOIRE

D'ABOULHASSAN ALI EBN BECAR ET DE SCHEMSELNIHAR, FAVORITE DU CALIFE HAROUN AL-RASCHID.

Sous le règne du calife Haroun al-Raschid, il y avoit à Bagdad un droguiste qui se nommoit Aboulhassan Ebn Thaher, homme puissamment riche, bien fait, et très agréable de sa personne. Il avoit plus d'esprit et de politesse que n'en ont ordinairement les gens de sa profession; et sa

droiture, sa sincérité, et l'enjouement de son humeur, le faisoient aimer et rechercher de tout le monde. Le calife, qui connoissoit son mérite, avoit en lui une confiance aveugle. Il l'estimoit tant, qu'il se reposoit sur lui du soin de faire fournir aux dames ses favorites toutes les choses dont elles pouvoient avoir besoin. C'étoit lui qui choisissoit leurs habits, leurs ameublemens et leurs pierreries; ce qu'il faisoit avec un goût admirable.

Ses bonnes qualités et la faveur du calife attiroient chez lui les fils des émirs et des autres officiers du premier rang; sa maison étoit le rendez-vous de toute la noblesse de la cour. Mais parmi les jeunes seigneurs qui l'alloient voir tous les jours, il y en avoit un qu'il considéroit plus que tous les autres, et avec lequel il avoit contracté une amitié particulière. Ce seigneur s'appeloit Aboulhassan Ali Ebn Becar, et tiroit son origine d'une ancienne famille royale de Perse. Cette famille subsistoit encore à Bagdad depuis que, par la force de leurs armes, les musulmans avoient fait la conquête de ce royaume. La nature sembloit avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps et de l'esprit. Il avoit le visage d'une beauté achevée, la taille fine, un air aisé, et une physionomie si engageante, qu'on ne pouvoit le voir sans

l'aimer d'abord. Quand il parloit, il s'exprimoit toujours en des termes propres et choisis, avec un tour agréable et nouveau; le son de sa voix avoit même quelque chose qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Avec cela, comme il avoit beaucoup d'esprit et de jugement, il pensoit et parloit de toutes choses avec une justesse admirable. Il avoit tant de retenue et de modestie, qu'il n'avançoit rien qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préférât son sentiment à celui des autres.

Étant fait comme je viens de le représenter, il ne faut pas s'étonner si Ebn Thaher l'avoit distingué des autres jeunes seigneurs de la cour, dont la plupart avoient les vices opposés à ses vertus. Un jour que ce prince étoit chez Ebn Thaher, ils virent arriver une dame montée sur une mule noire et blanche, au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnoient à pied, toutes fort belles, autant qu'on en pouvoit juger à leur air, et au travers du voile qui leur couvroit le visage. La dame avoit une ceinture couleur de rose, large de quatre doigts, sur laquelle éclatoient des perles et des diamans d'une grosseur extraordinaire; et pour sa beauté, il étoit aisé de voir qu'elle surpassoit celle de ses femmes, autant que la pleine lune surpasse le croissant

qui n'est que de deux jours. Elle venoit de faire quelque emplette; et comme elle avoit à parler à Ebn Thaher, elle entra dans sa boutique qui étoit propre et spacieuse, et il la reçut avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir, et lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant, le prince de Perse ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir sa politesse et sa galanterie, accommodoit le coussin d'étoffe à fond d'or qui devoit servir d'appui à la dame. Après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assît. Ensuite, l'ayant saluée en baisant le tapis à ses pieds, il se releva et demeura debout devant elle, au bas du sofa. Comme elle en usoit librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile, et fit briller aux yeux du prince de Perse une beauté si extraordinaire, qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté, la dame ne put s'empêcher de regarder le prince dont la vue fit sur elle la même impression. « Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. » Le prince de Perse obéit, et s'assit sur le bord du sofa. Il avoit toujours les yeux attachés sur elle, et il avaloit à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bientôt de ce qui se passoit en son âme, et cette découverte acheva de l'enflam-

mer pour lui. Elle se leva, s'approcha d'Ebn Thaher, et après lui avoir dit tout bas le motif de sa venue, elle lui demanda le nom et le pays du prince de Perse. « Madame, lui répondit Ebn Thaher, ce jeune seigneur dont vous me parlez, se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar, et est prince de race royale. »

La dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimoit déjà passionnément fût d'une si haute condition. « Vous voulez dire, sans doute, reprit-elle, qu'il descend des rois de Perse. — Oui, madame, repartit Ebn Thaher, les derniers rois de Perse sont ses ancêtres. Depuis la conquête de ce royaume, les princes de sa maison se sont toujours rendus recommandables à la cour de nos califes. — Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connoître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai cette femme, ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien aise qu'il voie la magnificence de ma maison, afin qu'il puisse publier que l'avarice ne règne point à Bagdad, parmi les personnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis. N'y manquez pas; autrement je serai fâchée contre vous, et ne reviendrai ici de ma vie. »

Ebn Thaher avoit trop de pénétration pour ne pas juger par ces paroles des sentimens de la dame. « Ma princesse, ma reine, repartit-il, Dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colère contre moi. Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. » A cette réponse, la dame prit congé d'Ebn Thaher, en lui faisant une inclination de tête; et après avoir jeté au prince de Perse un regard obligeant, elle remonta sur sa mule et partit.....

La sultane Scheherazade se tut en cet endroit, au grand regret du sultan des Indes, qui fut obligé de se lever, à cause du jour qui paroissoit. Elle continua cette histoire la nuit suivante, et dit à Schahriar :

CLXXXVI^e NUIT.

Sire, le prince de Perse, éperdument amoureux de la dame, la conduisit des yeux tant qu'il put la voir; et il y avoit déjà long-temps qu'il ne la voyoit plus, qu'il avoit encore la vue tournée du côté qu'elle avoit pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquoit que quelques personnes l'observoient, et commençoient à rire de le voir en cette attitude. « Hélas! lui dit le prince, le monde et vous auriez compassion de moi, si vous saviez que la belle dame qui vient de sortir de chez vous emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, et que le reste cherche à n'en pas demeurer séparé! Apprenez-moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle est cette dame tyrannique qui force les gens à l'aimer, sans leur donner le temps de se consulter. — Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse Schemselnihar[1], la première favorite du calife notre maître. — Elle est ainsi nommée avec justice, interrompit le prince, puisqu'elle est plus belle que le soleil, dans un jour sans nuage. — Cela est vrai, répliqua Ebn Thaher: aussi le Com-

[1] Ce mot arabe signifie le soleil du jour.

mandeur des croyans l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très expressément de lui fournir tout ce qu'elle me demandera, et même de la prévenir, autant qu'il me sera possible, en tout ce qu'elle pourra désirer. »

Il lui parloit de la sorte afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvoit être que malheureux; mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. « Je m'étois bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me seroit pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Je vous aimerai donc, et je bénirai mon sort d'être l'esclave de l'objet le plus beau que le soleil éclaire. »

Pendant que le prince de Perse consacroit ainsi son cœur à la belle Schemselnihar, cette dame, en s'en retournant chez elle, songeoit aux moyens de voir le prince, et de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plus tôt rentrée dans son palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avoit montrée, et à qui elle avoit donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir, sans différer, avec le prince de Perse. L'esclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le temps qu'il parloit encore au prince, et qu'il s'efforçoit de le dissuader, par

les raisons les plus fortes, d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit ensemble : « Seigneurs, leur dit-elle, mon honorable maîtresse Schemselnihar, la première favorite du Commandeur des croyans, vous prie de venir à son palais où elle vous attend. » Ebn Thaher, pour marquer combien il étoit prompt à obéir, se leva aussitôt sans rien répondre à l'esclave, et s'avança pour la suivre, non sans quelque répugnance. Pour le prince, il la suivit sans faire réflexion au péril qu'il y avoit dans cette visite. La présence d'Ebn Thaher, qui avoit l'entrée chez la favorite, le mettoit là-dessus hors d'inquiétude. Ils suivirent donc l'esclave qui marchoit un peu devant eux. Ils entrèrent après elle dans le palais du calife, et la joignirent à la porte du petit palais de Schemselnihar, qui étoit déjà ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle, où elle les pria de s'asseoir.

Le prince de Perse se crut dans un de ces palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avoit encore rien vu qui approchât de la magnificence du lieu où il se trouvoit. Les tapis de pied, les coussins d'appui et les autres accompagnemens du sofa, avec les ameublemens, les ornemens et l'architecture, étoient d'une beauté et d'une richesse surprenantes. Peu de temps après qu'ils se furent assis, Ebn Thaher

et lui, une esclave noire, fort propre, leur servit une table couverte de plusieurs mets très délicats, dont l'odeur admirable faisoit juger de la finesse des assaisonnemens. Pendant qu'ils mangèrent, l'esclave qui les avoit amenés ne les abandonna point : elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connoissoit pour les meilleurs; d'autres esclaves leur versèrent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils achevèrent enfin, et on leur présenta à chacun séparément un bassin et un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains; après quoi on leur apporta le parfum d'aloës dans une cassolette portative qui étoit aussi d'or, dont ils se parfumèrent la barbe et l'habillement. L'eau de senteur ne fut pas oubliée : elle étoit dans un vase d'or enrichi de diamans et de rubis, fait exprès pour cet usage, et elle leur fut jetée dans l'une et dans l'autre main, qu'ils se passèrent sur la barbe et sur tout le visage, selon la coutume. Ils se mirent à leur place; mais ils étoient à peine assis, que l'esclave les pria de se lever et de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la salle où ils étoient, et ils entrèrent dans un vaste salon d'une structure merveilleuse. C'étoit un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme de l'albâtre. Les bases et les chapiteaux de ces colonnes étoient

ornés d'animaux à quatre pieds, et d'oiseaux dorés de différentes espèces. Le tapis de pied de ce salon extraordinaire, composé d'une seule pièce à fond d'or, rehaussé de bouquets de rose de soie rouge et blanche, et le dôme peint de même à l'arabesque, offroient à la vue un objet des plus charmans. Entre chaque colonne il y avoit un petit sofa garni de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de cristal, de jaspe, de jais, de porphyre, d'agate, et d'autres matières précieuses, garnis d'or et de pierreries. Les espaces qui étoient entre les colonnes, étoient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les sofas, qui avoient vue sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étoient de petits cailloux de différentes couleurs, qui représentoient le tapis de pied du salon en dôme; de manière qu'en regardant le tapis en dedans et en dehors, il sembloit que le dôme et le jardin, avec tous les agrémens, fussent sur le même tapis. La vue étoit terminée à l'entour, le long des allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche, qui gardoient la même figure circulaire que le dôme, et dont l'un, plus élevé que l'autre, laissoit tomber son eau en nappe dans le dernier; et de beaux vases de bronze dorés, garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux et

de fleurs, étoient posés sur celui-ci d'espace en espace. Ces allées faisoient une séparation entre de grands espaces plantés d'arbres droits et touffus, où mille oiseaux formoient un concert mélodieux, et divertissoient la vue par leurs vols divers, et par les combats tantôt innocens et tantôt sanglans qu'ils se livroient dans l'air.

Le prince de Perse et Ebn Thaher s'arrêtèrent long-temps à examiner cette grande magnificence. A chaque chose qui les frappoit, ils s'écrioient pour marquer leur surprise et leur admiration, particulièrement le prince de Perse qui n'avoit jamais rien vu de comparable à ce qu'il voyoit alors. Ebn Thaher, quoiqu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissoit pas d'y remarquer des beautés qui lui paroissoient toutes nouvelles. Enfin, ils ne se lassoient pas d'admirer tant de choses singulières, et ils en étoient encore agréablement occupés, lorsqu'ils aperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étoient toutes assises au dehors et à quelque distance du dôme, chacune sur un siége de bois de platane des Indes, enrichi de fil d'argent à compartiment, avec un instrument de musique à la main; et elles n'attendoient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux se mettre dans l'avance

d'où on les voyoit en face, et en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montoit au jardin par des degrés, et qui étoit environnée de très beaux appartemens. L'esclave les avoit quittés; et comme ils étoient seuls, ils s'entretinrent quelque temps. « Pour vous, qui êtes un homme sage, dit le prince de Perse, je ne doute pas que vous ne regardiez avec bien de la satisfaction toutes ces marques de grandeur et de puissance. A mon égard, je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus surprenant; mais quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemselnihar, et que c'est le premier monarque de la terre qui l'y retient, je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. Il me paroît qu'il n'y a point de destinée plus cruelle que la mienne, d'aimer un objet soumis à mon rival, et dans un lieu où ce rival est si puissant, que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie. »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle reprit la parole, et dit au sultan des Indes :

CLXXXVII^e NUIT.

Sire, Ebn Thaher entendant parler le prince de Perse de la manière que je disois hier à votre majesté, lui dit : « Seigneur, plût à Dieu que je pusse vous donner des assurances aussi certaines de l'heureux succès de vos amours, que je le puis de la sûreté de votre vie. Quoique ce palais superbe appartienne au calife qui l'a fait bâtir exprès pour Schemselnihar, sous le nom de Palais des plaisirs éternels, et qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sachiez que cette dame y vit dans une entière liberté. Elle n'est point obsédée d'eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particulière dont elle dispose absolument. Elle sort de chez elle pour aller dans la ville, sans en demander permission à personne ; elle rentre lorsqu'il lui plaît ; et jamais le calife ne vient la voir qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mesrour, chef de ses eunuques, pour lui en donner avis et se préparer à le recevoir. Ainsi, vous devez avoir l'esprit tranquille et donner toute votre attention au concert dont je vois que Schemselnihar veut vous régaler.

Dans le temps qu'Ebn Thaher achevoit ces paroles, le prince de Perse et lui virent venir l'esclave confidente de la favorite, qui ordonna aux femmes qui étoient assises devant eux de chanter et de jouer de leurs instrumens. Aussitôt elles jouèrent toutes ensemble comme pour préluder; et quand elles eurent joué quelque temps, une seule commença de chanter, et accompagna sa voix d'un luth dont elle jouoit admirablement bien. Comme elle avoit été avertie du sujet sur lequel elle devoit chanter, les paroles se trouvèrent si conformes aux sentimens du prince de Perse, qu'il ne put s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. « Seroit-il possible, s'écria-t-il, que vous eussiez le don de pénétrer dans les cœurs, et que la connoissance que vous avez de ce qui se passe dans le mien vous eût obligée à nous donner un essai de votre voix charmante par ces mots? Je ne m'exprimerois pas moi-même en d'autres termes. » La femme ne répondit rien à ce discours. Elle continua et chanta plusieurs autres couplets, dont le prince fut si touché, qu'il en répéta quelques uns les larmes aux yeux; ce qui faisoit assez connoître qu'il s'en appliquoit le sens. Quand elle eut achevé tous les couplets, elle et ses compagnes se levèrent et chantèrent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles,

« que la pleine lune alloit se lever avec tout son « éclat, et qu'on la verroit bientôt s'approcher « du soleil. » Cela signifioit que Schemselnihar alloit paroître, et que le prince de Perse auroit bientôt le plaisir de la voir.

En effet, en regardant du côté de la cour, Ebn Thaher et le prince de Perse remarquèrent que l'esclave confidente s'approchoit, et qu'elle étoit suivie de dix femmes noires qui apportoient avec bien de la peine un grand trône d'argent massif et admirablement travaillé, qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance; après quoi les esclaves noires se retirèrent derrière les arbres à l'entrée d'une allée. Ensuite, vingt femmes toutes belles et très richement habillées d'une parure uniforme, s'avancèrent en deux files, en chantant et en jouant d'un instrument qu'elles tenoient chacune, et se rangèrent auprès du trône autant d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenoient le prince de Perse et Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande, qu'ils étoient curieux de savoir à quoi elles se termineroient. Enfin, ils virent paroître à la même porte par où étoient venues les dix femmes noires qui avoient apporté le trône et les vingt autres qui venoient d'arriver, dix autres femmes également belles et bien vêtues qui s'y arrêtèrent quelques momens. Elles atten-

doient la favorite, qui se montra enfin, et se mit au milieu d'elles.....

Le jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar imposa silence à Scheherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

CLXXXVIII^e NUIT.

Schemselnihar se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avoient attendue à la porte. Il étoit aisé de la distinguer autant par sa taille et par son air majestueux, que par une espèce de manteau d'une étoffe fort légère, or et bleu céleste, qu'elle portoit attaché sur ses épaules, par-dessus son habillement, qui étoit le plus propre, le mieux entendu et le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans et les rubis qui lui servoient d'ornement n'étoient pas en confusion : le tout étoit en petit nombre, mais bien choisi et d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une majesté qui ne représentoit pas mal le soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat, et vint s'asseoir sur le trône d'argent qui avoit été apporté pour elle.

Dès que le prince de Perse aperçut Schemselnihar, il n'eut plus d'yeux que pour elle : « On ne demande plus de nouvelles de ce que l'on cherchoit, dit-il à Ebn Thaher, dès lors qu'on le voit, et l'on n'a plus de doute sitôt que la vérité se manifeste. Voyez-vous cette charmante beauté ?

C'est l'origine de mes maux : maux que je bénis, et que je ne cesserai de bénir, quelque rigoureux et de quelque durée qu'ils puissent être! A cet objet, je ne me possède plus moi-même; mon âme se trouble, se révolte, je sens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc, ô mon âme! je te le permets; mais que ce soit pour le bien et la conservation de ce foible corps. C'est vous, trop cruel Ebn Thaher, qui êtes cause de ce désordre : vous avez cru me faire un grand plaisir de m'amener ici; et je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi, continua-t-il en se reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir, et je ne puis me plaindre que de moi-même. » Il fondit en larmes en achevant ces paroles. « Je suis bien aise, lui dit Ebn Thaher, que vous me rendiez justice. Quand je vous ai appris que Schemselnihar étoit la première favorite du calife, je l'ai fait exprès pour prévenir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans votre cœur. Tout ce que vous voyez ici doit vous en dégager, et vous ne devez conserver que des sentimens de reconnoissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappelez donc votre raison égarée, et vous mettez en état de paroître devant elle, comme la bienséance le demande. La

voilà qui approche. Si c'étoit à recommencer, je prendrois d'autres mesures ; mais puisque la chose est faite, je prie Dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter, ajouta-t-il, c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous tirerez jamais. »

Ebn Thaher n'eut pas le temps d'en dire davantage, parce que Schemselnihar arriva. Elle se plaça sur son trône et les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, et ils se parlèrent l'un et l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel en peu de momens ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auroient pu se dire en beaucoup de temps. Plus Schemselnihar regardoit le prince, plus elle trouvoit dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'il ne lui étoit pas indifférent ; et Schemselnihar, déjà persuadée de la passion du prince, s'estimoit la plus heureuse personne du monde. Elle détourna enfin les yeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avoient commencé de chanter s'approchassent. Elles se levèrent; et pendant qu'elles s'avançoient, les femmes noires, qui sortirent de l'allée où elles étoient, apportèrent leurs siéges et les placèrent près de la fenêtre de l'avance du dôme où étoient

Ebn Thaher et le prince de Perse; de manière que les siéges ainsi disposés avec le trône de la favorite et les femmes qu'elle avoit à ses côtés, formèrent un demi-cercle devant eux.

Lorsque les femmes qui étoient assises auparavant sur ces siéges eurent repris chacune leur place avec la permission de Schemselnihar qui le leur ordonna par un signe, cette charmante favorite choisit une de ses femmes pour chanter. Cette femme, après avoir employé quelques momens à mettre son luth d'accord, chanta une chanson dont le sens étoit: Que deux amans qui s'aimoient parfaitement avoient l'un pour l'autre une tendresse sans bornes; que leurs cœurs en deux corps différens n'en faisoient qu'un, et que lorsque quelque obstacle s'opposoit à leurs désirs, ils pouvoient se dire les larmes aux yeux: « Si nous nous aimons, parce que nous nous « trouvons aimables, doit-on s'en prendre à « nous? Qu'on s'en prenne à la destinée! »

Schemselnihar laissa si bien connoître dans ses yeux et par ses gestes, que ces paroles devoient s'appliquer à elle et au prince de Perse, qu'il ne put se contenir. Il se leva à demi, et s'avançant par-dessus le balustre qui lui servoit d'appui, il obligea une des compagnes de la femme qui venoit de chanter de prendre garde à son action. Comme elle étoit près de lui :

« Écoutez-moi, lui dit-il, et me faites la grâce d'accompagner de votre luth la chanson que vous allez entendre. » Alors il chanta un air dont les paroles tendres et passionnées exprimoient parfaitement la violence de son amour. Dès qu'il eut achevé, Schemselnihar suivant son exemple dit à une de ses femmes : « Écoutez-moi aussi, et accompagnez ma voix. » En même temps elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du prince de Perse, qui ne lui répondit que par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avoit déjà chanté.

Ces deux amans s'étant déclaré par leurs chansons leur tendresse mutuelle, Schemselnihar céda à la force de la sienne. Elle se leva de dessus son trône, toute hors d'elle-même, et s'avança vers la porte du salon. Le prince, qui connut son dessein, se leva aussitôt et alla au-devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrèrent sous la porte, où ils se donnèrent la main, et s'embrassèrent avec tant de plaisir qu'ils s'évanouirent. Ils seroient tombés, si les femmes qui avoient suivi Schemselnihar, ne les en eussent empêchés. Elles les soutinrent et les transportèrent sur un sofa où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de senteur au visage, et de leur faire sentir plusieurs sortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs esprits, la première chose que fit Schemselnihar fut de regarder de tous côtés; et comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda avec empressement où il étoit. Ebn Thaher s'étoit écarté par respect, tandis que les femmes étoient occupées à soulager leur maîtresse, et craignoit en lui-même avec raison quelque suite fâcheuse de ce qu'il venoit de voir. Dès qu'il eut entendu que Schemselnihar le demandoit, il s'avança et se présenta devant elle.....

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui paroissoit. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

CLXXXIX^e NUIT.

Schemselnihar fut bien aise de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna sa joie dans ces termes obligeans : « Ebn Thaher, je ne sais comment je pourrai reconnoître les obligations infinies que je vous ai. Sans vous je n'aurois jamais connu le prince de Perse, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé pourtant que je ne mourrai pas ingrate, et que ma reconnoissance, s'il est possible, égalera le bienfait dont je vous suis redevable. » Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination, et qu'en souhaitant à la favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvoit désirer.

Schemselnihar se tourna du côté du prince de Perse qui étoit assis auprès d'elle, et le regardant avec quelque sorte de confusion, après ce qui s'étoit passé entre eux : « Seigneur, lui dit-elle, je suis bien assurée que vous m'aimez; et de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flattons point: quelque conformité qu'il y ait entre vos sentimens et les miens, je ne vois et pour vous et pour

moi, que des peines, que des impatiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous aimer toujours, de nous en remettre à la volonté du ciel, et d'attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre destinée. — Madame, lui répondit le prince de Perse, vous me feriez la plus grande injustice du monde, si vous doutiez un seul moment de la durée de mon amour. Il est uni à mon âme de manière que je puis dire qu'il en fait la meilleure partie, et que je le conserverai après ma mort. Peines, tourmens, obstacles, rien ne sera capable de m'empêcher de vous aimer. » En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, et Schemselnihar ne put retenir les siennes.

Ebn Thaher prit ce temps-là pour parler à la favorite. « Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de fondre en pleurs, vous devriez avoir de la joie de vous voir ensemble. Je ne comprends rien à votre douleur. Que sera-ce donc, lorsque la nécessité vous obligera de vous séparer ? Mais que dis-je? vous obligera. Il y a long-temps que nous sommes ici ; et vous savez, madame, qu'il est temps que nous nous retirions. — Ah! que vous êtes cruel! repartit Schemselnihar. Vous qui connoissez la cause de mes larmes, n'auriez-vous

pas pitié du malheureux état où vous me voyez? Triste fatalité! Qu'ai-je commis pour être soumise à la dure loi de ne pouvoir jouir de ce que j'aime uniquement? »

Comme elle étoit persuadée qu'Ebn Thaher ne lui avoit parlé que par amitié, elle ne lui sut pas mauvais gré de ce qu'il lui avoit dit; elle en profita même. En effet, elle fit un signe à l'esclave sa confidente, qui sortit aussitôt, et apporta peu de temps après une collation de fruits sur une petite table d'argent qu'elle posa entre sa maîtresse et le prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avoit de meilleur, et le présenta au prince, en le priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit et le porta à sa bouche par l'endroit qu'elle avoit touché. Il présenta à son tour quelque chose à Schemselnihar, qui le prit aussi et le mangea de la même manière. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux ; mais se voyant dans un lieu où il ne se croyoit pas en sûreté, il auroit mieux aimé être chez lui, et il ne mangea que par complaisance. Après qu'on eut desservi, on apporta un bassin d'argent avec de l'eau dans un vase d'or, et ils se lavèrent les mains ensemble. Ils se remirent ensuite à leur place; et alors trois des dix femmes noires apportèrent chacune une tasse de cristal de

roche pleine d'un vin exquis, sur une soucoupe d'or, qu'elles posèrent devant Schemselnihar, le prince de Perse et Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprès d'elle les dix femmes noires, avec dix autres qui savoient chanter et jouer des instrumens; et après qu'elle eut renvoyé tout le reste, elle prit une des tasses, et la tenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son luth. Lorsqu'elle eut achevé, elle but; ensuite elle prit une des deux autres tasses et la présenta au prince, en le priant de boire pour l'amour d'elle, de même qu'elle venoit de boire pour l'amour de lui. Il la reçut avec des transports d'amour et de joie; mais avant que de boire, il chanta à son tour une chanson qu'une autre femme accompagna d'un instrument; et, en chantant, les pleurs lui coulèrent des yeux abondamment : aussi lui marqua-t-il par les paroles qu'il chantoit, qu'il ne savoit si c'étoit le vin qu'elle lui avoit présenté, qu'il alloit boire, ou ses propres larmes. Schemselnihar présenta enfin la troisième tasse à Ebn Thaher, qui la remercia de sa bonté, et de l'honneur qu'elle lui faisoit.

Après cela, elle prit un luth des mains d'une de ses femmes, et l'accompagna de sa voix d'une

manière si passionnée, qu'il sembloit qu'elle ne se possédoit pas; et le prince de Perse, les yeux attachés sur elle, demeura immobile comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites, l'esclave confidente arriva tout émue, et s'adressant à sa maîtresse : « Madame, lui dit-elle, Mesrour et deux autres officiers, avec plusieurs eunuques qui les accompagnent, sont à la porte et demandent à vous parler de la part du calife. » Quand le prince de Perse et Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changèrent de couleur et commencèrent à trembler, comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar, qui s'en aperçut, les rassura par un soupir.....

La clarté du jour qui paroissoit, obligea Scheherazade d'interrompre là sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte :

CXC^e NUIT.

Schemselnihar, après avoir rassuré le prince de Perse et Ebn Thaher, chargea l'esclave, sa confidente, d'aller entretenir Mesrour et les deux autres officiers du calife, jusqu'à ce qu'elle se fût mise en état de les recevoir et qu'elle lui fît dire de les amener. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du salon, et qu'on abaissât les toiles peintes qui étoient du côté du jardin; et après avoir assuré le prince et Ebn Thaher qu'ils y pouvoient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnoit sur le jardin, qu'elle tira et ferma sur eux. Mais quelque assurance qu'elle leur eût donnée de leur sûreté, ils ne laissèrent pas de sentir les plus vives alarmes pendant tout le temps qu'ils furent seuls.

Dès que Schemselnihar fut dans le jardin avec les femmes qui l'avoient suivie, elle fit emporter les siéges qui avoient servi aux femmes qui jouoient des instrumens près de la fenêtre, d'où le prince de Perse et Ebn Thaher les avoient entendus; et lorsqu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitoit, elle s'assit sur son trône d'ar-

gent. Alors elle envoya avertir l'esclave sa confidente d'amener le chef des eunuques et les deux officiers ses subalternes.

Ils parurent suivis de vingt eunuques noirs tous proprement habillés avec le sabre au côté, avec une ceinture d'or large de quatre doigts. De si loin qu'ils aperçurent la favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence, qu'elle leur rendit de dessus son trône. Quand ils furent plus avancés, elle se leva, et alla au-devant de Mesrour qui marchoit le premier. Elle lui demanda quelle nouvelle il apportoit; il lui répondit : « Madame, le Commandeur des croyans, qui m'envoie vers vous, m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut vivre plus longtemps sans vous voir. Il a dessein de venir vous rendre visite cette nuit; je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il espère, madame, que vous le verrez avec autant de plaisir qu'il a d'impatience d'être à vous. »

A ce discours de Mesrour, la favorite Schemselnihar se prosterna contre terre pour marquer la soumission avec laquelle elle recevoit l'ordre du calife. Lorsqu'elle se fut relevée : « Je vous prie, lui dit-elle, de dire au Commandeur des croyans que je ferai toujours gloire d'exécuter les commandemens de sa majesté, et que son esclave s'efforcera de la recevoir avec tout le respect qui

lui est dû. » En même temps elle ordonna à l'esclave sa confidente de faire mettre le palais en état de recevoir le calife, par les femmes noires destinées à ce ministère. Puis congédiant le chef des eunuques : « Vous voyez, lui dit-elle, qu'il faudra quelque temps pour préparer toutes choses. Faites en sorte, je vous en supplie, qu'il se donne un peu de patience, afin qu'à son arrivée il ne nous trouve pas dans le désordre. »

Le chef des eunuques et sa suite s'étant retirés, Schemselnihar retourna au salon, extrêmement affligée de la nécessité où elle se voyoit de renvoyer le prince de Perse plus tôt qu'elle ne s'y étoit attendue. Elle le joignit les larmes aux yeux ; ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher, qui en augura quelque chose de sinistre. « Madame, lui dit le prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous séparer. Pourvu que je n'aie rien de plus funeste à redouter, j'espère que le ciel me donnera la patience dont j'ai besoin pour supporter votre absence. — Hélas ! mon cher cœur, ma chère âme, interrompit la trop tendre Schemselnihar, que je vous trouve heureux, et que je me trouve malheureuse, quand je compare votre sort avec ma triste destinée ! Vous souffrirez sans doute de ne me voir pas ; mais ce sera toute votre peine, et vous pourrez vous en consoler par l'espérance

de me revoir. Pour moi, juste ciel! à quelle rigoureuse épreuve suis-je réduite? Je ne serai pas seulement privée de la vue de ce que j'aime uniquement, il me faudra soutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux! L'arrivée du calife ne me fera-t-elle pas souvenir de votre départ? Et comment, occupée de votre chère image, pourrai-je montrer à ce prince la joie qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'est venu voir? J'aurai l'esprit distrait en lui parlant; et les moindres complaisances que j'aurai pour son amour, seront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. Pourrai-je goûter ses paroles obligeantes et ses caresses? Jugez, prince, à quels tourmens je serai exposée dès que je ne vous verrai plus. » Les larmes qu'elle laissa couler alors, et les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Le prince de Perse voulut lui repartir; mais il n'en eut pas la force: sa propre douleur, et celle que lui faisoit voir sa maîtresse, lui avoient ôté la parole.

Ebn Thaher, qui n'aspiroit qu'à se voir hors du palais, fut obligé de les consoler, en les exhortant à prendre patience. Mais l'esclave confidente vint l'interrompre: « Madame, dit-elle à Schemselnihar, il n'y a pas de temps à perdre: les eunuques commencent à arriver, et vous savez que le calife paroîtra bientôt. — O ciel!

que cette séparation est cruelle! s'écria la favorite. Hâtez-vous, dit-elle à sa confidente. Conduisez-les tous deux à la galerie qui regarde sur le jardin d'un côté, et de l'autre sur le Tigre, et lorsque la nuit répandra sur la terre sa plus grande obscurité, faites-les sortir par la porte de derrière, afin qu'ils se retirent en sûreté. » A ces mots, elle embrassa tendrement le prince de Perse sans pouvoir lui dire un seul mot, et alla au-devant du calife dans le désordre qu'il est aisé de s'imaginer.

Cependant, l'esclave confidente conduisit le prince et Ebn Thaher à la galerie que Schemselnihar lui avoit marquée; et lorsqu'elle les y eut introduits, elle les y laissa et ferma sur eux la porte en se retirant, après les avoir assurés qu'ils n'avoient rien à craindre, et qu'elle viendroit les faire sortir quand il en seroit temps....

« Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître m'impose silence. » Elle se tut, et reprenant son discours la nuit suivante :

CXCI^e NUIT.

Sire, poursuivit-elle, l'esclave confidente de Schemselnihar s'étant retirée, le prince de Perse et Ebn Thaher oublièrent qu'elle venoit de les assurer qu'ils n'avoient rien à craindre. Ils examinèrent toute la galerie, et ils furent saisis d'une frayeur extrême, lorsqu'ils connurent qu'il n'y avoit pas un seul endroit par où ils pussent s'échapper, au cas que le calife ou quelques uns de ses officiers s'avisassent d'y venir.

Une grande clarté qu'ils virent tout à coup du côté du jardin au travers des jalousies les obligea de s'en approcher pour voir d'où elle venoit. Elle étoit causée par cent flambeaux de cire blanche, qu'autant de jeunes eunuques noirs portoient à la main. Ces eunuques étoient suivis de plus de cent autres plus âgés, tous de la garde des dames du palais du calife, habillés et armés d'un sabre, de même que ceux dont j'ai déjà parlé; et le calife marchoit après eux entre Mesrour, leur chef, qu'il avoit à sa droite, et Vassif, leur second officier, qu'il avoit à sa gauche.

Schemselnihar attendoit le calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes toutes

d'une beauté surprenante, et ornées de colliers et de pendans d'oreilles de gros diamans, et d'autres dont elles avoient la tête toute couverte. Elles chantoient au son de leurs instrumens, et formoient un concert charmant. La favorite ne vit pas plus tôt paroître ce prince, qu'elle s'avança et se prosterna à ses pieds. Mais faisant cette action : « Prince de Perse, dit-elle en elle-même, si vos tristes yeux sont témoins de ce que je fais, jugez de la rigueur de mon sort. C'est devant vous que je voudrois m'humilier ainsi : mon cœur n'y sentiroit aucune répugnance. »

Le calife fut ravi de voir Schemselnihar. « Levez-vous, madame, lui dit-il, approchez-vous. Je me sais mauvais gré à moi-même de m'être privé si long-temps du plaisir de vous voir. En achevant ces paroles, il la prit par la main ; et sans cesser de lui dire des choses obligeantes, il alla s'asseoir sur le trône d'argent que Schemselnihar lui avoit fait apporter. Cette dame s'assit sur un siége devant lui, et les vingt femmes formèrent un cercle autour d'eux sur d'autres siéges, pendant que les jeunes eunuques qui tenoient les flambeaux se dispersèrent dans le jardin à certaine distance les uns des autres, afin que le calife jouît du frais de la soirée plus commodément.

Lorsque le calife fut assis, il regarda autour

de lui, et vit avec une grande satisfaction tout le jardin illuminé d'une infinité d'autres lumières que les flambeaux que tenoient les jeunes eunuques. Mais il prit garde que le salon étoit fermé; il s'en étonna, et en demanda la raison. On l'avoit fait exprès pour le surprendre. En effet, il n'eut pas plus tôt parlé, que les fenêtres s'ouvrirent toutes à la fois, et qu'il le vit illuminé au dehors et en dedans, d'une manière bien mieux entendue qu'il ne l'avoit vu auparavant. « Charmante Schemselnihar, s'écria-t-il à ce spectacle, je vous entends. Vous avez voulu me faire connoître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis disconvenir. »

Revenons au prince de Perse et à Ebn Thaher que nous avons laissés dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvoit assez admirer tout ce qui s'offroit à sa vue. « Je ne suis pas jeune, dit-il, et j'ai vu de grandes fêtes en ma vie; mais je ne crois pas que l'on puisse rien voir de si surprenant, ni qui marque plus de grandeur. Tout ce qu'on nous dit des palais enchantés n'approche pas du prodigieux spectacle que nous avons devant les yeux. Que de richesse et de magnificence à la fois!

Le prince de Perse n'étoit pas touché de tous ces objets éclatans qui faisoient tant de plaisir

à Ebn Thaher. Il n'avoit des yeux que pour regarder Schemselnihar, et la présence du calife le plongeoit dans une affliction inconcevable. « Cher Ebn Thaher, dit-il, plût à Dieu que j'eusse l'esprit assez libre pour ne m'arrêter, comme vous, qu'à ce qui devroit me causer de l'admiration! Mais, hélas! je suis dans un état bien différent! Tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le calife tête à tête avec ce que j'aime, et ne pas mourir de désespoir? Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un rival si puissant! Ciel! que mon destin est bizarre et cruel! Il n'y a qu'un moment que je m'estimois l'amant du monde le plus fortuné, et dans cet instant, je me sens frapper le cœur d'un coup qui me donne la mort. Je n'y puis résister, mon cher Ebn Thaher; ma patience est à bout; mon mal m'accable, et mon courage y succombe. » En prononçant ces derniers mots, il vit qu'il se passoit quelque chose dans le jardin qui l'obligea de garder le silence, et d'y prêter son attention.

En effet, le calife avoit ordonné à une des femmes qui étoient près de lui, de chanter sur son luth; et elle commençoit à chanter. Les paroles qu'elle chanta étoient fort passionnées; et le calife persuadé qu'elle les chantoit par ordre de Schemselnihar qui lui avoit donné souvent de pareils

témoignages de tendresse, les expliqua en sa faveur. Mais ce n'étoit pas l'intention de Schemselnihar pour cette fois. Elle les appliquoit à son cher Ali Ebn Becar, et elle se laissa pénétrer d'une si vive douleur d'avoir devant elle un objet dont elle ne pouvoit plus soutenir la présence, qu'elle s'évanouit. Elle se renversa sur le dos de sa chaise qui n'avoit pas de bras d'appui, et elle seroit tombée, si quelques unes de ses femmes ne l'eussent promptement secourue. Elles l'enlevèrent et l'emportèrent dans le salon.

Ebn Thaher, qui étoit dans la galerie, surpris de cet accident, tourna la tête du côté du prince de Perse, et au lieu de le voir appuyé contre la jalousie pour regarder comme lui, il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par là de la force de l'amour dont ce prince étoit épris pour Schemselnihar; et il admira cet étrange effet de sympathie, qui lui causa une peine mortelle à cause du lieu où ils se trouvoient. Il fit cependant tout ce qu'il put pour faire revenir le prince, mais ce fut inutilement. Ebn Thaher étoit dans cet embarras, lorsque la confidente de Schemselnihar vint ouvrir la porte de la galerie, et entra hors d'haleine et comme une personne qui ne savoit plus où elle en étoit. « Venez promptement, s'écria-t-elle, que je vous fasse sortir. Tout est ici en

confusion, et je crois que voici le dernier de nos jours. — Hé comment voulez-vous que nous partions? répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquoit sa tristesse. Approchez, de grâce, et voyez en quel état est le prince de Perse! » Quand l'esclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau, sans perdre le temps à discourir, et revint en peu de momens.

Enfin le prince de Perse, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, reprit ses esprits: « Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous courons risque de périr ici vous et moi si nous y restons davantage; faites donc un effort, et sauvons-nous au plus vite. » Il étoit si foible qu'il ne put se lever lui seul. Ebn Thaher et la confidente lui donnèrent la main, et le soutenant des deux côtés, ils allèrent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvroit sur le Tigre. Ils sortirent par là, et s'avancèrent jusque sur le bord d'un petit canal qui communiquoit au fleuve. La confidente frappa des mains, et aussitôt un petit bateau parut et vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar et son compagnon s'embarquèrent, et l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. Dès que le prince se fut assis dans le bateau, il étendit une main du côté du palais, et mettant l'autre sur son cœur : « Cher objet de mon âme, s'écria-t-il d'une voix foible, recevez ma

foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous.....

En cet endroit Scheherazade s'aperçut qu'il étoit jour. Elle se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :

CXCII^e NUIT.

Cependant le batelier ramoit de toute sa force, et l'esclave confidente de Schemselnihar accompagna le prince de Perse et Ebn Thaher en marchant sur le bord du canal jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au courant du Tigre. Alors, comme elle ne pouvoit aller plus loin, elle prit congé d'eux et se retira.

Le prince de Perse étoit toujours dans une grande foiblesse. Ebn Thaher le consoloit et l'exhortoit à prendre courage. « Songez, lui dit-il, que quand nous serons débarqués, nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi; car de vous mener à l'heure qu'il est, et dans l'état où vous êtes, jusqu'à votre logis, qui est bien plus éloigné que le mien, je n'en suis pas d'avis: nous pourrions même courir risque d'être rencontrés par le guet. » Ils sortirent enfin du bateau; mais le prince avoit si peu de force, qu'il ne pouvoit marcher, ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avoit un ami dans le voisinage; il traîna le prince jusque là avec beaucoup de peine. L'ami les reçut avec bien de la joie; et quand il

les eut fait asseoir, il leur demanda d'où ils venoient si tard. Ebn Thaher lui répondit : « J'ai appris ce soir qu'un homme qui me doit une somme d'argent assez considérable étoit dans le dessein de partir pour un long voyage; je n'ai point perdu de temps, je suis allé le chercher; et en chemin j'ai rencontré ce jeune seigneur que vous voyez, et à qui j'ai mille obligations; comme il connoît mon débiteur, il a bien voulu me faire la grâce de m'accompagner. Nous avons eu assez de peine à mettre notre homme à la raison. Nous en sommes pourtant venus à bout, et c'est ce qui est cause que nous n'avons pu sortir de chez lui que fort tard. En revenant, à quelques pas d'ici, ce bon seigneur, pour qui j'ai toute la considération possible, s'est senti tout à coup attaqué d'un mal qui m'a fait prendre la liberté de frapper à votre porte. Je me suis flatté que vous voudriez bien nous faire le plaisir de nous donner le couvert pour cette nuit. »

L'ami d'Ebn Thaher se paya de cette fable, leur dit qu'ils étoient les bien venus, et offrit au prince de Perse qu'il ne connoissoit pas, toute l'assistance qu'il pouvoit désirer. Mais Ebn Thaher prenant la parole pour le prince, dit que son mal étoit d'une nature à n'avoir besoin que de repos. L'ami comprit par ce discours qu'ils souhaitoient de se reposer : c'est pourquoi il les

conduisit dans un appartement, où il leur laissa la liberté de se coucher.

Si le prince de Perse dormit, ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux qui lui représentoient Schemselnihar évanouie aux pieds du calife, et l'entretenoient dans son affliction. Ebn Thaher, qui avoit une grande impatience de se revoir chez lui, et qui ne doutoit pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle (car il ne lui étoit jamais arrivé de coucher dehors), se leva et partit de bon matin, après avoir pris congé de son ami, qui s'étoit levé pour faire sa prière de la pointe du jour. Enfin il arriva chez lui; et la première chose que fit le prince de Perse, qui s'étoit fait un grand effort pour marcher, fut de se jeter sur un sofa, aussi fatigué que s'il eût fait un long voyage. Comme il n'étoit pas en état de se rendre à sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre : afin qu'on ne fût point en peine de lui, il envoya dire à ses gens l'état et le lieu où il étoit. Il pria cependant le prince de Perse d'avoir l'esprit en repos, de commander chez lui, et d'y disposer à son gré de toutes choses. « J'accepte de bon cœur les offres obligeantes que vous me faites, lui dit le prince; mais que je ne vous embarrasse pas, s'il vous plaît : je vous conjure de faire comme si je n'étois pas chez vous. Je

n'y voudrois pas demeurer un moment, si je croyois que ma présence vous contraignît en la moindre chose. »

Dès qu'Ebn Thaher eut un moment pour se reconnoître, il apprit à sa famille tout ce qui s'étoit passé au palais de Schemselnihar, et finit son récit en remerciant Dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avoit couru. Les principaux domestiques du prince de Perse vinrent recevoir ses ordres chez Ebn Thaher, et l'on y vit bientôt arriver plusieurs de ses amis qu'ils avoient avertis de son indisposition. Ses amis passèrent la meilleure partie de la journée avec lui; et si leur entretien ne put effacer les tristes idées qui causoient son mal, il en tira du moins cet avantage, qu'elles lui donnèrent quelque relâche. Il vouloit prendre congé d'Ebn Thaher sur la fin du jour; mais ce fidèle ami lui trouva encore tant de foiblesse, qu'il l'obligea d'attendre au lendemain. Cependant, pour contribuer à le réjouir, il lui donna le soir un concert de voix et d'instrumens; mais ce concert ne servit qu'à rappeler dans la mémoire du prince celui du soir précédent, et irrita ses ennuis au lieu de les soulager, de sorte que le jour suivant son mal parut avoir augmenté. Alors, Ebn Thaher ne s'opposa plus au dessein que le prince avoit de se retirer dans sa maison. Il prit soin lui-

même de l'y faire porter; il l'accompagna, et quand il se vit seul avec lui dans son appartement, il lui représenta toutes les raisons qu'il avoit de faire un généreux effort pour vaincre une passion dont la fin ne pouvoit être heureuse ni pour lui, ni pour la favorite. « Ah! cher Ebn Thaher, s'écria le prince, qu'il vous est aisé de donner ce conseil, mais qu'il m'est difficile de le suivre! J'en conçois toute l'importance, sans pouvoir en profiter. Je l'ai déjà dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. » Lorsque Ebn Thaher vit qu'il ne pourroit rien gagner sur l'esprit du prince, il prit congé de lui et voulut se retirer.....

Scheherazade, en cet endroit, voyant paroître le jour, garda le silence; et le lendemain elle reprit ainsi son discours :

CXCIII^e NUIT.

Le prince de Perse le retint. « Obligeant Ebn Thaher, lui dit-il, si je vous ai déclaré qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de suivre vos sages conseils, je vous supplie de ne pas m'en faire un crime, et de ne pas cesser pour cela de me donner des marques de votre amitié. Vous ne sauriez m'en donner une plus grande, que de m'instruire du destin de ma chère Schemselnihar, si vous en apprenez des nouvelles. L'incertitude où je suis de son sort, les appréhensions mortelles que me cause son évanouissement, m'entretiennent dans la langueur que vous me reprochez. — Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, vous devez espérer que son évanouissement n'aura pas eu de suites funestes, et que sa confidente viendra incessamment m'informer de quelle manière se sera passée la chose. Sitôt que je saurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part. »

Ebn Thaher laissa le prince dans cette espérance, et retourna chez lui, où il attendit inutilement tout le reste du jour la confidente de Schemselnihar. Il ne la vit pas même le lende-

main. L'inquiétude où il étoit de savoir l'état de la santé du prince de Perse ne lui permit pas d'être plus long-temps sans le voir. Il alla chez lui, dans le dessein de l'exhorter à prendre patience. Il le trouva au lit aussi malade qu'à l'ordinaire, et environné d'un nombre d'amis et de quelques médecins qui employoient toutes les lumières de leur art pour découvrir la cause de son mal. Dès qu'il aperçut Ebn Thaher, il le regarda en souriant, pour lui témoigner deux choses : l'une, qu'il se réjouissoit de le voir, et l'autre, combien ses médecins, qui ne pouvoient deviner le sujet de sa maladie, se trompoient dans leurs raisonnemens.

Les amis et les médecins se retirèrent les uns après les autres, de sorte qu'Ebn Thaher demeura seul avec le malade. Il s'approcha de son lit pour lui demander comment il se trouvoit depuis qu'il ne l'avoit vu. « Je vous dirai, lui répondit le prince, que mon amour qui prend continuellement de nouvelles forces, et l'incertitude de la destinée de l'aimable Schemselnihar, augmentent mon mal à chaque moment, et me mettent dans un état qui afflige mes parens et mes amis, et déconcerte mes médecins qui n'y comprennent rien. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien je souffre de voir tant de gens qui m'importunent, et que je ne puis chasser

honnêtement. Vous êtes le seul dont je sens que la compagnie me soulage; mais enfin ne me dissimulez rien, je vous en conjure. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemselnihar? Avez-vous vu sa confidente? que vous a-t-elle dit? » Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avoit pas vue; et il n'eut pas plus tôt appris au prince cette triste nouvelle, que les larmes lui vinrent aux yeux; il ne put repartir un seul mot, tant il avoit le cœur serré. « Prince, reprit alors Ebn Thahér, permettez-moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu, essuyez vos larmes : quelqu'un de vos gens peut entrer en ce moment, et vous savez avec quel soin vous devez cacher vos sentimens qui pourroient être démêlés par là. » Quelque chose que pût dire ce judicieux confident, il ne fut pas possible au prince de retenir ses pleurs. « Sage Ebn Thaher, s'écria-t-il quand l'usage de la parole lui fut revenu, je puis bien empêcher ma langue de révéler le secret de mon cœur; mais je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes, dans un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable et unique objet de mes désirs n'étoit plus au monde, je ne lui survivrois pas un moment. — Rejetez une pensée si affligeante, répliqua Ebn Thaher : Schemselnihar vit encore, vous n'en devez pas douter.

Si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles, c'est qu'elle n'en a pu trouver l'occasion, et j'espère que cette journée ne se passera point que vous n'en appreniez. » Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes; après quoi il se retira.

Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui, que la confidente de Schemselnihar arriva. Elle avoit un air triste, et il en conçut un mauvais présage. Il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. « Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente; car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vu partir dans l'état où étoit le prince de Perse. » Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle vouloit savoir; et lorsqu'il eut achevé, l'esclave prit la parole: « Si le prince de Perse, lui dit-elle, a souffert et souffre encore pour ma maîtresse, elle n'a pas moins de peine que lui. Après que je vous eus quittés, poursuivit-elle, je retournai au salon, où je trouvai que Schemselnihar n'étoit pas encore revenue de son évanouissement, quelque soulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le calife étoit assis près d'elle, avec toutes les marques d'une véritable douleur; il demandoit à toutes les femmes, et à moi particulièrement, si nous n'avions aucune connoissance de la cause de son mal; mais nous gardâmes le secret, et

nous lui dîmes tout autre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir souffrir si longtemps, et nous n'oubliions rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour la secourir. Enfin, il étoit bien minuit lorsqu'elle revint à elle. Le calife, qui avoit eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joie, et demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvoit lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit un effort pour se mettre sur son séant; et après lui avoir baisé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher : « Sire, dit-elle, j'ai à me plaindre du « ciel de ce qu'il ne m'a pas fait la grâce en- « tière de me laisser expirer aux pieds de votre « majesté, pour vous marquer par là jusqu'à « quel point je suis pénétrée de vos bontés. « — Je suis bien persuadé que vous m'aimez, « lui dit le calife; mais je vous commande de « vous conserver pour l'amour de moi. Vous « avez apparemment fait aujourd'hui quelque « excès qui vous aura causé cette indisposition; « prenez-y garde, et je vous prie de vous en abs- « tenir une autre fois. Je suis bien aise de vous « voir en meilleur état, et je vous conseille de « passer ici la nuit, au lieu de retourner à votre « appartement, de crainte que le mouvement « ne vous soit contraire. » A ces mots, il ordonna

qu'on apportât un doigt de vin qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Après cela, il prit congé d'elle, et se retira dans son appartement. Dès que le calife fut parti, ma maîtresse me fit signe d'approcher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avoit long-temps que vous n'étiez plus dans le palais, et lui mis l'esprit en repos de ce côté-là. Je me gardai bien de lui parler de l'évanouissement du prince de Perse, de peur de la faire retomber dans l'état d'où nos soins l'avoient tirée avec tant de peine; mais ma précaution fut inutile, comme vous l'allez entendre : « Prince, « s'écria-t-elle alors, je renonce désormais à tous « les plaisirs, tant que je serai privée de celui « de ta vue. Si j'ai bien pénétré dans ton cœur, « je ne fais que suivre ton exemple. Tu ne ces- « seras de verser des larmes, que tu ne m'aies « retrouvée; il est juste que je pleure et que je « m'afflige jusqu'à ce que tu sois rendu à mes « vœux. » En achevant ces paroles qu'elle prononça d'une manière qui marquoit la violence de sa passion, elle s'évanouit une seconde fois entre mes bras.....

En cet endroit, Scheherazade voyant paroître le jour, cessa de parler. La nuit suivante elle poursuivit de cette sorte :

CXCIVe NUIT.

La confidente de Schemselnihar continua de raconter à Ebn Thaher tout ce qui étoit arrivé à sa maîtresse depuis son premier évanouissement. « Nous fûmes encore long-temps, dit-elle, à la faire revenir, mes compagnes et moi. Elle revint enfin ; alors je lui dis : « Madame, êtes-vous « donc résolue de vous laisser mourir, et de « nous faire mourir nous-mêmes avec vous? Je « vous supplie au nom du prince de Perse, pour « qui vous avez intérêt de vivre, de vouloir « conserver vos jours. De grâce, laissez-vous « persuader, et faites les efforts que vous vous « devez à vous-même, à l'amour du prince, et à « notre attachement pour vous. — Je vous suis « bien obligée, reprit-elle, de vos soins, de votre « zèle et de vos conseils. Mais, hélas! peuvent-« ils m'être utiles? Il ne nous est pas permis « de nous flatter de quelque espérance, et ce « n'est que dans le tombeau que nous devons « attendre la fin de nos tourmens. » Une de mes compagnes voulut la détourner de ses tristes pensées en chantant un air sur son luth ; mais elle lui imposa silence, et lui ordonna, comme à

toutes les autres, de se retirer. Elle ne retint que moi pour passer la nuit avec elle. Quelle nuit, ô ciel! elle la passa dans les pleurs et dans les gémissemens ; et nommant sans cesse le prince de Perse, elle se plaignoit du sort qui l'avoit destinée au calife qu'elle ne pouvoit aimer, et non pas à lui qu'elle aimoit éperdument. Le lendemain, comme elle n'étoit pas commodément dans le salon, je l'aidai à passer dans son appartement, où elle ne fut pas plus tôt arrivée, que tous les médecins du palais vinrent la voir par ordre du calife; et ce prince ne fut pas long-temps sans venir lui-même. Les remèdes que les médecins ordonnèrent à Schemselnihar firent d'autant moins d'effet, qu'ils ignoroient la cause de son mal; et la contrainte où la mettoit la présence du calife ne faisoit que l'augmenter. Elle a pourtant un peu reposé cette nuit; et dès qu'elle a été éveillée, elle m'a chargée de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du prince de Perse. »

« Je vous ai déjà informée de l'état où il est, lui dit Ebn Thaher; ainsi, retournez vers votre maîtresse, et l'assurez que le prince de Perse attendoit de ses nouvelles avec la même impatience qu'elle en attendoit de lui. Exhortez-la surtout à se modérer et à se vaincre, de peur qu'il ne lui échappe devant le calife quelque pa-

role qui pourroit nous perdre avec elle. — Pour moi, reprit la confidente, je vous l'avoue, je crains tout de ses transports. J'ai pris la liberté de lui dire ce que je pensois là-dessus, et je suis persuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui parle encore de votre part.

Ebn Thaher, qui ne faisoit que d'arriver de chez le prince de Perse, ne jugea point à propos d'y retourner si tôt et de négliger des affaires importantes qui lui étoient survenues en rentrant chez lui; il y alla seulement sur la fin du jour. Le prince étoit seul, et ne se portoit pas mieux que le matin. « Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant paroître, vous avez sans doute beaucoup d'amis; mais ces amis ne connoissent pas ce que vous valez, comme vous me le faites connoître par votre zèle, par vos soins et par les peines que vous vous donnez lorsqu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, et je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers vous. — Prince, lui répondit Ebn Thaher, laissons là ce discours, je vous en supplie : je suis prêt non seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un, mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement. Je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nou-

velles, et en même temps pour m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de votre amour pour sa maîtresse, et la constance avec laquelle vous l'aimez. » Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave confidente. Le prince l'écouta avec tous les différens mouvemens de crainte, de jalousie, de tendresse et de compassion que son discours lui inspira, faisant sur chaque chose qu'il entendoit toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un amant aussi passionné qu'il l'étoit pouvoit être capable.

Leur conversation dura si long-temps, que la nuit se trouvant fort avancée, le prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidèle ami s'en retournoit au logis, il vit venir à lui une femme qu'il reconnut pour la confidente de Schemselnihar, et qui l'ayant abordé, lui dit : « Ma maîtresse vous salue, et je viens vous prier de sa part de rendre cette lettre au prince de Perse. » Le zélé Ebn Thaher prit la lettre, et retourna chez le prince, accompagné de l'esclave confidente....

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXCV^e NUIT.

Sire, quand Ebn Thaher fut entré chez le prince de Perse avec la confidente de Schemselnihar, il la pria de demeurer un moment dans l'antichambre, et de l'attendre. Dès que le prince l'aperçut, il lui demanda avec empressement quelle nouvelle il avoit à lui annoncer. « La meilleure que vous puissiez apprendre, lui répondit Ebn Thaher : on vous aime aussi chèrement que vous aimez. La confidente de Schemselnihar est dans votre antichambre; elle vous apporte une lettre de la part de sa maîtresse; elle n'attend que vos ordres pour entrer. — Qu'elle entre! s'écria le prince avec un transport de joie. » En disant cela, il se mit sur son séant pour la recevoir.

Comme les gens du prince étoient sortis de la chambre dès qu'ils avoient vu Ebn Thaher, afin de le laisser seul avec leur maître, Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même, et fit entrer la confidente. Le prince la reconnut et la reçut d'une manière fort obligeante. « Seigneur, lui dit-elle, je sais tous les maux que vous avez soufferts depuis que j'eus l'honneur de vous con-

duire au bateau qui vous attendoit pour vous ramener; mais j'espère que la lettre que je vous apporte contribuera à votre guérison.» A ces mots, elle lui présenta la lettre. Il la prit; et après l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit, et lut les paroles suivantes:

LETTRE DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE PERSE ALI EBN BECAR.

« La personne qui vous rendra cette lettre « vous dira de mes nouvelles mieux que moi-« même, car je ne me connois plus depuis que « j'ai cessé de vous voir. Privée de votre présence, « je cherche à me tromper en vous entretenant « par ces lignes mal formées, avec le même « plaisir que si j'avois le bonheur de vous parler.

« On dit que la patience est un remède à tous « les maux, et toutefois elle aigrit les miens au « lieu de les soulager. Quoique votre portrait soit « profondément gravé dans mon cœur, mes yeux « souhaitent d'en revoir incessamment l'ori-« ginal, et ils perdront toute leur lumière, s'il « faut qu'ils en soient encore long-temps privés. « Puis-je me flatter que les vôtres aient la même « impatience de me voir? Oui, je le puis : ils me « l'ont fait assez connoître par leurs tendres re-« gards. Que Schemselnihar seroit heureuse, et « que vous seriez heureux, prince, si mes désirs,

« qui sont conformes aux vôtres, n'étoient pas « traversés par des obstacles insurmontables! Ces « obstacles m'affligent d'autant plus vivement, « qu'ils vous affligent vous-même.

« Ces sentimens que mes doigts tracent, et « que j'exprime avec un plaisir incroyable, en « les répétant plusieurs fois, partent du plus « profond de mon cœur et de la blessure incu- « rable que vous y avez faite, blessure que je « bénis mille fois, malgré le cruel ennui que je « souffre de votre absence. Je compterois pour « rien tout ce qui s'oppose à nos amours, s'il « m'étoit seulement permis de vous voir quel- « quefois en liberté : je vous posséderois alors; « que pourrois-je souhaiter de plus?

« Ne vous imaginez pas que mes paroles disent « plus que je ne pense. Hélas! de quelques ex- « pressions que je puisse me servir, je sens bien « que je pense plus de choses que je ne vous en « dis! Mes yeux qui sont dans une veille conti- « nuelle, et qui versent incessamment des pleurs « en attendant qu'ils vous revoient; mon cœur « affligé qui ne désire que vous seul, les soupirs « qui m'échappent toutes les fois que je pense à « vous, c'est à dire à tout moment; mon imagi- « nation qui ne me représente plus d'autre objet « que mon cher prince; les plaintes que je fais « au ciel de la rigueur de ma destinée; enfin,

« ma tristesse, mes inquiétudes, mes tourmens « qui ne me donnent aucun relâche depuis que « je vous ai perdu de vue, sont garans de ce « que je vous écris.

« Ne suis-je pas bien malheureuse d'être née « pour aimer, sans espérance de jouir de ce que « j'aime? Cette pensée désolante m'accable à un « point que j'en mourrois, si je n'étois pas persua- « dée que vous m'aimez. Mais une si douce conso- « lation balance mon désespoir et m'attache à la « vie. Mandez-moi que vous m'aimez toujours: « je garderai votre lettre précieusement, je la « lirai mille fois le jour, je souffrirai mes maux « avec moins d'impatience. Je souhaite que le ciel « cesse d'être irrité contre nous, et nous fasse « trouver l'occasion de nous dire sans contrainte « que nous nous aimons, et que nous ne cesse- « rons jamais de nous aimer. Adieu. Je salue « Ebn Thaher à qui nous avons tant d'obliga- « tions l'un et l'autre. »

CXCVI^e NUIT.

Le prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lu une fois cette lettre; il lui sembla qu'il l'avoit lue avec trop peu d'attention. Il la relut plus lentement; et en lisant, tantôt il poussoit de tristes soupirs, tantôt il versoit des larmes, et tantôt il faisoit éclater des transports de joie et de tendresse, selon qu'il étoit touché de ce qu'il lisoit. Enfin, il ne se lassoit point de parcourir des yeux des caractères tracés par une si chère main; et il se préparoit à les lire pour la troisième fois, lorsque Ebn Thaher lui représenta que la confidente n'avoit pas de temps à perdre, et qu'il devoit songer à faire réponse. « Hélas! s'écria le prince, comment voulez-vous que je fasse réponse à une lettre si obligeante? En quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je suis? J'ai l'esprit agité de mille pensées cruelles, et mes sentimens se détruisent au moment que je les ai conçus, pour faire place à d'autres. Pendant que mon corps se ressent des impressions de mon âme, comment pourrai-je tenir le papier et conduire la canne [1] pour former les lettres? »

[1] Les Arabes, les Persans et les Turcs, quand ils écrivent,

En parlant ainsi, il tira d'un petit bureau qu'il avoit près de lui, du papier, une canne taillée, et un cornet où il y avoit de l'encre.....

Scheherazade, apercevant le jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar :

tiennent le papier de la main gauche, appuyée ordinairement sur le genou, et écrivent de la main droite avec une petite canne taillée et fendue comme nos plumes. Cette sorte de canne est creuse, et ressemble à nos roseaux; mais elle a plus de consistance.

CXCVII^e NUIT.

Sire, le prince de Perse, avant que d'écrire, donna la lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher, et le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écriroit, afin qu'en jetant les yeux dessus, il vît mieux ce qu'il devoit répondre. Il commença d'écrire; mais les larmes qui lui tomboient des yeux sur son papier, l'obligèrent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa lettre, et la donnant à Ebn Thaher : « Lisez-la, je vous prie, lui dit-il, et me faites la grâce de voir si le désordre où est mon esprit m'a permis de faire une réponse convenable. » Ebn Thaher la prit et lut ce qui suit :

RÉPONSE DU PRINCE DE PERSE A LA LETTRE DE SCHEMSELNIHAR.

« J'étois plongé dans une affliction mortelle « lorsqu'on m'a rendu votre lettre. A la voir seu- « lement, j'ai été transporté d'une joie que je ne « puis vous exprimer; et à la vue des caractères « tracés par votre belle main, mes yeux ont reçu « une nouvelle lumière, plus vive que celle qu'ils

« avoient perdue, lorsque les vôtres se fermè-
« rent subitement aux pieds de mon rival. Les
« paroles que contient cette obligeante lettre,
« sont autant de rayons lumineux qui ont dis-
« sipé les ténèbres dont mon âme étoit ob-
« scurcie. Elles m'apprennent combien vous souf-
« frez pour l'amour de moi, et me font con-
« noître aussi que vous n'ignorez pas que je
« souffre pour vous, et par là, elles me consolent
« dans mes maux. D'un côté, elles me font verser
« des larmes abondamment, et de l'autre, elles
« embrasent mon cœur d'un feu qui le soutient,
« et m'empêchent d'expirer de douleur. Je n'ai
« pas eu un moment de repos depuis notre cruelle
« séparation. Votre lettre seule apporta quelque
« soulagement à mes peines. J'ai gardé un morne
« silence jusqu'au moment que je l'ai reçue:
« elle m'a redonné la parole. J'étois enseveli dans
« une mélancolie profonde, elle m'a inspiré une
« joie qui a d'abord éclaté dans mes yeux et sur
« mon visage. Mais ma surprise de recevoir une
« faveur que je n'ai point encore méritée, a été
« si grande, que je ne savois par où commencer
« pour vous en marquer ma reconnoissance.
« Enfin, après l'avoir baisée plusieurs fois,
« comme un gage précieux de vos bontés, je l'ai
« lue et relue, et suis demeuré confus de l'excès
« de mon bonheur. Vous voulez que je vous

« mande que je vous aime toujours. Ah! quand « je ne vous aurois pas aimée aussi parfaitement « que je vous aime, je ne pourrois m'empêcher « de vous adorer après toutes les marques que « vous me donnez d'un amour si peu commun! « Oui, je vous aime, ma chère âme, et ferai « gloire de brûler toute ma vie du beau feu que « vous avez allumé dans mon cœur. Je ne me « plaindrai jamais de la vive ardeur dont je sens « qu'il me consume; et quelque rigoureux que « soient les maux que votre absence me cause, « je les supporterai constamment, dans l'espé- « rance de vous voir un jour. Plût à Dieu que ce « fût dès aujourd'hui, et qu'au lieu de vous en- « voyer ma lettre, il me fût permis d'aller vous « assurer que je meurs d'amour pour vous! Mes « larmes m'empêchent de vous en dire davan- « tage. Adieu. »

Ebn Thaher ne put lire ces dernières lignes sans pleurer lui-même. Il remit la lettre entre les mains du prince de Perse, en l'assurant qu'il n'y avoit rien à corriger. Le prince la ferma, et quand il l'eut cachetée : « Je vous prie de vous approcher, dit-il à la confidente de Schemselnihar, qui étoit un peu éloignée de lui : voici la réponse que je fais à la lettre de votre chère maîtresse. Je vous conjure de la lui porter, et de la saluer de ma part. » L'esclave confidente

prit la lettre, et se retira avec Ebn Thaher.....

En achevant ces mots, la sultane des Indes voyant paroître le jour, se tut; et la nuit suivante elle continua de cette manière :

CXCVIII^e NUIT.

Ebn Thaher, après avoir marché quelque temps avec l'esclave confidente, la quitta, et retourna dans sa maison, où il se mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvoit malheureusement engagé. Il se représenta que le prince de Perse et Schemselnihar, malgré l'intérêt qu'ils avoient de cacher leur intelligence, se ménageoient avec si peu de discrétion, qu'elle pourroit bien n'être pas longtemps secrète. Il tira de là toutes les conséquences qu'un homme de bon sens en devoit tirer. « Si Schemselnihar, se disoit-il à lui-même, étoit une dame du commun, je contribuerois de tout mon pouvoir à rendre heureux son amant et elle; mais c'est la favorite du calife, et il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colère tombera d'abord sur Schemselnihar; il en coûtera la vie au prince de Perse, et je serai enveloppé dans son malheur. Cependant, j'ai mon honneur, mon repos, ma famille et mon bien à conserver; il faut donc, pendant que je le puis, me délivrer d'un si grand péril. »

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour-là. Le lendemain matin, il alla chez le prince de Perse dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement, il lui représenta ce qu'il lui avoit déjà inutilement représenté, qu'il feroit beaucoup mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avoit pour Schemselnihar, que de s'y laisser entraîner; que ce penchant étoit d'autant plus dangereux, que son rival étoit plus puissant. « Enfin, seigneur, ajouta-t-il, si vous m'en croyez, vous ne songerez qu'à triompher de votre amour. Autrement vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar, dont la vie vous doit être plus chère que la vôtre. Je vous donne ce conseil en ami; et quelque jour vous m'en remercierez. »

Le prince écouta Ebn Thaher assez impatiemment. Néanmoins, il le laissa dire tout ce qu'il voulut; mais prenant la parole à son tour : « Ebn Thaher, lui dit-il, croyez-vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar, qui m'aime avec tant de tendresse? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi; et vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper? Non, quelque malheur qui puisse m'arriver, je veux aimer Schemselnihar jusqu'au dernier soupir. »

Ebn Thaher, choqué de l'opiniâtreté du prince de Perse, le quitta assez brusquement et se retira chez lui, où, rappelant dans son esprit ses réflexions du jour précédent, il se mit à songer fort sérieusement au parti qu'il avoit à prendre. Pendant ce temps-là, un joaillier de ses intimes amis le vint voir. Ce joaillier s'étoit aperçu que la confidente de Schemselnihar alloit chez Ebn Thaher plus souvent qu'à l'ordinaire, et qu'Ebn Thaher étoit presque toujours avec le prince de Perse, dont la maladie étoit sue de tout le monde, sans toutefois qu'on en connût la cause; tout cela lui avoit donné des soupçons. Comme Ebn Thaher lui parut rêver, il jugea bien que quelque affaire importante l'embarrassoit; et croyant être au fait, il lui demanda ce que vouloit l'esclave confidente de Schemselnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande, et voulut dissimuler en lui disant que c'étoit pour une bagatelle qu'elle venoit si souvent chez lui. « Vous ne me parlez pas sincèrement, lui répliqua le joaillier, et vous m'allez persuader, par votre dissimulation, que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'ai cru d'abord. »

Ebn Thaher, voyant que son ami le pressoit si fort, lui dit : « Il est vrai que cette affaire est de la dernière conséquence. J'avois résolu de

la tenir secrète; mais comme je sais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, j'aime mieux vous en faire confidence que de vous laisser penser là-dessus ce qui n'est pas. Je ne vous recommande point le secret : vous connoîtrez, par ce que je vais vous dire, combien il est important de le garder. » Après ce préambule, il lui raconta les amours de Schemselnihar et du prince de Perse. « Vous savez, ajouta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la cour et dans la ville, auprès des plus grands seigneurs et des dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi si ces téméraires amours venoient à être découvertes! Mais, que dis-je? ne serions-nous pas perdus, toute ma famille et moi? Voilà ce qui m'embarrasse le plus; mais je viens de prendre mon parti. Il m'est dû et je dois; je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers et à recouvrer mes dettes; et après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balsora, où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévois soit passée. L'amitié que j'ai pour Schemselnihar et pour le prince de Perse, me rend très sensible au mal qui peut leur arriver; je prie Dieu de leur faire connoître le danger où ils s'exposent, et de les conserver; mais si leur mauvaise destinée veut que leurs amours aillent à la connoissance du

calife, je serai au moins à couvert de son ressentiment; car je ne les crois pas assez méchans pour vouloir m'envelopper dans leur malheur. Leur ingratitude seroit extrême si cela arrivoit: ce seroit mal payer les services que je leur ai rendus, et les bons conseils que je leur ai donnés, particulièrement au prince de Perse, qui pourroit se tirer encore du précipice, lui et sa maîtresse, s'il le vouloit. Il lui est aisé de sortir de Bagdad comme moi, et l'absence le dégageroit insensiblement d'une passion qui ne fera qu'augmenter tant qu'il s'obstinera à y demeurer. »

Le joaillier entendit avec une extrême surprise le récit que lui fit Ebn Thaher. « Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance, que je ne puis comprendre comment Schemselnihar et le prince de Perse ont été capables de s'abandonner à un amour si violent. Quelque penchant qui les entraîne l'un vers l'autre, au lieu d'y céder lâchement, ils devoient y résister, et faire un meilleur usage de leur raison. Ont-ils pu s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence? Que leur aveuglement est déplorable! J'en vois comme vous toutes les conséquences. Mais vous êtes sage et prudent, et j'approuve la résolution que vous avez formée; c'est par là seulement que

vous pouvez vous dérober aux événemens funestes que vous avez à craindre. » Après cet entretien, le joaillier se leva et prit congé d'Ebn Thaher.....

« Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'empêche d'entretenir votre majesté plus long-temps. » Elle se tut, et le lendemain elle reprit la suite de son discours.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

LXXXVIe NUIT. . . . . *Page* 1
LXXXVIIe NUIT. 6
LXXXVIIIe NUIT. 12
Septième et dernier voyage de Sindbad le marin. 14
LXXXIXe NUIT. 19
XC^e NUIT. 26
Les trois Pommes. 28
XCI^e NUIT. 32
XCII^e NUIT. 39
Histoire de la dame massacrée et du jeune homme son mari. . . . . *ibid.*
XCIII^e NUIT. 46
Histoire de Noureddin Ali, et de Brededdin Hassan. 50
XCIV^e NUIT. 58
XCV^e NUIT. 63
XCVI^e NUIT. 68
XCVII^e NUIT. 71
XCVIII^e NUIT. 75
XCIX^e NUIT. 78
C^e NUIT. 82
CIII^e NUIT. 85
CIV^e NUIT. 92
CV^e NUIT. 97
CVI^e NUIT. 100
CVII^e NUIT. 102
CVIII^e NUIT. 105

CIXe NUIT..... *Page* 108
CXe NUIT..... 112
CXIe NUIT..... 115
CXIIe NUIT..... 118
CXIIIe NUIT..... 122
CXIVe NUIT..... 124
CXVe NUIT..... 127
CXVIe NUIT..... 131
CXVIIe NUIT..... 134
CXVIIIe NUIT..... 139
CXIXe NUIT..... 143
CXXe NUIT..... 146
CXXIe NUIT..... 150
CXXIIe NUIT..... 155
CXXIIIe NUIT..... 159
Histoire du petit Bossu..... *ibid.*
CXXIVe NUIT..... 164
CXXVe NUIT..... 167
CXXVIe NUIT..... 171
CXXVIIe NUIT..... 174
CXXVIIIe NUIT..... 177
Histoire que raconta le marchand chrétien..... 179
CXXIXe NUIT..... 181
CXXXe NUIT..... 184
CXXXIe NUIT..... 186
CXXXIIe NUIT..... 186
CXXXIIIe NUIT..... 193
CXXXIVe NUIT..... 196
CXXXVe NUIT..... 199
CXXXVIe NUIT..... 202
CXXXVIIe NUIT..... 205
CXXXVIIIe NUIT..... 208

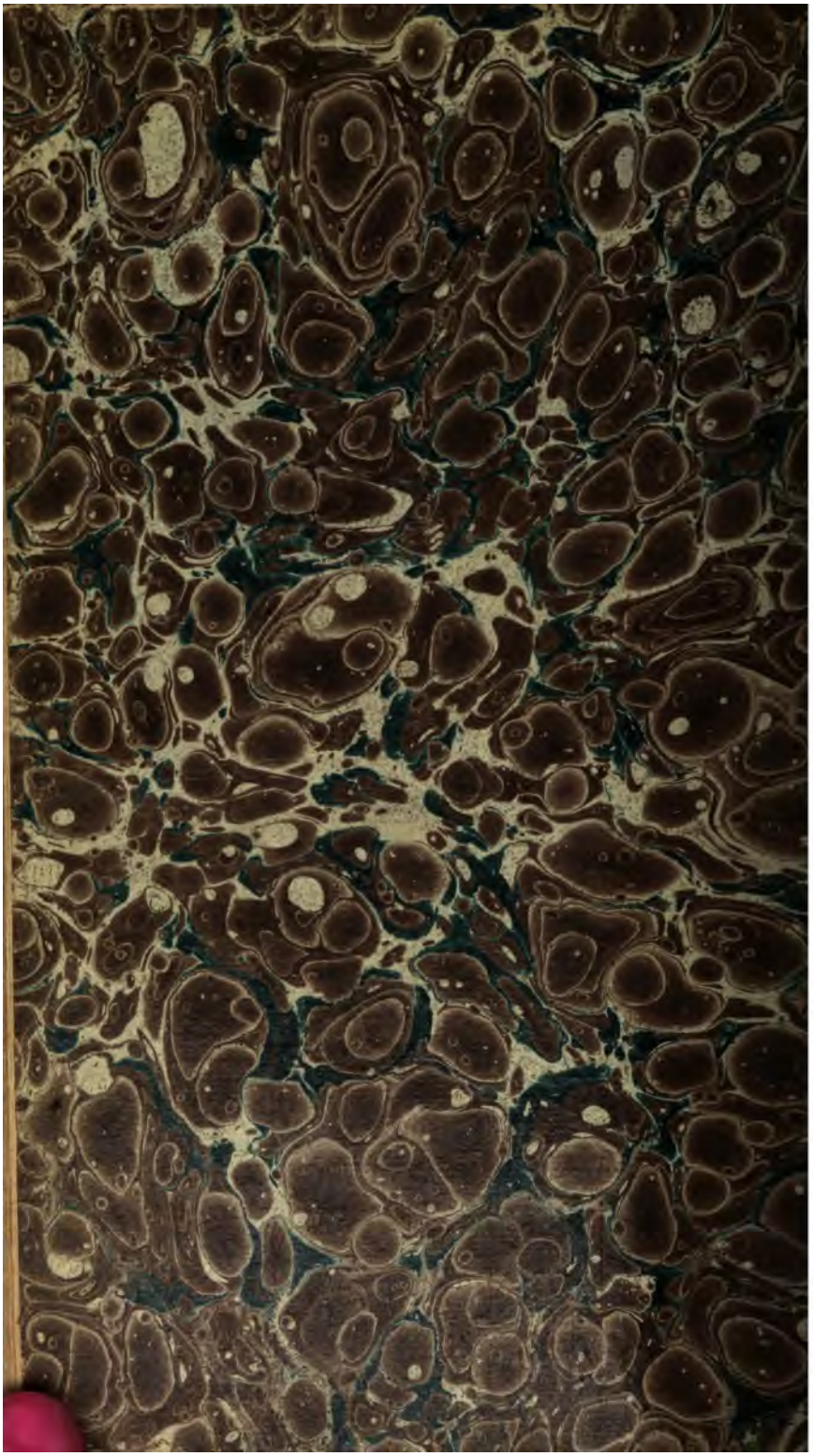
CXXXIX^e NUIT. ..... *Page* 212
CXL^e NUIT. 215
Histoire racontée par le pourvoyeur du sultan de Casgar. 217
CXLI^e NUIT. 220
CXLII^e NUIT. 223
CXLIII^e NUIT. 226
CXLIV^e NUIT. 230
CXLV^e NUIT. 234
CXLVI^e NUIT. 237
CXLVII^e NUIT. 241
CXLVIII^e NUIT. 245
CXLIX^e NUIT. 249
CL^e NUIT. 252
Histoire racontée par le médecin juif. ..... *ibid.*
CLI^e NUIT. 256
CLII^e NUIT. 260
CLIII^e NUIT. 264
CLIV^e NUIT. 267
CLV^e NUIT. 271
CLVI^e NUIT. 277
CLVII^e NUIT. 280
Histoire que raconta le tailleur. 283
CLVIII^e NUIT. 285
CLIX^e NUIT. 290
CLX^e NUIT. 295
CLXI^e NUIT. 299
CLXII^e NUIT. 303
CLXIII^e NUIT. 306
CLXIV^e NUIT. 309
CLXV^e NUIT. 313
CLXVI^e NUIT. 320

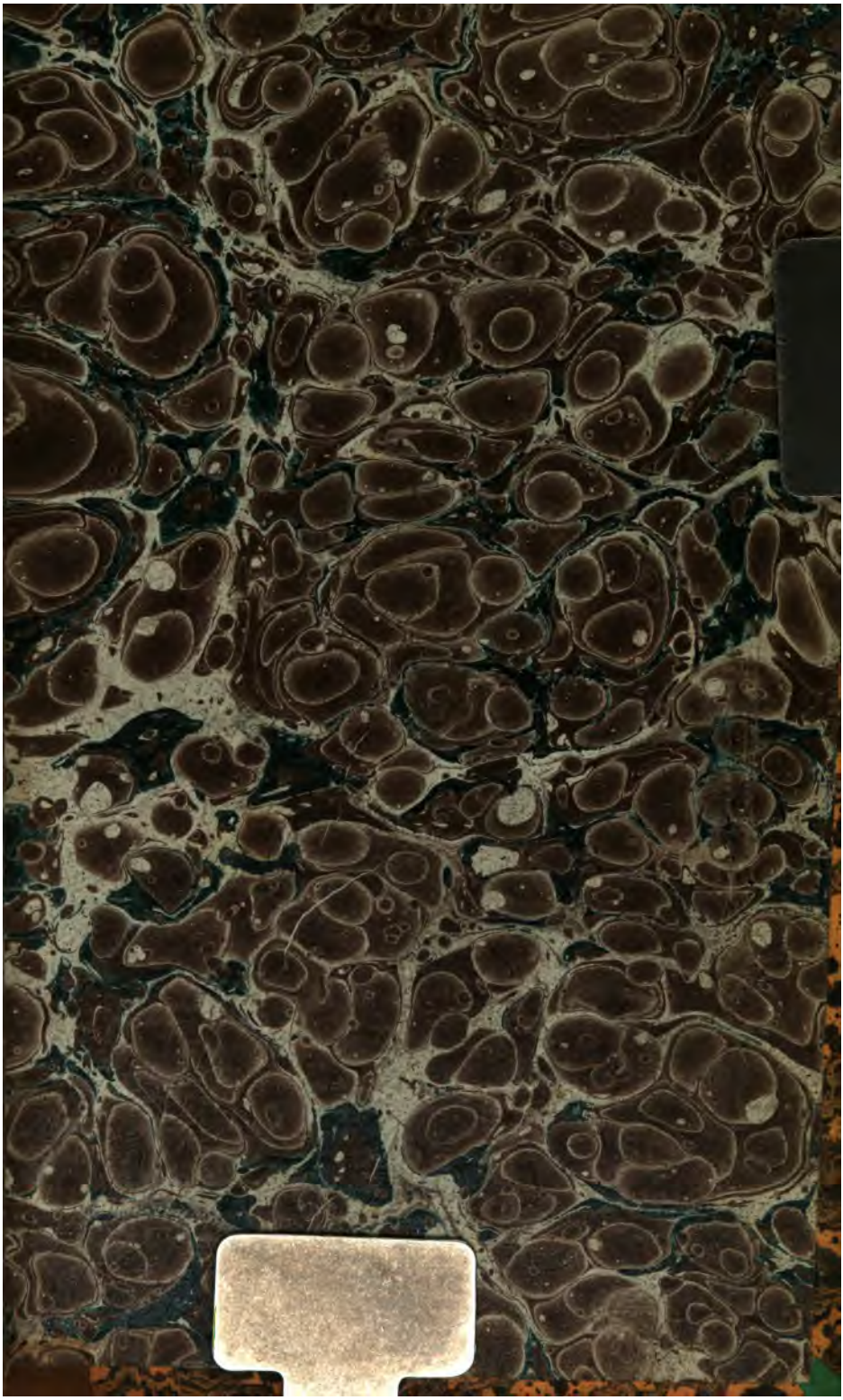
Histoire du Barbier..... *Page* 324
CLXVII^e NUIT..... 326
Histoire du premier frère du Barbier..... 329
CLXVIII^e NUIT..... 331
CLXIX^e NUIT..... 335
CLXX^e NUIT..... 338
Histoire du second frère du Barbier..... 339
CLXXI^e NUIT..... 343
CLXXII^e NUIT..... 348
CLXXIII^e NUIT..... 351
Histoire du troisième frère du Barbier..... *ibid.*
CLXXIV^e NUIT..... 357
Histoire du quatrième frère du Barbier..... 360
CLXXV^e NUIT..... 365
CLXXVI^e NUIT..... 369
Histoire du cinquième frère du Barbier..... *ibid.*
CLXXVII^e NUIT..... 374
CLXXVIII^e NUIT..... 379
CLXXIX^e NUIT..... 383
CLXXX^e NUIT..... 388
Histoire du sixième frère du Barbier..... 389
CLXXXI^e NUIT..... 394
CLXXXII^e NUIT..... 400
CLXXXIII^e NUIT..... 405
CLXXXIV^e NUIT..... 408
CLXXXV^e NUIT..... 412
Histoire d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun al-Raschid.. *ibid.*
CLXXXVI^e NUIT..... 418
CLXXXVII^e NUIT..... 425
CLXXXVIII^e NUIT..... 429
CLXXXIX^e NUIT..... 435

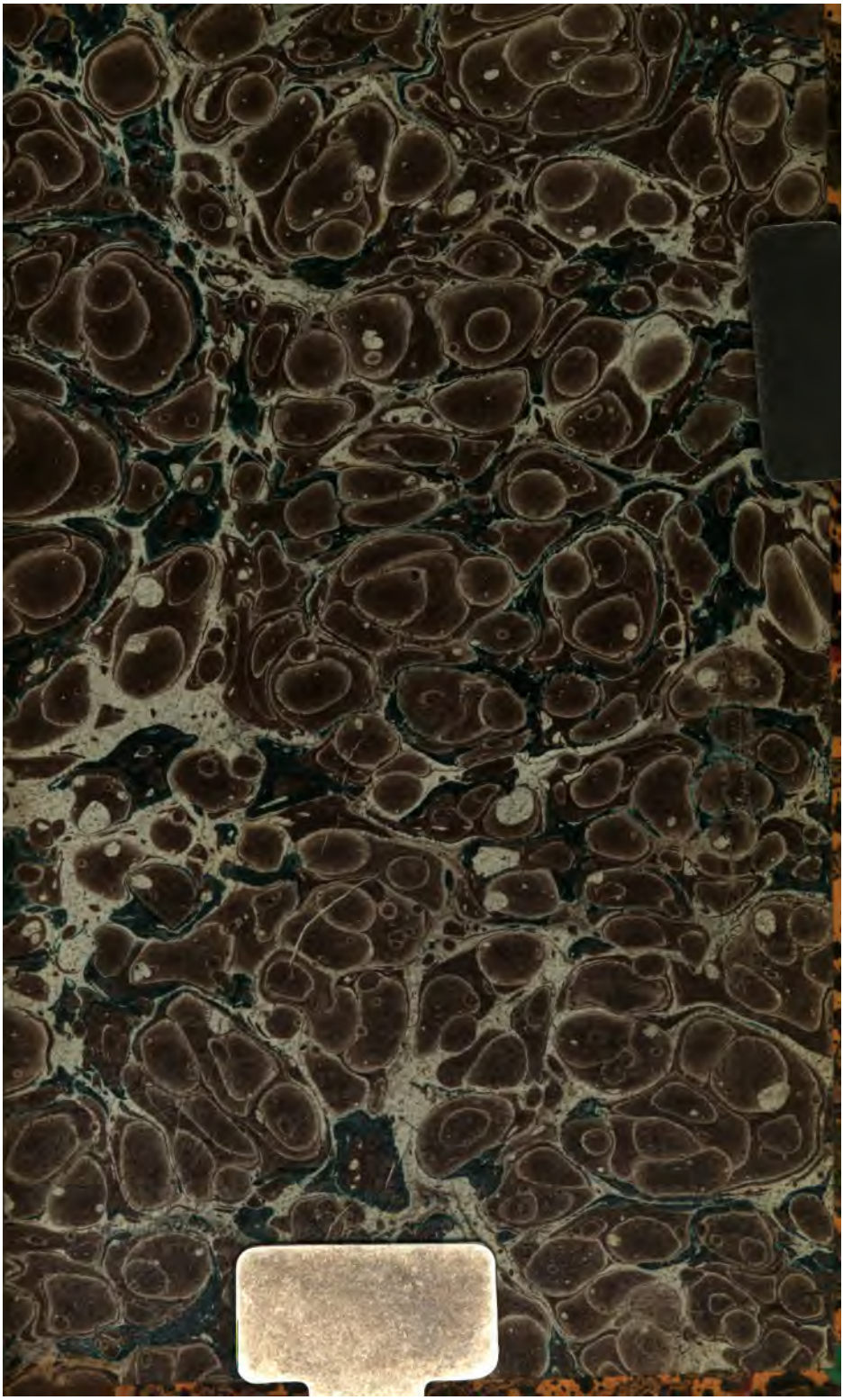
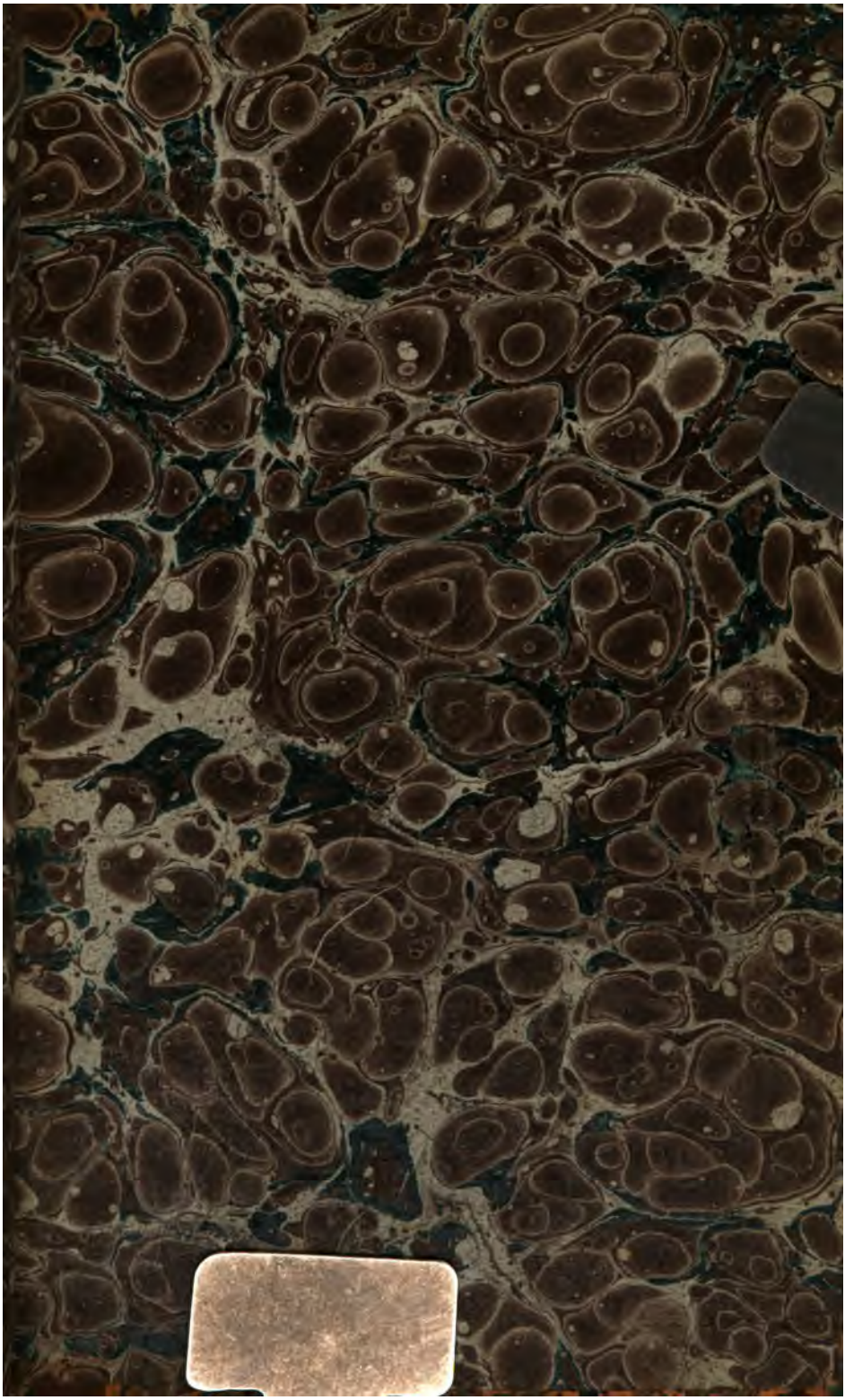
CXC^e NUIT..... *Page* 440
CXCI^e NUIT..... 445
CXCII^e NUIT..... 452
CXCIII^e NUIT..... 457
CXCIV^e NUIT..... 463
CXCV^e NUIT..... 467
CXCVI^e NUIT..... 471
CXCVII^e NUIT..... 473
CXCVIII^e NUIT..... 476

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

3017







3017